

INVARIANCE

CENTRE DE RECHERCHES
SOCIALES
ANTI-AUTORITAIRES

ARCHIVES

6

LA REVOLUTION COMMUNISTE
- thèses de travail -

Salvatori se dit plus volontariste; il est certain que nous, nous ne l'avons jamais été. La volonté ne peut faire les révolutions, ni le parti les créer. Il peut les favoriser, et il le doit, par son action consciente en s'opposant à temps aux fausses directions vers lesquelles l'opportunisme traîne la généreuse foule des prolétaires en dévoyant leurs forces. Le parti laissa s'échapper la ressource qu'offrait l'histoire, à cause précisément d'un manque déplorable de maturité théorique marxiste. Cette ressource consistait à barrer la route à la manœuvre de l'ennemi, qui savait qu'en canalisant le flot des prolétaires vers les urnes, il conjurerait le choc de l'inondation révolutionnaire. Si le prolétariat en se libérant des illusions démocratiques avait brulé derrière lui le vaisseau parlementaire, la lutte aurait fini bien autrement. Le parti révolutionnaire avait le devoir de tenter cette grandiose entreprise en se jettant en travers de l'autre. Mais, révolutionnaire, le parti ne l'était pas.

I N V A R I A N C E

de la théorie du prolétariat

- Défendue dans la Ligue des Communistes (Manifeste du Parti Communiste 1848); dans l'A.I.T. (oeuvre du Conseil Général de Londres dirigé par Marx); lors de la Commune; dans la IIe Internationale; contre la dégénérescence et la faillite de celle-ci (Gauche socialiste en Allemagne, Bolcheviks, Gauche socialiste en Italie - Fraction Abstentionniste).
- Qui triomphe en Russie 1917 et internationalement : Moscou 1919: fondation de la IIIe Internationale; Livourne 1921: rupture d'avec la démocratie.
- Défendue par la Gauche Communiste contre la dégénérescence de Moscou; contre l'Union Sacrée dans la Résistance au fascisme.
- Qui doit être restaurée, ainsi que le Parti Communiste - organe de la classe prolétarienne - en dehors de tout démocratiisme, carriérisme, individualisme, contre l'immédiatisme et contre tout doute révisionniste sur la doctrine.

Le but d' "Invariance" est la reformation du Parti Communiste.

=====
 La révolution n'est donc pas seulement
 nécessaire parce qu'il n'y a pas d'autre
 moyen de renverser la classe dominante,
 mais encore parce que la classe qui ren-
 verse l'autre ne peut réussir que par
 une révolution à se débarrasser de tout
 le vieux fatras et à devenir ainsi capa-
 ble d'effectuer une nouvelle fondation
 de la société.

MARX (Idéologie Allemande.)

=====
 Peut-être la victoire de la Révo-
 lution n'est-elle possible qu'
 une fois accomplie la contre-
 révolution.

MARX
 (Discours au procès de Cologne)
 (février 1849)

=====

THESES INTRODUCTIVES

" L'histoire ne fait rien, elle ne "possède pas de richesse énorme", elle ne "livre pas de combats" ! C'est plutôt l'homme, l'homme réel et vivant qui fait et possède tout cela et livre des combats; ce n'est pas "l'histoire" - comme si elle était un personnage à part - qui se sert de l'homme comme moyen de réaliser ses buts, car elle n'est rien d'autre que l'activité de l'homme poursuivant ses buts."

MARX. La Sainte Famille.

1.- On ne trouvera dans ce numéro que des affirmations et aucune démonstration. Celle-ci sera l'oeuvre des numéros suivants d'Invariance. C'est pour cela que nous avons utilisé le mot thèse. Ces thèses sont une prise de positions vis-à-vis de la doctrine considérée comme invariante et vis-à-vis de la réalité sociale en devenir qui n'entre pas en contradiction avec la première. Elles sont en même temps délimitation vis-à-vis de tous les courants revendiquant un marxisme quelconque.

2.- Cet ensemble de thèses n'est pas une simple réponse à une situation contingente : celle actuelle où le programme a été falsifié ou rafistolé. Car c'est encore être sur le terrain adverse que de répondre simplement aux données de l'actualité; c'est de l'immédiatisme. Il faut intégrer la réponse dans le corps de doctrine.

3.- Toute étude fondamentale doit poser ses limites dans le temps. Celles de ce travail sont : surgissement de la doctrine prolétarienne (1848), perspective de la révolution future dans les années 1975-80. Le raisonnement dialectique se fait entre ces limites. Cependant il est des domaines où il y a dépassement : études des sociétés pré-capitalistes et description de la société communiste.

4.- Tout travail de restauration doctrinal, de maintien de la tradition programmatique de la classe, de déchiffrement du futur de celle-ci et, donc, de celui de la société humaine, implique, non pas une réaffirmation pure et simple d'un corps de doctrine mais, avant tout, en fonction de celui-ci, d'être capable d'intégrer le résultat auquel était parvenu la pensée agissante de la classe unifiée dans son parti au moment de sa dernière grande phase révolutionnaire.

5.- Etant donné que l'époque de 1917-28 n'a pas pu accomplir la restauration intégrale de la doctrine, mais que l'effort - avec la discontinuité révolutionnaire à laquelle il était lié - fut réabsorbé par le démocratisme ambiant, il est nécessaire de remonter jusqu'au point le plus haut du potentiel théorico-pratique de la classe : 1848.

6.- L'histoire présente une suite de discontinuités dues à l'intervention des classes. Ce sont elles qui coupent les noeuds gordiens et résolvent les énigmes. Les continuités intermédiaires ne sont qu'écoulement d'un contenu affirmé au moment des éruptions sociales.

7.- L'oeuvre théorique vise donc à comprendre de façon totale la base sur laquelle s'est manifestée la classe en tant que classe et donc la base sur laquelle elle se manifestera demain. C'est par cette oeuvre que le parti formel, puis les quelques éléments demeurés fidèles à la ligne de classe, peuvent être le lien entre les différentes époques et participer au parti historique : la véritable Gemeinwesen du prolétariat.

8.- Comprendre à quel niveau de conscience le prolétariat se manifestera dans la prochaine révolution, c'est se lier déjà matériellement à la révolution future. Cela implique de lutter contre les obstacles actuels à sa manifestation; c'est individualiser le devenir initial des fausses directions qui demain tenteront de dévier le flot révolutionnaire.

9.- En période de contre-révolution totale, comme d'ailleurs en période de rupture de la phase de celle-ci, seule la pensée réflexive, ayant pour base médiatrice le programme de la classe ouvrière permet de retrouver l'action véritable du passé et de voir celle de l'avenir. Par là elle est potentiellement un réel dépassement, parce qu'elle ne se borne pas à être un élément du contenu s'épuisant entre deux phases révolutionnaire. Cette pensée n'est pas " une passion de la tête " mais " la tête de la passion ". Son objet est la lutte contre toutes les influences de la société capitaliste. Son but est la description de la discontinuité effective future (la révolution), celle de la société communiste qui lui succède et la mise en évidence de la façon dont le mouvement réel prépare cette discontinuité (révolution).

10.- La réflexion peut concevoir, comprendre, expliquer les discontinuités, elle ne peut les créer; seule l'action de la classe peut le faire. Cependant celle-ci ne peut effectuer ces ruptures que si elle se constitue en tant que classe, donc en parti. Elle devient alors un être qui a une pensée collective et un programme.

11.- Le programme n'est pas notre propriété privée. Nous devons le transmettre inaltéré aux générations montantes et nous pensons justement (à l'échelle mondiale) qu'elles n'ont pas rigoureusement besoin de notre moyen terme pour accéder à sa compréhension. Elles y parviendront en grande partie par elles-mêmes. Notre ferme maintien sur la ligne historique permettra, au moment où la société sera révolutionnée, d'accélérer le processus d'intégration programmatique. La reformation du parti est tâche de millions et de millions d'hommes.

1.- BREF HISTORIQUE DU MOUVEMENT DE LA CLASSE PROLETARIENNE
DANS L'AIRE EURO-NORD-AMERICAINE DES ORIGINES A NOS JOURS

" On ne se plaint pas d'événements historiques; on s'efforce, au contraire, d'en comprendre les causes et, par là, les conséquences qui sont loin d'être épuisées."

MARX

1.1.- Le cycle historique des origines à la III^e Internationale.

1.1.1.- Depuis la destruction de l'antique communauté humaine du communisme primitif, différents mouvements tentèrent de la reconstituer. Ceci se produisit tant dans la société esclavagiste antique que dans le moyen-âge. Ce mouvement de rébellion contre la société de classes de l'époque était en définitive réactionnaire parce qu'il s'opposait à l'évolution historique. Le poids du passé était trop puissant. Le communisme primitif était mythe et poésie sociale et rien que cela. Cependant avec le développement de la société féodale et la montée de la bourgeoisie, de nouvelles bases pour une société différente apparaissent et, même, le communisme peut être entrevu - à partir de celles-ci - non comme un simple retour du passé.

1.1.2.- Les luttes prirent dans certains secteurs un caractère nettement révolutionnaire. Il en fut ainsi de la révolte des Ciompi en Italie en 1378. Engels explique pourquoi la plupart des mouvements de l'époque comme celui de John Ball (1381, en Angleterre) ou comme celui des hussites du XV^e eurent un aspect religieux.

" Il est donc clair que toutes les attaques dirigées en général contre le féodalisme devaient être avant tout des attaques contre l'Eglise, toutes les doctrines révolutionnaires, sociales et politiques, devaient être, en même temps et principalement, des hérésies théologiques. Pour pouvoir toucher aux conditions sociales existantes, il fallait leur enlever leur caractère sacré."
(La guerre des paysans. P.38.)

A la fin du Moyen-âge avec la dissolution de la société féodale les plébéiens constituaient

" la seule classe placée en dehors de l'association féodale, comme de l'association bourgeoise. Ils n'avaient ni privilèges, ni propriété, et ne possédaient même pas, comme les paysans et les petits bourgeois, un bien, fût-il grevé de lourdes charges. Ils étaient sous tous les rapports sans biens et sans droits. Leurs conditions d'existence ne les mettaient jamais en contact direct avec les institutions existantes, qui les ignoraient complètement. Ils étaient le symbole vivant de la décomposition de la société féodale et corporative bourgeoise, et, en même temps, les premiers précurseurs de la société bourgeoise moderne.

" C'est cette situation qui explique pourquoi dès cette époque, la fraction plébéienne ne pouvait pas se limiter à la simple lutte contre le féodalisme et la bourgeoisie privilégiée; elle devait,

du moins en imagination, dépasser la société bourgeoise moderne à peine naissante. Elle explique pourquoi cette fraction, exclue de toute propriété, devait déjà mettre en question des institutions, des conceptions et des idées qui sont communes à toutes les formes de société reposant sur les antagonismes de classe. Les rêveries chiliastiques du christianisme primitif offrait pour cela un point de départ commode. Mais, en même temps, cette anticipation par delà non seulement le présent, mais même l'avenir ne pouvait avoir qu'un caractère violent, fantastique, et devait, à la première tentative de réalisation pratique, retomber dans les limites restreintes imposées par les conditions de l'époque. Les attaques contre la propriété privée, la revendication de la communauté des biens, devaient se désagréger en une organisation grossière de bienfaisance. La vague égalité chrétienne pouvait, tout au plus, aboutir à l'égalité civile devant la loi; la suppression de toute autorité devint, en fin de compte, la constitution de gouvernements républicains élus par le peuple. L'anticipation en imagination du communisme était, en réalité, une anticipation des conditions bourgeoises modernes. (Ouvrage cité, page 41.)

Tel fut le mouvement de Thomas Münzer, vrai précurseur du communisme. Seulement la contre-révolution triomphante sur le continent en 1555 (paix d'Augsbourg) allait se traduire par une terrible phase de recul dans l'aire germanique et la guerre de Trente Ans allait encore accentuer ce phénomène. C'est de cette époque que date la balkanisation de l'Europe, qui fut un frein énorme au développement révolutionnaire.

1.1.3.- Près d'un siècle plus tard, le mouvement devait reprendre en Angleterre. Là encore - au cours de la révolution bourgeoise - le mouvement prolétarien se fait sentir : les nivelleurs et les bécheux. A leur tour, ils furent battus. Cependant, c'est grâce à eux que les idées bourgeoises de : volonté générale, accord du peuple, séparation des pouvoirs, égalité, etc... purent pénétrer tout le XVIII^e siècle. Les grands philosophes ne firent que les redécouvrir et leur donner une certaine forme. C'est eux qui donnèrent l'impulsion maximale à la révolution. La République ne put se développer qu'après leur défaite. Toutes les républiques françaises eurent le même surgissement : elles apparurent après la défaite prolétarienne.

1.1.4.- A la fin du XVIII^e siècle, la dissolution de la communauté agraire de même que celle féodale était parvenue à un tel point que des masses d'hommes n'avaient plus de véritables liens sociaux. Autrement dit la question se posait de reformer une communauté. La bourgeoisie donna sa solution, institutionnelle, démocratique; le prolétariat avec Babeuf formula la sienne : le communisme. De classe mobilisée il tendait à devenir une classe mobilisatrice.

Par là-même le prolétariat manifesta son être réel : restaurer l'antique être communautaire mais possesseur de tous les apports des société de classe. Et la soif du pouvoir qui s'était déjà manifestée lors de la guerre des paysans, lors de la révolution anglaise de 1640 à 1650, s'affirma avec plus d'ampleur ici. Le prolétariat est cette classe qui a soif du pouvoir parce que : " Qui a la force a raison !", " Qui a du fer a du pain !" Par sa dictature il eut été possible de diriger les masses mises en mouvement par la révolution bourgeoise (caractère commun avec la révolution communiste) et faciliter ainsi le développement des nouvelles forces productives : accélération du développement économique, base pour une révolution communiste.

Grâce à l'intervention des prolétaires (terrorisme) la révolution a

pu réussir. A la vision menchévique (déjà!) qui veut poser des étapes, qui se préoccupe toujours de fixer des hauteurs à la révolution, il répond comme Marat, en proclamant la révolution en permanence :

" Lorsque je lus le livre de Bougeart sur Marat, je m'aperçus qu'à bien des égards nous imitions inconsciemment le grand exemple de l'ami du peuple. Je m'aperçus aussi que les hurlements et les falsifications qui, depuis, bientôt cent ans, ont altéré le vrai visage de Marat, s'expliquent très simplement. D'abord, dévoilant ceux qui se préparaient à trahir la Révolution, Marat arracha sans pitié le masque des idoles du moment ; d'autre part, comme nous, il ne considérait pas la révolution comme terminée, mais il voulait qu'elle fut proclamée permanente." Engels.

1.1.5.- C'est au cours de la révolution française que s'effectue le mieux, pour la première fois, la coupure entre mouvement bourgeois et prolétarien. Car au cours de celle-ci se manifeste le premier parti communiste agissant (Marx). De là aussi les deux caractères opposés : la révolution bourgeoise est une révolution sociale à âme politique, la révolution prolétarienne, une révolution politique à âme sociale. A partir de ce moment, la révolution tire sa poésie de l'avenir et non plus du passé (Marx). Enfin, pour réellement triompher la révolution doit être radicale. Pour le moment le prolétariat a fait la révolution pour la bourgeoisie.

1.1.6.- La contre-révolution vis-à-vis du prolétariat date de 1795, celle contre la bourgeoisie de 1815. Avec la première, le mouvement politique du prolétariat, son mouvement vers sa constitution en classe, et donc en parti, est enrayé; avec la seconde, c'est son propre mouvement de genèse qui tend à être freiné. Il est en fait ralenti sur le continent mais en Angleterre le développement du capitalisme le produit au contraire sur des bases plus fortes (surtout après 1829); la même chose s'effectue à un rythme plus lent sur le continent après la crise de 1827.

" La grande industrie agglomère en un seul endroit une foule de gens inconnus les uns aux autres. La concurrence les divise d'intérêts. Mais le maintien du salaire, cet intérêt commun qu'ils ont contre leur maître, les réunit dans une même pensée de résistance- coalition. Ainsi la coalition a toujours un double but, celui de faire cesser entre eux la concurrence, pour pouvoir faire une concurrence générale au capitaliste. Si le premier but de résistance n'a été que le maintien des salaires, à mesure que les capitalistes à leur tour se réunissent dans une pensée de répression, les coalitions, d'abord isolées, se forment en groupes, et en face du capital toujours réuni, le maintien de l'association devient plus nécessaire pour eux que celui du salaire. Cela est tellement vrai, que les économistes anglais sont tout étonnés de voir les ouvriers sacrifier une bonne partie du salaire en faveur des associations qui, aux yeux de ces économistes, ne sont établies qu'en faveur du salaire. Dans cette lutte - véritable guerre civile - se réunissent et se développent tous les éléments nécessaires à une bataille à venir. Une fois arrivés à ce point-là, l'association prend un caractère politique.

" Les conditions économiques avaient d'abord transformé la masse du pays en travailleurs. La domination du capital a créé à cette masse une situation commune, des intérêts communs.

tout le processus ", mais celui-ci n'engendre aucune valeur, il produit gratuitement, d'où dévalorisation. Surgit alors la nécessité de détruire cette socialisation qui est inhibition du procès de valorisation.

" Le capital est une contradiction en procès : d'une part, il pousse à la réduction du temps de travail à un minimum, et d'autre part il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de la richesse. Il diminue donc le temps de travail sous sa forme nécessaire pour l'accroître sous sa forme de surtravail. Dans une proportion croissante, il pose donc le surtravail comme la condition - question de vie ou de mort - du travail nécessaire.

" D'une part, il éveille toutes les forces de la science et de la nature ainsi que celles de la coopération et de la circulation sociales, afin de rendre la création de la richesse indépendante (relativement) du temps de travail utilisé pour elle. D'autre part, il prétend mesurer les gigantesques forces sociales ainsi créées d'après l'étalon du temps de travail, et les enserrer dans des limites étroites, nécessaires au maintien, en tant que valeur, de la valeur déjà produite. Les forces productives et les rapports sociaux - simples faces différentes du développement de l'individu social - apparaissent uniquement au capital comme des moyens pour produire à partir de sa base étriquée. Mais, en fait, ce sont les conditions matérielles, capables de faire éclater cette base." (Fondements. t.II. p. 222- 223.)

4.2.8.- Le capital étant la valeur en procès, il apparaît évident qu'il englobe en lui-même un moment où il y a dévalorisation, il renferme donc une contradiction. Cette contradiction n'est pas statique; elle se développe au cours de la vie du capital sous une forme tangible. C'est la baisse tendancielle du taux de profit. $\pi' = \frac{\pi}{c + v}$ (1)

" La masse du travail vivant employé diminuant sans cesse par rapport aux moyens de production qu'elle met en mouvement, par rapport aux moyens de production consommés productivement, il faut bien que la fraction non payée de ce travail vivant qui se concrétise en plus-value voie son rapport au volume de valeur du capital total diminuer sans cesse."

On peut exprimer d'une autre façon cette loi en écrivant : $\pi' = \frac{1}{x + 1}$ (2)

Ceci est vrai si l'on raisonne à l'échelle sociale où la somme de plus-value est égale à la somme de profit. Le taux de plus-value étant égal à 100% $p = v$, la formule (1) est devenue $\pi' = \frac{p}{c + v} = \frac{v}{c + v}$ en divisant le second

membre par v on obtient la formule (2) où x est égal à c/v , qui est la composition organique du capital. Plus elle est grande, plus la productivité du travail est grande. La formule (2) nous indique une fonction toujours décroissante, " donc la tendance progressive à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon propre au mode de production capitaliste, d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail."

4.2.9.- L'analyse purement mathématique de la fonction (2) ne nous permet pas de faire une étude des limites du mode de production capitaliste. En effet, si l'on considère que la productivité, donc la composition organique du capital, s'accroît indéfiniment, le taux de profit tend vers zéro. Mais la question est de savoir comment il peut y tendre.

4.2.10.- La lutte contre la dévalorisation va apparaître comme la lutte contre cette baisse tendancielle du taux de profit. D'où l'importance du cha-

pitre XIV " Causes qui contrecarrent la loi ". Certaines sont déjà incluses dans ce qui précède.

1. Augmentation du degré d'exploitation de la force de travail.
2. Réduction du salaire au-dessous de sa valeur.
4. La sur-population relative.

Les points : 3. Baisse des prix des éléments du capital constant. 5. Le commerce extérieur et 6. Augmentation du capital par actions, sont des points indiqués mais non développés. Or, c'est de la manifestation de cela que résulte ce qu'on a appelé l'impérialisme comme si le capital avait changé et, qu'à chose nouvelle, non nouveau.

4.2.11.-"La dévalorisation du capital existant (c'est-à-dire de ses éléments matériels), qui résulte du développement industriel, se rattache à ce qui précède. Elle aussi est une des causes constantes qui arrêtent la baisse du taux de profit, bien que dans certains cas, elle soit susceptible de réduire la masse du profit par réduction de la masse du capital productif de profit.

a - Une première façon de diminuer les coûts du capital constant fut la méthode colonialiste : la possession foncière des pays produisant les éléments du capital constant. Cela correspond à une forme inférieure du capitalisme. Au XIX^e siècle, la plupart des pays capitalistes se sont lancés à la conquête de tous les pays non encore touchés par le développement capitaliste. Ils les opprimèrent, les empêchèrent de se développer et même lorsqu'ils réussirent à le faire, dans l'industrie (Inde), l'agriculture (Algérie) ce fut de façon parasite sur le corps social du pays qui demeurait enserré dans les anciennes formes.

Le partage du monde, la répartition des colonies en un groupe peu nombreux de pays pouvait définir le capitalisme à un moment donné de son évolution, mais il était impossible de le considérer comme une phase finale, ultime. (Cf. 4.5.)

b - Une seconde façon est, une fois que les pays ont accédé à l'indépendance et qu'il n'est plus possible de faire une pression directe sur eux, d'utiliser les mécanismes monétaires afin de payer les produits moins chers. Ceci vérifiant pleinement ce que dit Marx : " le capitalisme parvient à la totalité dans le marché monétaire." Cela implique évidemment que la puissance qui fait ainsi, est une puissance réellement mondiale, jouissant d'un monopole sur le marché : les E.U.

Grâce à la fixation du prix de l'or à 35 dollars l'once depuis 1935, les E.U. peuvent acheter avec une monnaie dépréciée des marchandises qui en font en fait un quantum de valeur plus grand. Par là les E.U. limitent la diminution du taux de profit. De cela, ils n'en sont pas les seuls bénéficiaires, mais l'ensemble des nations hautement développées du point de vue capitaliste et qui exploitent celles qui sont à l'aube du développement. C'est pourquoi la lutte des autres nations capitalistes contre le monopole des E.U. n'est pas une lutte pour détruire ce monopole mais pour le partager.

c - Le capital peut encore obtenir des matières premières à vil prix en produisant des matières premières de remplacement, artificielles.

" Il s'ensuit d'abord que le capital tend nécessairement à se rendre maître de la production sous toutes ses formes, et notamment à produire lui-même des matières brutes qu'il façonnera, ou qu'un autre capital produira; le capital tend à se diffuser partout." (Fondements.T.II. p. 303.

4.2.12.- " Pour autant que le commerce extérieur fait baisser le prix soit des éléments du capital constant, soit des subsistances nécessaires en quoi se convertit le capital variable, il a pour effet de faire monter le taux de profit, en élevant le taux de la plus-value et en abaissant la valeur du capital constant. D'une façon générale, il agit dans ce sens du fait qu'il permet d'élargir l'échelle de la production. Ce faisant, il accélère d'une part l'accumulation, mais d'autre part aussi la chute du capital variable, par rapport au capital constant et par là la baisse du taux de profit. De même l'extension du commerce extérieur, qui était la base du mode de production capitaliste à ses débuts, en est devenue le résultat, à mesure que progressait la production capitaliste en raison de la nécessité inhérente à ce mode de production de disposer d'un marché toujours plus étendu. On constate de nouveau ici la même ambivalence de l'effet." (...)

" Or on ne voit pas pourquoi ces taux de profit plus élevés que rendent des capitaux investis dans certaines branches, et qu'ils transfèrent dans leurs pays d'origine, n'entreraient pas alors, si par ailleurs des monopoles n'y font pas obstacle, dans le système de péréquation du taux de profit général et ne l'augmenterait pas. "

Le commerce extérieur qui connut une stagnation durant l'entre deux guerres, connaît à l'heure actuelle un développement considérable provoquant un ralentissement de la baisse du taux de profit.

4.2.13.- " A mesure que progresse la production capitaliste, ce qui va de pair avec une accumulation plus rapide, une partie du capital n'est plus comptée et employée que comme capital productif d'intérêt. Non pas en ce sens que tout capitaliste qui prête du capital se contente des intérêts, tandis que le capitaliste industriel empoche son bénéfice d'entrepreneur. Ce fait, lui, n'intéresse nullement le niveau du taux de profit général, car, pour lui, le profit = intérêt + profit de toute sorte + rente foncière, et sa distribution entre ces catégories particulières lui est indifférente."

Il s'agit donc du stade où le capital s'est constitué en tant que totalité dans le marché monétaire.

" Mais ces capitaux, bien que placés dans de grandes entreprises productives, ne fournissent, déduction faite de tous les frais, que des intérêts plus ou moins grands qu'on appelle dividendes: dans les chemins de fer par exemple. Ils n'entrent donc pas dans le système de péréquation du taux de profit général, étant donné qu'ils rendent un taux de profit inférieur au taux moyen. S'ils y entraient, celui-ci tomberait beaucoup plus bas. D'un point de vue théorique, on peut les y inclure et on obtient alors un taux de profit inférieur à celui qui semble exister et qui détermine réellement les capitalistes, car c'est justement dans ces entreprises que le capital constant est le plus élevé relativement au capital variable."

On comprend ainsi tout l'intérêt des nationalisations pour le capital. Nationaliser revient à faire $c = 0$; autrement dit avoir la production sans devoir faire la dépense pour la partie constante du capital productif.

4.2.14.- La diminution de l'incrément relatif de la production, c'est-à-dire celle du rapport $\frac{P'' - P'}{P'}$ donne une indication sur le phénomène mentionné

plus haut, mais n'est que cela. En effet, considérer ce rapport comme étant une expression identique, mais en termes de marchandises, c'est accorder l'importance à la masse, à la matière et ne pas tenir compte de la valeur. C'est une erreur physiocratique. Or le capital n'est pas une matière tangible, il est valeur en procès.

" On constate une fois de plus combien il est important, dans la production capitaliste, de ne pas étudier isolément, en soi, en tant que simple marchandise, la marchandise prise à part ou le produit -marchandise d'une période quelconque, mais de le considérer comme le produit du capital avancé et par rapport au capital total qui produit cette marchandise." (Le Capital. t. 6. p. 242.)

4.2.15.- D'autre part, la loi de la baisse de $\frac{P'' - P'}{P'}$ (P' et P'', comme dans le point précédent, indiquent la production de deux années successives) traduit un résultat mais ne décrit pas un processus. De plus cela tend à apparenter le phénomène capitaliste à un phénomène naturel: la diminution du rythme de croissance dans un organisme en développement, chez un cristal, etc.. Or, les lois du capital ne peuvent pas être ramenées à des processus naturels. Sinon, on fait du capital lui-même un processus naturel qu'on doit subir de toute éternité. Il y a des lois précises qui régissent le développement du capital, aussi précises que les lois découvertes dans la nature, mais ce ne sont pas des lois naturelles.

" Il faut donc que le marché s'agrandisse sans cesse, si bien que ses connexions internes et les conditions qui le règlent prennent de plus en plus l'allure de lois de la nature indépendantes des producteurs et échappent de plus en plus à leur contrôle." (Le Capital. T. 6. p. 258.)

4.2.16.- Les variations de valeur ne se font pas imperceptiblement mais il y a de véritables bouleversements, des révolutions. La vie du capital consiste à les surmonter. Le développement de l'automatisation apporte une telle révolution de la valeur. Cependant le capital parvenu à la totalité en tant que marché monétaire réussit à la surmonter.

4.2.17.- " 1. Avec la baisse du taux de profit, le développement de la force productive du travail donne naissance à une loi, qui, à un certain moment, entre en opposition absolue avec le propre développement de cette productivité. De ce fait, le conflit doit être constamment surmonté par les crises." (Ibid. p. 270.)

4.2.18.- " 2. C'est l'appropriation de travail non payé et le rapport entre ce travail non payé et le travail matérialisé en général ou, pour parler en langage capitaliste, c'est le profit et le rapport entre ce profit et le capital utilisé, donc un certain niveau de taux de profit qui décident de l'extension ou de la limitation de la production, au lieu que ce soit le rapport de la production aux besoins sociaux, aux besoins d'êtres humains socialement évolués." (Ibid; p. 271.)

4.2.19.- " La valeur de la marchandise est déterminée par le temps de travail total, passé et vivant, qu'elle absorbe. L'augmentation de la productivité du travail réside précisément en ceci que la part du travail vivant est réduite et que celle du travail passé augmente, mais de telle sorte que la somme totale de travail contenu dans la marchandise diminue; autrement dit, le travail vivant diminue plus que n'augmente le travail passé. Le travail passé matérialisé dans la valeur d'une marchandise - la portion de capital constant - se compose pour une part de l'usure du capital constant fixe, pour l'autre de capital constant circulant: matières premières et auxiliaires, absorbées en totalité dans la marchandise." (Ibid. p. 273.)

Autrement dit, il n'est plus possible de donner une définition immédiate de la valeur, puisqu'intervient dans sa détermination un quantum toujours plus

grand de temps de travail passé.

4.2.20.- " Donc pour le capital, la loi de l'augmentation de la force productive du travail ne s'applique pas de façon absolue. Pour le capital cette productivité est augmentée non quand on peut réaliser une économie sur le travail vivant en général, mais seulement quand on peut réaliser sur la fraction payée du travail vivant une économie plus importante qu'il n'est ajouté de travail passé, comme nous l'avons déjà brièvement indiqué au livre 1^{er}." (Ibid. p.274.)

C'est pourquoi le capital s'oppose parfois à l'introduction de nouvelles machines, parce que cela nuirait à sa valorisation. Cependant toute la vie du capital est de surmonter les barrières à la valorisation. De ce fait, il y aura, finalement, introduction de ces machines.

4.2.21.- " Trois faits principaux de la production capitaliste :

1. Concentration des moyens de production en peu de mains; ainsi ils cessent d'apparaître comme la propriété des travailleurs immédiats et se transforment, au contraire, en puissances sociales de la production. Mais, d'abord, ils apparaissent comme propriété privée des capitalistes. Ceux-ci sont les trustees (syndics) de la société bourgeoise, mais ils empochent tous les fruits qui résultent de cette fonction.

2. Organisation du travail lui-même comme travail social par la coopération, la division du travail et la liaison du travail et des sciences de la nature.

Dans les deux sens, le système de production capitaliste abolit la propriété privée et le travail privé, quoique sous des formes contradictoires.

3. Constitution du marché mondial. " (ibid.p.278.)

Il y a, dans ce qui précède, tous les éléments pour comprendre le stade récent, le plus jeune du capital, celui qui fut appelé impérialisme et que l'on voudrait nommer, à l'heure actuelle, ultra-impérialisme ou encore capitalisme monopoliste. Malheureusement le chapitre " Epanouissement des contradictions internes de la loi " d'où la citation précédente est extraite, ainsi que les "Addenda" ne sont pas développés de façon exhaustive. C'est peut-être pour cela qu'il fut si facile de faire des théories sur l'impérialisme.

4.2.22.- Avec l'accroissement du capital et donc de la productivité du travail, toutes les entraves au procès de valorisation, que le capital n'a pas supprimées mais englobées, deviennent des moyens de valorisation : la rente foncière (agraire ou des terrains à bâtir), les limites nationales avec le protectionnisme, etc... Cela veut dire, en définitive, essor considérable de la spéculation. Autrement dit arrivé à un certain stade de la dévalorisation, le capital ne peut la fuir qu'au travers de la spéculation et en devenant capital fictif.

4.2.23.- Le gaspillage sous toutes ses formes est une manifestation phénoménale de la dévalorisation. La tendance du capital est de diminuer le nombre d'hommes produisant la plus-value et d'accroître celui de ceux qui en vivent. Cela veut dire qu'il y a un gaspillage (le plus important) de forces productives. La production et la consommation d'une foule d'objets inutiles ou même nocifs est un autre aspect du gaspillage.

Lorsque le capital s'est constitué en totalité, la consommation de la

part des nouvelles classes moyennes n'est plus suffisante pour détruire le déséquilibre entre production et valorisation. Dès lors s'impose une industrie qui n'a plus besoin d'hommes pour consommer ses produits (ils sont nécessaires pour permettre leur consommation) : la guerre. L'Etat intervient bien alors en tant que représentant de la communauté matérielle pour prélever, sous forme d'impôts, la plus-value nécessaire afin que la valorisation puisse se faire au sein des entreprises productrices d'armements. Ceci touche surtout les prolétaires et les nouvelles classes moyennes mais aussi d'autres couches sociales, même celles qui sont directement liées au capital (tous ses fonctionnaires, par exemple). Cela montre à quel point l'Etat est devenu un agent important dans le procès de valorisation du capital. Il en est de même de la guerre. Elle est nécessaire pour détruire la socialisation de la production, c'est-à-dire son résultat qui inhibe le processus vital...

4.2.24.- La contradiction valorisation -dévalorisation se manifeste de la façon la plus percutante entre ^{en plus} capital qui tend à la valorisation maximum et les hommes qui fixent de plus la valeur et donc dévalorisent. En effet, afin d'inhiber la rébellion des hommes contre les conditions de vie qui leur sont faites, il est nécessaire de leur accorder une certaine réserve sociale (fascisme = démocratie sociale). Ceci fut d'abord fait pour le prolétariat puis pour presque toutes les couches de la société. Le capital surmonte cette fixation en utilisant d'une manière ou d'une autre l'argent des différentes caisses d'assurance, ou en volant les prolétaires en diminuant les remboursements, par exemple. Il y arrive, pour beaucoup de travaux, en faisant appel à des travailleurs, étrangers à la zone où ce capital se développe. Ces travailleurs venant de pays moins évolués ont des besoins moindres et, d'autre part, ne sont pas organisés. Cependant, étant donné que le pays prêteur de main d'œuvre; veut récupérer une partie de l'argent obtenu par ses travailleurs, il peut y avoir pression sur le pays employeur afin que les salaires ne soient pas trop bas. Inévitablement la contradiction réapparaît.

En définitive, la contradiction sous sa forme la plus évoluée, se fera entre le capital et les hommes devenus des obstacles à la valorisation. Ceux-ci devront répondre à l'offensive du capital qui tendra à les détruire, afin de libérer son procès. Ils n'auront qu'une possibilité de survie : la destruction du capital.

Ainsi à la fin de la vie du capital, réapparaîtra l'antagonisme initial qui avait été masqué durant toute la période de son devenir à la totalité, de sa conquête de la planète : l'antagonisme entre la valeur d'échange devenue capital et l'homme. En effet, à l'origine, il s'opère entre capital et prolétaire salarié. Pour conjurer les assauts prolétariens, le capital tend à nier les classes et à immerger le prolétariat dans les nouvelles classes moyennes. Cela se produit avec la généralisation du salariat et de la condition de prolétaire à la majorité des hommes, et en assurant une réserve sociale aux esclaves du capital. Ce faisant, l'homme devient trop coûteux pour le capital; il est l'obstacle fondamental à sa valorisation. La lutte obligatoirement éclatera, non plus entre capital et prolétariat seul, mais entre capital et la masse des hommes prolétariés, dirigée par le prolétariat. C'est la négation de la négation.

4.3.- Le capital et l'agriculture.

" Tant par sa nature que par l'histoire, le capital crée la propriété et la rente foncières modernes; son action dissout donc parallèlement les anciennes formes de la propriété foncière. La nouvelle forme surgit à la place de l'ancienne par suite de l'action du capital. En ce sens, le capital est père de l'agriculture moderne. Les rapports économiques de la propriété foncière moderne représentent un procès : rente foncière - capital - travail salarié (on peut l'inverser aussi : travail salarié - capital - rente foncière; mais toujours, c'est le capital qui est l'intermédiaire actif.) Nous avons ainsi la structure interne de la société moderne, le capital étant posé dans la totalité de ses rapports."

MARX. Fondements. t.I.p.224.

4.3.I. Caractères généraux.

4.3.1.1. Nature et travail.

Contrethèse 1. La nature met périodiquement à la disposition de la société humaine une masse de richesses. Celui qui contrôle une portion de terrain jouit de l'usage d'une partie d'un tel fruit.

Thèse 1. Tout le complexe de biens d'usage dont dispose la société provient du travail humain. Dispose de biens, sans livraison correspondante de travail, tout groupe social qui contrôle: a) les personnes des producteurs; b) le droit d'accéder à la terre des producteurs; c) les instruments de travail indispensables aux producteurs, donc les produits.

4.3.1.2. Richesse et sur-travail.

Contrethèse 2. Terre, outillage de travail, argent sont accumulations de richesses, qu'elles proviennent de la nature ou du travail qui, sans s'épuiser, en engendrent périodiquement une quote-part dont il est possible de jouir (rente, profit, intérêt).

Thèse 2. Toute entrée, pour les classes qui ne s'adonnent pas à la production, dérive d'un sur-travail d'autres classes. Sur le produit engendré, les institutions politiques imposent seulement le prélèvement de la partie mineure, qui suffit à conserver et à faire reproduire la classe active.

Intérêt, rente, profit, ne sont que des parties de cet excédent ou sur-produit, attribué à diverses couches sociales, en vertu des pouvoirs de l'ordre en vigueur.

4.3.1.3. Répartition du produit.

Contrethèse 3. (Formule trinitaire). Le produit est formé grâce aux trois facteurs de la production : travail, propriété, capital. Il doit donc être réparti en trois parties : le salaire rémunère le travail, la rente la propriété foncière, le profit (et l'intérêt) le capital.

Thèse 3. Avant/le produit contient un 4^e élément : le quantum de matières premières et l'usure de l'outillage et des implantations qui doit être restauré à la fin du cycle et que les marxistes appellent capital constant. L'équation de l'économie bourgeoise classique est donc fautive : produit égale salaire

plus profit, plus rente. On doit donc répartir la " valeur ajoutée au produit " au cours d'un cycle productif donné. Une telle valeur dérive toute du travail employé.

Dans la forme capitaliste moderne, il y a trois classes en présence. Toute valeur engendrée dans la production découle du travail du prolétariat, et sur celle-ci s'opèrent trois prélèvements : salaire pour les ouvriers (séparés des instruments de travail et de la terre), profit pour les entrepreneurs capitalistes (qui disposent de capital mais non de terre); rente pour les propriétaires fonciers.

4.3.1.4.- Patrimoine et capital.

Contrethèse 4. La rente foncière équivaut au fruit que retire celui qui possède un capital-argent en l'ayant investi dans l'acquisition de la terre, de même qu'il l'aurait obtenu en l'ayant investi dans celle d'implantations productives ou en le prêtant contre intérêt.

Thèse 4. Le profit des diverses entreprises capitalistes tend à un nivellement et à un taux moyen, tant que n'intervient pas la rente. En ce cas, le produit assume sur le marché la valeur d'échange qui correspond à celui que le marxisme appelle prix de production : capital constant + capital variable + profit.

L'économie bourgeoise appelle coût de production la somme anticipée pour le capital constant et le capital variable.

L'économie marxiste appelle taux de profit, le rapport du profit à une telle somme avancée, elle appelle ensuite taux de plus-value le rapport du profit au capital variable ou dépense pour les salaires.

Ni l'une ni l'autre des grandeurs ne correspond au taux de bénéfice ou dividende, en général plus bas, que l'économie habituelle met en rapport au patrimoine de l'entreprise, patrimoine représentant la valeur des implantations productives, plus le capital monétaire de gestion, plus les immeubles, s'il y en a.

Terre et capital monétaire et même valeur estimée des moyens de travail, dans la mesure où ils sont considérés comme des biens mercantiles et non comme des facteurs liés à la production et qu'ils demeurent inchangés après le cycle qui a réalisé le produit net, ne sont pas des investissements de capital productif mais sont des titres sociaux à faire des prélèvements sur le profit et sur le sur-travail ainsi que sur le sur-profit, quand il existe. Ils n'entrent pas dans le calcul de répartition du produit total vendu (le chiffre d'affaires pour les bourgeois) qui pour les marxistes se répartit entre capital total anticipé et profit.

4.3.1.5.- Rente différentielle.

Contrethèse 5. La rente de la terre est d'autant plus élevée que l'est la valeur de marché de cette dernière. Cela résulte du droit de l'époque moderne qui laisse libre l'achat ou la vente de la terre ou d'investir ailleurs le prix selon les convenances.

Thèse 5. Tandis que l'intérêt est une partie du profit normal, le reste est " bénéfice d'entreprise " que l'entrepreneur cède à un prêteur quand il ne dispose pas lui-même du numéraire pour acquérir les matières premières et payer les salaires, avec ce qu'il recouvre lors de la vente du produit final; la rente surgit seulement quand il y a un sur-profit en regard du taux de profit social moyen lui-même.

Une exploitation agricole produit du surprofit par rapport à une autre quand la fertilité de la terre est telle qu'avec le même travail et la même

avance de capital on récolte une plus grande quantité de denrées, que le marché absorbe au même prix général.

Cette différence, une fois remboursés les dépenses et le profit normal du fermier capitaliste, est versée au propriétaire et forme la rente différentielle.

4.3.1.6.- Loi du terrain le plus mauvais.

Contre-thèse 6. De même que pour les produits manufacturés, le prix dépend de l'offre et de la demande : il est élevé quand existe une plus grande demande de consommation, il est bas quand existe une plus forte capacité de production. Thèse 6. Les célèbres oscillations concurrentielles n'ont pas plus d'importance que de petites "modulations d'altitude" sur l'onde portante d'altitude stable : elles se compensent entre elles et ne produisent pas de transfert de richesses d'une classe sociale à l'autre, mais seulement profits et pertes épisodiques d'entreprises particulières. Pour les produits manufacturés de l'industrie moderne, le prix tend à s'établir autour de leur valeur d'échange, identique dans ce cas au prix de production, incluant le profit en raison du taux moyen.

Pour les produits agricoles le prix du marché s'établit d'après le prix de production particulier du terrain le moins fertile, qui arrive à compenser le seul profit moyen, outre les dépenses. Etant donné le rapport entre la population croissante et la terre cultivable limitée, tout le produit est établi au même prix, et là où, à dépense égale, il se trouve en quantité plus grande, et donc ^{avec} un prix de production particulier plus petit, apparaît le surprofit qui devient la rente.

4.3.1.7.-Rente absolue.

Contrethèse 7. Etant donné qu'il n'y a de rente pour le propriétaire qu'à partir du moment où le produit rapporte, au prix du marché, quelque chose en plus du ^{profit} capitaliste normal, il n'y a pas de rente sur le plus mauvais terrain, régulateur du marché. Il ne serait cultivé que par le propriétaire lui-même, en tant qu'entrepreneur capitaliste (Ricardo).

Thèse 7. En plus des bons successifs du volume de la rente qui proviennent de la meilleure qualité des terrains, on trouve une rente absolue, propre au cas le plus défavorable. Cela est dû au fait que, pour les denrées alimentaires (blé = aliment de base) le prix de marché est supérieur même à la valeur, c'est-à-dire au prix de production dans les conditions les plus mauvaises, et ce, à partir du moment où la terre entière est occupée et gérée sous la forme de l'entreprise capitaliste (à partir donc du moment où la consommation directe des denrées par le cultivateur a été dépassée, et où tout entre comme marchandise dans le circuit mercantile.)

Le mode historique de production capitaliste, en se répandant, fait baisser le prix des objets manufacturés, et s'élever le prix des aliments.

4.3.1.8.- Industrie et agriculture.

Contrethèse 8. Avec le progrès de la technique et l'investissement de capitaux plus importants dans l'agriculture, la masse des produits alimentaires pourra s'accroître jusqu'à faire baisser le coût...;

sous-contrethèse a) : à condition de libéraliser les échanges et les investissements de capitaux...

sous-contrethèse b) : à condition qu'une division économique centrale calcule de façon opportune les volumes de capitaux à destiner aux différents secteurs, et régle les cotations du marché.

Thèse 8. Toute compensation entre les prix industriels et les prix agricoles est impossible dans l'économie capitaliste, de même qu'en général, entre la satisfaction des besoins en fonction de l'intérêt social; de même qu'elle est impossible dans la distribution de la richesse, du capital, du revenu.

La tendance d'une telle économie, toujours plus éloignée de l'équilibre, est liée non à la simple appropriation de sur-travail, mais au fait que la répartition du produit entre les différentes classes, dépend de l'existence d'un prix courant de marché égal pour les marchandises produites dans les conditions les plus diverses relativement aux efforts et aux résultats.

La composition organique toujours meilleure du capital industriel (niveau technologique élevé : des matières premières nombreuses transformées par un nombre toujours moindre d'ouvriers et d'heures de travail), détermine la baisse générale du taux de profit (tandis qu'avec la croissance du capital global, la masse de profit croît énormément) même avec un taux égal de plus-value (prélèvement égal de sur-travail).

Ce processus que le développement de la production rendit inéluctable, est bloqué dans l'agriculture, non seulement par le monopole privé de la terre, mais surtout par le nivellement mercantile de toute la masse produite apportée à l'échange, et par le rapport défavorable population-terre.

L'attribution à l'Etat de toutes les rentes foncières, proposée depuis les débuts de l'industrialisation, n'éliminerait pas les causes de ce fait essentiel. Car cela consisterait à redistribuer le surprofit, qui allait aux propriétaires fonciers, entre les capitalistes auxquels l'Etat, selon la vieille thèse de Ricardo, ne réclamerait plus d'impôts sur les bénéfices.

4.3.1.9. Communisme et antimercantilisme.

Contrethèse 9. La compensation générale et la baisse du temps de travail social moyen, avec un niveau général élevé de la consommation, peut être obtenue, en plus de l'étatisation de la rente : a) en attribuant à l'Etat tout le profit des entreprises industrielles et agricoles ; b) en laissant le profit aux associations autonomes de tous les travailleurs de chaque entreprise.

Thèse 9. Ces mesures ne sortent pas du cadre mercantile et donc capitaliste, étant donné que l'échange mercantile réglerait les rapports d'entreprise à entreprise, ou d'entreprise à Etat, d'entreprise à consommateur, ou de consommateur à Etat, ainsi que d'entreprise à travailleur. On aurait également un énorme travail social global avec une faible consommation sociale globale, et aucune compensation entre apports de travail et jouissances de consommation.

La destruction du despotisme de fabrique, du l'emprisonnement pour un temps de travail exagéré (qui technologiquement devrait aujourd'hui constituer une petite fraction du temps de travail de l'époque pré-capitaliste et du maximum physiologique) et la destruction de l'anarchie de la production (ou le gaspillage d'une grande partie du produit social sans qu'il soit transformé en consommation utile) constituent le programme communiste de la révolution prolétarienne. Il comporte les caractères suivants :

A. Abolition de l'administration de la production par les unités d'entreprises.

B. Abolition de la distribution par le moyen de l'échange mercantile et monétaire, tant pour les produits-marchandises que pour la force humaine de travail.

C. Plan social unique, mesuré d'après des quantités physiques et non d'après des équivalents économiques, de l'assignation aux différents secteurs

Ainsi cette masse est déjà une classe vis-à-vis du capital, mais pas encore pour elle-même. Dans la lutte, dont nous n'avons signalé que quelques phases, cette masse se réunit, elle se constitue en classe pour elle-même. Les intérêts qu'elle défend deviennent des intérêts de classe. Mais la lutte de classe à classe est une lutte politique."

Misère de la philosophie. Page 124.

1.1.7.- Ainsi le prolétariat au cours de sa lutte engendre son programme. L'action précède la conscience. Dans les trois pays les plus développés de l'époque : Angleterre, France, Allemagne, le prolétariat au travers de l'affrontement sur un des trois plans : économique, politique, philosophique, était arrivé à l'affirmation du communisme.

L'oeuvre de Marx et d'Engels est unificatrice. Ils ont lié entre eux les divers aspects du communisme (Marx et Engels parlent du parti communiste dès 1843) et lui ont donné assise théorique profonde : le matérialisme historique. Ceci s'est effectué en Allemagne du fait même de la double révolution qui imposait d'utiliser tout l'acquis des dernières révolutions et les leçons de la contre-révolution.

1.1.8 - Cet apport international de la formation de la théorie se retrouve dans l'organisation d'un mouvement de lutte. La Sociétés des Saisons, la Ligue des Justes, la Ligue des communistes, regroupaient des ouvriers de toute nationalité. C'est pour cette dernière que Marx et Engels écrivirent le manifeste du parti communiste dont le mot d'ordre est :

" Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! "

En 1848, en France, le prolétariat se manifeste seul, il s'oppose à la bourgeoisie. Il est battu.

En Allemagne, par suite du retard de la révolution et du caractère couard de la bourgeoisie, de sa faiblesse, seule une révolution radicale et non progressive (comme en France) peut résoudre la question sociale. Il est battu, mais dans tous les cas la révolution profite à la bourgeoisie.

Dans la phase suivante, le développement des forces productives reproduira le prolétariat sur une base encore plus large et son mouvement d'unification sera plus puissant. En 1864, c'est la fondation de l'A.I.T. qui déclare : " l'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes." et qui affirme, en définitive, la nécessité du parti politique; que la classe n'existe que lorsqu'elle s'est constituée en classe et donc en parti (comme le proclamait déjà le Manifeste). La commune de Paris est battue après avoir assuré la dictature du prolétariat pendant plus de deux mois. Le cycle du prolétariat dans l'aire occidentale est complètement achevé. Désormais seule la révolution pure se pose dans cette aire et la commune de Paris en est elle-même un exemple lumineux.

En 1889, le prolétariat parvient à nouveau à réaliser son unité à l'échelle internationale, mais de façon moins globale qu'en 1864, et cette fois le mouvement atteint des zones encore plus vastes traduisant à la fois l'extension du mode de production capitaliste et celle de la théorie du prolétariat.

productifs des forces de travail, des matières premières, des instruments, et de l'assignation des produits dans les secteurs de consommation.

Les formules qui affirment que le socialisme est la suppression de la plus-value et la restitution du produit intégral à chaque producteur, sont totalement erronées.

Le socialisme, c'est l'abolition de toute valeur marchande et de tout travail forcé et payé, avec le don de sur-travail de chaque individu à la société, non à d'autres ni à lui-même.

4.3.1.10.- Parcellisation et misère.

Contrethèse 10. Un remède aux grandes disparités de distribution de la richesse, reconnues par tous, se trouve dans la parcellisation de la terre en petites unités familiales dirigées par des fermiers, des colons, des paysans propriétaires libres.

Thèse 10. Dans l'agriculture, outre les salariés, les couches de la population laborieuse, dont la société capitaliste ne sera jamais épurée, sont des survivances de formes sociales passées. Le produit d'une telle production fragmentaire se maintient à un prix plus bas que celui fourni par l'agriculture pleinement capitaliste, seulement parce que ces travailleurs-entrepreneurs et même micro-propriétaires fonciers - à cause de difficultés naturelles et sociales et de la mauvaise technique - abandonnent une partie de la rente et du profit et souvent même du salaire (équivalent à celui d'un paysan sans terre) à la classe capitaliste et à l'Etat, aux consommateurs (cas où le prix est au-dessous et non au-dessus de la valeur).

De telles couches forment une classe - presque une caste d'opprimés - arriérée vis-à-vis du monde moderne, incapable, dans la mesure où leurs révoltes à cause de la famine peuvent troubler le pouvoir bourgeois - de personifier de nouvelles formes sociales révolutionnaires.

La révolution est la tâche des prolétaires de l'industrie et de la terre; la dictature révolutionnaire est la fonction seulement de ceux-ci.

4.3.1.11.- Monopole et concurrence.

Contrethèse 11. La théorie marxiste de l'économie moderne, fondée sur les lois de la production en tant que ^{ou} déterminations de la valeur du produit et de la plus-value, n'a pas pu rendre compte exactement des phénomènes récents du monopole et de l'impérialisme, étant donné que ses déductions partaient de l'hypothèse de l'existence de la pleine concurrence.

Thèse 11. La théorie fondée sur le calcul de la grandeur de la valeur et de ses fractions dans la production capitaliste, s'opposa dès son apparition à celle bourgeoise de la concurrence. Elle la nia et la condamna, en dévoilant, dès ce moment-là, le caractère de monopole de classe de cette économie. Les phénomènes récents ont confirmé la doctrine et toutes ses prévisions. Leur présentation théorique et mathématique, même dans les secteurs industriels, s'accomplit sans aucune difficulté, grâce aux théorèmes rigoureux sur la rente. Ceux-ci furent appliqués - dès leur énonciation - non seulement à l'agriculture - mais à toutes les forces naturelles. Ils sont donc valables pour l'économie où il y a le moteur à vapeur, ou à essence, dont l'énergie est l'hydroélectricité ou, demain, nucléaire. Tout cela forme les bases actuelles ou prochaines, de surprofits et de monopoles, de revenus parasitaires, qui accusent le manque de compensation de la forme sociale capitaliste.

4.3.1.12. La science ennemie.

Contrethèse 12. Les doctrines fondées sur l'introduction de grandeurs mesurables dans la production, sur le passage de valeur de classe à classe, avec leurs prévisions sur les tendances d'un développement historique, sont des idéologies arbitraires, étant donné que dans le domaine économique, il n'y a pas de prévisions scientifiques possibles. La seule science possible est celle qui se fonde sur l'enregistrement des prix concrets, en suit les vicissitudes extrêmement complexes. Les économistes modernes, très postérieurs à Marx, les auteurs les plus connus, les professeurs les plus suivis et les plus illustres, s'en-tionnent aux théories du prix.

Thèse 12. Les professeurs à la lanterne !

(il programma comunista n°12. 1954)

4.3.2.- Agriculture et procès de valorisation du capital.

4.3.2.1. L'étude de la rente foncière et des lois économiques régissant l'agriculture capitaliste n'est pas une partie marginale de l'oeuvre de Marx. Elle est pourtant trop souvent délaissée sous prétexte que l'agriculture occupe une place toujours moindre dans la production capitaliste. Pour certains il semble que cette étude ne soit importante que pour les pays accédant au capitalisme. Ils oublient que la rente foncière que Marx étudie est la rente foncière capitaliste. Mieux, celui-ci dit que " c'est la seule valeur que le capital crée à partir de lui-même." On en est arrivé à ces erreurs parce qu'on a fragmenté l'oeuvre de Marx et qu'on a voulu faire de celui-ci un théoricien uniquement de " l'économie industrielle".

" bref, le travail salarié dans sa totalité se développe grâce à l'action du capital sur la propriété foncière; enfin, lorsque cette dernière a pris une forme élaborée, le propriétaire foncier lui-même poursuit cette action. Il procède alors lui-même au nettoyage, selon le mot de Steuart, c'est-à-dire qu'il débarasse la campagne des bouches inutiles, arrache les enfants de la terre au sein maternel, où ils ont grandi, transformant ainsi l'agriculture qui, de par sa nature, apparaît comme source de subsistances immédiates en source de subsistances médiatisées et dépendantes des rapports sociaux.

(Cette interdépendance doit se dégager d'abord dans toute sa pureté avant qu'on ne puisse penser à une véritable communauté sociale : toutes les conditions doivent découler de la société et ne plus être déterminées par la nature.)" Fondements. t. I. pp. 224-225.

Sans une transformation totale des rapports de l'homme à la nature - ce qui implique que l'homme doive dépendre du capital qui devient élément médiateur entre l'homme et celle-ci - il ne peut y avoir une révolution sociale. Il ne suffit pas que l'agriculture produise pour le marché, il faut que le capital s'empare complètement d'elle.

4.3.2.2.- En fait la théorie de la rente foncière est une pièce maîtresse de l'oeuvre de Marx.

" Mais plus je me plonge dans cette ordure (l'économie politique, n.d.r.), plus je me convaincs que la réforme de l'agriculture, donc également de cette merde de propriété qui se fonde sur elle, est l'alpha et l'omega du bouleversement futur. Sans quoi le père Malthus aurait raison." (Let-

tre de Marx à Engels. 03.04.1851.)

Or, il est clair qu'avant de résoudre, il faut étudier comment le capital se comporte dans l'agriculture.

" C'est alors seulement que devient possible l'application de la science et le plein développement des forces productives. Il ne peut donc subsister de doute : dans sa forme, classique, le travail salarié imprègne la société dans toute sa largeur et, comme fondement de l'activité sociale, se substitue à la terre à partir du moment où est créée la propriété foncière moderne, c'est-à-dire où la propriété foncière est produite en tant que valeur par le capital. C'est pourquoi la propriété foncière se ramène elle aussi au travail salarié. En un sens, c'est tout bonnement le transfert du travail salarié des villes à la campagne; autrement dit, la diffusion du travail salarié sur toute la surface de la société." Fondements. t. I. p. 225.

4.3.2.3.- Ainsi, c'est en s'emparant de la terre, en produisant la rente foncière que le capital peut arriver à se poser en tant que totalité.

" En créant la propriété foncière, le capital se remet donc à produire du travail salarié, qui est sa base productive générale. Le capital est issu de la circulation et implique le travail salarié : c'est alors qu'il se développe en une totalité, et pose la propriété foncière à la fois comme sa condition et son antagonisme. Mais il se révèle que, ce faisant, il crée uniquement le travail salarié comme sa base générale. Il faut donc le considérer à part." (Ibid. p. 227.)

4.3.2.4.- Le développement du capital élimine le bourgeois et le propriétaire foncier en tant que personnages, mais les lois qu'ils représentaient sont généralisées. En particulier, en ce qui concerne la propriété foncière, elles prennent une extension considérable dans la construction puisque celle-ci est directement liée à la question de la rente des terrains à bâtir, base à la fois du renchérissement des loyers et de l'accroissement de la spéculation. D'autre part, étant donné que le capital est urbanisation de la campagne, ces lois trouvent un champ d'application plus ample.

4.3.2.5.- Les erreurs d'interprétation de la question agraire dérivent du fait de la non compréhension du fondement de la critique de l'économie politique : la théorie de la valeur, de son surgissement à sa destruction. Le capital est un moment de la vie de celle-ci. Les économistes dirent qu'avec le capital, la loi de la valeur n'était plus opérante. Marx montra que le capital naissait sur la base de celle-ci, qu'il ne la détruisait pas, mais parvenait à la dominer : passage à la loi des prix de production (moment où il semble que ce soit le capital qui donne valeur aux produits). C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cette dernière que le capital arrive à dominer l'agriculture (cf. le livre IV du Capital).

Le capital naît dans l'agriculture : capitalisme = révolution agraire . Mais ce n'est qu'à un certain stade de son développement qu'il parvient à l'assujettir à ses lois. Dès lors, la barrière, monopole lié à la propriété privée n'est plus une barrière externe mais devient interne et est un moyen de valorisation. A ce moment-là le monopole a perdu le caractère qu'il avait dans la société féodale.

" Dans la vie pratique, on trouve non seulement la concurrence, le monopole et leur antagonisme, mais aussi leur synthèse, qui n'est pas une formule, mais un mouvement. Le monopole produit la concurrence,

la concurrence produit le monopole. Les monopoles se font de la concurrence, les concurrents deviennent monopoleurs. si les monopoleurs restreignent la concurrence entre eux par des associations partielles, la concurrence s'accroît parmi les ouvriers; et plus la masse des prolétaires s'accroît vis-à-vis des monopoleurs d'une nation, plus la concurrence devient effrénée entre les monopoleurs des différentes nations. La synthèse est telle que le monopole ne peut se maintenir qu'en passant continuellement par la lutte de la concurrence." (Misère de la philosophie.)

" Donc, le monopole moderne n'est pas une simple antithèse, c'est au contraire la vraie synthèse." (Ibid). Il est "la négation de la négation"

4.3.2.6.- Le monopole, en faisant obstacle à la péréquation du taux de profit, limite la dévalorisation. Or le capital lutte contre cette dernière. Il est donc évident qu'au sein de la sphère industrielle un tel mouvement puisse se produire. Ceci est aussi valable pour le protectionnisme qui est indissolublement lié au libre-échange comme le monopole à la concurrence. A l'origine, il est un obstacle à la valorisation du capital, puis il en devient une composante. C'est en fait un moyen d'ajouter de la valeur à des marchandises dévalorisées à cause de la productivité du travail.

4.3.2.7.- La terre est devenu capital. Grâce au développement de la science (chimie, biochimie, pédologie, etc..) il est possible d'accélérer la production et donc d'arriver à diminuer le temps d'immobilisation du capital, sa dévalorisation. Réciproquement, le capital prend des caractères fonciers. Il y a, par exemple, la mise en jachère du capital. Ceci se produit lorsqu'il y a trop de capital libéré du procès de production, et que celui-ci ne trouve pas, pour ainsi dire, "un terrain" où s'incorporer. Lorsque le marché monétaire s'est constitué, ces capitaux devenus "flottants" sont susceptibles d'aller d'une zone à l'autre et de participer à la spéculation.

4.3.2.8.- Le maintien d'entreprises marginales arrivant difficilement à produire au taux moyen de profit social, est un autre exemple de cette "agrarisation" du capital. Ceci se produit non seulement dans les pays peu évolués, mais aux E.U. En fait, c'est un moyen pour le capital, en tant que totalité, de récupérer du sur-travail. Tout se passe comme pour les paysans parcellaires.

" Une partie du sur-travail effectuée par les paysans qui travaillent dans les conditions les moins favorables est donnée gratuitement à la société et n'entre pas dans la fixation des prix de production ou dans la création de valeur en général. Ce prix moins élevé résulte par conséquent de la pauvreté des producteurs et nullement de la productivité de leur travail." (Le Capital. t.8. p.185.)

4.3.2.9.- Le monopole reprend sa forme foncière, en capitalisme pleinement évolué. Pour le propriétaire foncier, il consistait dans le fait de posséder une partie de la terre cultivable; pour l'entreprise (non pour un homme) il réside dans le fait de détenir une part du capital social. D'où la concurrence que se font les entreprises afin de jouir d'une fraction toujours plus grande de celui-ci; d'où la tentative d'infléchir l'Etat, représentant de la communauté matérielle, dans le sens de leurs intérêts, c'est-à-dire : se faire accorder des avantages fiscaux, arriver à avoir des commandes, se faire octroyer des prêts. Avec ce qui est appelé le "complexe militaro-industriel", les E.U. offrent la meilleure illustration de ce qui précède. Ceci est logique, car, si l'Etat doit être géré comme une entreprise, celle-ci a besoin de l'Etat, surtout de l'armée, pour réaliser ses objectifs. Le langage militaire envahit le domaine économique.

4.3.2.10.- Pour le capital l'unique richesse c'est la force de travail vivante; celle qui engendre la plus-value, car c'est grâce à elle qu'il s'accroît et vit. Pour que le capital domine pleinement, il faut donc que tout devienne capital, que l'homme soit séparé de tout, dépeuplé de tout, de telle sorte que s'il veut produire, manger, jouir, il doit accepter les conditions du capital : fournir le surtravail. Cependant l'accroissement de la production tend à diminuer, à réduire à zéro le temps de travail vivant inclus dans les marchandises : c'est la négation du capital. D'où alors la tendance à freiner le développement des forces productives et à trouver des moyens artificiels de valorisation qui condamnent l'homme à toujours travailler. Ce faisant un nouveau type de rente apparaît. Elle représente la valeur de la différence entre le temps de travail cristallisé dans le produit engendré par la production actuelle et le temps de travail qu'il renfermerait si réellement toutes les possibilités techniques étaient utilisées et le gaspillage détruit. Le capital est donc une entrave au progrès. Mais cette entrave se manifeste de façon aiguë sous la forme d'une exploitation absurde : faire travailler inutilement les hommes.

4.3.3.- Le capital et la destruction de la nature.

4.3.3.1. " Dans l'agriculture comme dans la manufacture, la transformation capitaliste de la production semble n'être que le martyrologue du producteur, le moyen de travail, que le moyen de dompter, d'exploiter et d'appauvrir le travailleur, la combinaison sociale du travail que l'oppression organisée de sa vitalité, de sa liberté et de son indépendance individuelles. La dissémination des travailleurs agricoles sur de grandes surfaces brise leur force de résistance, tandis que la concentration augmente celle des ouvriers urbains. Dans l'agriculture moderne, de même que dans l'industrie des villes, l'accroissement de la productivité et le rendement supérieur du travail s'achètent au prix de la destruction et du tarissement de la force de travail. En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps, un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les Etats-Unis du Nord de l'Amérique, par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce procès de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en épuisant en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse :

" La terre et le travailleur. "

Le Capital. t. 2. pp. 181-182.

" La grande industrie et la grande agriculture exploitées industriellement agissent dans le même sens. Si, à l'origine, elles se distinguent parce que la première ravage et ruine davantage la force de travail, donc la force naturelle de l'homme, l'autre plus directement la force naturelle de la terre, elles finissent, en se développant, par se donner la main : le système industriel à la campagne finissant aussi par débilitier les ouvriers et l'industrie et le commerce, de leur côté, fournissant à l'agriculture les moyens d'épuiser la terre." (Ibid. t. 8; p. 192.)

Ces prévisions de Marx se vérifient quotidiennement à l'heure actuelle. Le développement du capital se présente comme une immense catastrophe naturelle : épuisement des sols, destruction de la faune et de la flore. Le capital est réification de l'homme et minéralisation de la nature.

4.3.3.2.- La minéralisation de la nature s'effectue par :

a - le développement des villes. D'une part, il y a destruction des espaces verts qu'elles renfermaient, d'autre part, elles s'accroissent énormément, minéralisant toujours plus la campagne.

b - urbanisation de la campagne, c'est-à-dire qu'il y a une construction toute à fait absurde de résidences secondaires, d'installations pour les loisirs : campings, motels, hôtels, sans compter différentes installations attractives, hauts-lieux de l'incrétinisation humaine.

c - le développement du réseau routier qui détruit toujours plus de bonnes terres pour permettre un moyen de transport anarchique. Le développement de l'industrie automobile implique cela, tant pour le déplacement des hommes que pour celui des marchandises. C'est ici une claire manifestation de l'antagonisme entre socialisation et privatisation. Le capital ne peut assurer son procès de valorisation qu'en privatisant, parce que cela permet une multiplication de la production.

d - développement anarchique des voies navigables, des ports, des aéro-dromes.

Sous le féodalisme, les terres de culture étaient transformées en terrain de chasse. La nature n'y était pas détruite. A l'heure actuelle, la société des loisirs met la nature en cage afin de la présenter aux hommes abrutis qui ne peuvent voir en elle que le reflet de leur asservissement.

4.3.3.3.- Cette minéralisation s'accompagne d'une pollution toujours plus poussée de l'air et de l'eau. En ce qui concerne cette dernière, elle vient à manquer même dans les pays où le bilan hydrique fut toujours nettement positif. En est responsable non seulement l'industrie, qui a besoin de ce liquide pour le refroidissement de ses moteurs (de telle sorte que l'eau des rivières atteint parfois une température difficilement compatible avec la vie) mais l'économie domestique elle-même qui a été industrialisée à un point extrême. L'homme moderne devra payer l'air et l'eau, ce qui veut dire que pour avoir les éléments que la nature lui offrait gratuitement, il devra fournir un surcroît de travail. Le capitalisme ne diminue donc en aucune façon le temps de travail de l'homme, la peine de l'homme. En ce sens il est profondément religieux : il conserve et amplifie l'antique malédiction divine inscrite dans la genèse. L'homme ne pourra la détruire qu'en détruisant le capital.

Pour assurer l'approvisionnement en eau dans les concentrations urbaines, il faut multiplier les barrages de retenues, en amont des villes bâties sur les rives d'un fleuve (Paris, par exemple), ou bien aller chercher l'eau à des centaines de kilomètres. Or, dans le premier cas, ces barrages causent des catastrophes irréparables à la vie parce que les brusques variations de niveau que l'on doit y provoquer pour alimenter les villes détruisent, en particulier, les frayères, d'où la raréfaction du poisson dans beaucoup de rivières.

4.3.3.4.- Les épigones du capital, les savants, proclament que tout mal peut être combattu. Ainsi, on peut apporter l'eau aux villes, on pourra étudier des systèmes pour combattre la pollution de l'atmosphère et de l'eau, on construira des navires spécialisés dans la destruction du pétrole répandu

à la surface des mers. Cependant, ce qu'ils oublient toujours, c'est que de cette façon on crée de nouvelles industries, de nouveaux moyens de valorisation du capital et, qu'en conséquence, on condamne toujours l'homme au travail forcé.

C'est pourquoi le mot d'ordre que certains lancèrent en Mai (les situationnistes, par exemple), même s'il n'est pas rigoureusement correct du point de vue théorique, est hautement révolutionnaire : abolition du travail. Effectivement, il faut que l'humanité comprenne que son salut n'est pas dans un surcroît de travail (dans la réalisation d'un plein emploi stupide et avilissant), mais dans la destruction d'une société qui lui impose l'esclavage salarié producteur d'absurdités et de destructions.

4.3.3.5.- Avec la minéralisation de la nature, l'homme devient un être toujours plus abstrait, sans racines, il n'est plus un être de la nature, mais un être du capital. C'est pourquoi se conduit-il en prédateur vis-à-vis d'elle. La destruction de la nature est sa propre destruction. Il arrivera un moment où cette situation ne sera plus tolérable et l'humanité devra se révolter pour se récupérer et régénérer la terre-mère.

La création de réserves naturelles est une mise en cage qui précède le dépérissement total. On sait ce qu'il advint des hommes à qui on octroya un espace limité. D'autre part, la science se targue d'avoir, avec l'écologie, trouvé un moyen de sauver la nature. Cette science présente, il est vrai, un aspect positif (il n'est que le complémentaire de l'autre, celui destructif). L'écologie tend à considérer les différentes espèces dans leur économie naturelle, c'est-à-dire dans leurs ^{rappports} réciproques avec le milieu, et entre elles, et ce, dans le temps; ce qui inclut une étude génétique et évolutive. Dès lors se pose la nécessité d'une écologie humaine. Certains auteurs se rendent compte que les " primitifs " connaissaient une écologie.

Mais ce n'est pas une science - un produit séparé de l'activité totale de l'homme - qui peut apporter remède à la dramatique situation où se trouve l'espèce humaine à l'heure actuelle. Seule une doctrine générale qui inclut en elle, en tant qu'élément déterminant de sa réalisation, une action fondamentale, la révolution, peut présenter la solution. Cette doctrine c'est celle du prolétariat : le communisme.

" LE COMMUNISME ET LA CONNAISSANCE d'UN PLAN DE VIE POUR

L'ESPECE HUMAINE." (Prometeo. II° série.p.125.)

4.4.- Développement du capitalisme et crises.

4.4.1. Fondements et bref historique des crises.

4.4.1.1. La crise est inhérente au système capitaliste parce qu'il est fondé sur la production pour la production (au travers de celle-ci il peut avoir la valorisation maximum), sur une sous-consommation obligatoire, structurelle, non seulement du prolétariat mais de la majeure partie des nouvelles classes moyennes. D'autre part le déséquilibre nécessaire entre capital fixe et capital circulant n'est pas dominé, ou s'il l'est, c'est en apparence grâce au capital fictif. Lors du renouvellement du premier il apparaît toujours un déséquilibre qui est cause de crise. La lutte contre la dévalorisation traduite sur le plan phénoménal par la lutte contre la baisse tendancielle du taux de profit, aboutit à une production énorme qui engluie le marché. Une solution : abolir la circulation, d'où le développement de l'industrie de guerre; D'autre part, pour lutter contre la chute du taux de profit, prolifération des sociétés se contentant de l'intérêt. Mais ceci aboutit encore à une augmentation de la production et à des déséquilibres dans la circulation.

La crise manifeste la nécessité de détruire les déséquilibres. Elle implique la destruction du capital fictif, de la socialisation qui est fixation du capital, afin que le cycle de valorisation reprenne.

4.4.1.2. Concrètement la crise s'est manifestée par : une diminution de la production, une augmentation du chômage, une baisse du prix de gros, une diminution de valeur des titres en bourse, du commerce extérieur; le système monétaire remplace celui de crédit.

Elle fut précédée par une augmentation des salaires et par celle du taux de l'intérêt (à l'échelle mondiale, évidemment). Le libre-échange connut une grande extension avant la crise; celle-ci étant suivie d'une phase de protectionnisme.

4.4.1.3.- La cause réelle doit être recherchée dans l'être capital lui-même; sinon on reste en surface, on interprète les apparences.

"La sur-production générale ne provient pas de ce que les ouvriers ou les capitalistes consomment relativement trop peu de marchandises, mais de ce que leur production est trop forte : elle n'est pas trop forte pour la consommation, mais pour le juste rapport entre consommation et valorisation. La production est trop forte pour la valorisation." (Marx. Fondements.I. p. 405.)

Le développement des nouvelles classes moyennes (consommateurs improductifs), celui de l'industrie de guerre, permet d'accroître la consommation mais cela n'empêche pas que la production reste trop forte pour la valorisation.

4.4.1.4.- L'histoire des crises c'est celle de la formation de l'être capital, ses structurations successives.

Au début elles affectent l'aire anglaise où le capital s'est réellement émancipé des formes sociales antérieures, s'est autonomisé. 1788 : crise dans l'industrie cotonnière; 1800 : crise liée au manque de céréales; 1815 : crise causée par la fin de la guerre contre la France. C'est une crise de réajustement.

1825-27 commence le vrai cycle des crises et des phases de prospérité. A partir de ce moment, il est à peu près de 5 ans : 1827; 1832; 1837; 1842; 1847. C'est pourquoi étant donné que la crise de 1847 avait amené la révolution, Marx prévoit le retour de celle-ci pour 1852. Mais avec cette période se termine une étape de la vie du capital.

4.4.15.- Après la crise de 1847, se produit un développement considérable du capitalisme à la suite de la découverte de l'or californien, la pénétration en Chine, puis au Japon (une vraie phase impérialiste !). Le capital s'étend donc (première généralisation mondiale), prend une base plus vaste et devient plus robuste. Le cycle s'allonge et devient décennal 1847, 1857, 1867. Cependant il est de nouveau perturbé à la suite de la guerre de 1870 (essor du capitalisme allemand). Entre 1873-1877, se produit une stagnation avec un maximum en 1875 en Angleterre. La reprise s'effectue en 1877, aux E.U.; on assiste à une grande concentration et surtout un développement des banques. Après 1880, la crise est définitivement surmontée, mais, en 1893, nouvelle crise, puis en 1900-1903, et, enfin, 1913. Cette dernière se résout en guerre.

4.4.1.6.- Durant la période qui va de 1870 à 1914 on assiste à une poussée impérialiste (dans le sens de diffusion de la forme sociale) qui n'est que la prolongation de celle qui suivit la crise de 1847 (avec un nombre de participants plus élevé). Le capitalisme s'étend à toute la planète, mais c'est la plupart du temps une simple domination formelle. Il ne provoque pas de bouleversements sociaux dans les pays qu'il domine. Parallèlement le capital s'édifie de plus en plus en marché monétaire, d'où le développement considérable des banques, des trusts, etc... L'être capital prend un nouvel aspect que la plupart des théoriciens veulent présenter comme impliquant une discontinuité avec l'être qui précède; ce ne serait pas une simple métamorphose, mais une véritable mutation : l'impérialisme.

4.4.1.7.- Avec la crise de 1913 s'ouvre un cycle de crises et révolutions qui se clôturera seulement en 1945 (pour le caractère général de cette période cf 4.6.)Après la I^o guerre mondiale, très rares sont les pays qui rattrapèrent rapidement le niveau de production d'avant-guerre; d'autre part, le commerce mondial connut une importante stagnation.

1929-1932, c'est la grande crise qui touche surtout les E.U. pays qui n'avait pas connu de recul à cause de la guerre. La crise est à la fois de production et monétaire. Dans celles antérieures, les deux phénomènes étaient parfois apparus dissociés. D'autre part, la question monétaire qui se posa alors n'est pas encore résolue. La crise fut le moyen violent de liquider la situation antérieure, celle où le capital ne s'était pas encore posé en tant que totalité, où il n'était pas encore autonome (n'avait pas rompu la stricte dépendance d'avec l'or). Le capital tendait à s'ériger en totalité : marché monétaire. La théorie de Keynes ne fit que représenter cette exigence.

1939 : nouvelle crise qui se résout en seconde guerre mondiale.

4.4.1.8.- On ne peut pas comprendre les raisons de la stagnation du capitalisme dans l'entre-deux guerres si on ne tient pas compte de la lutte des classes.

Entre 1917 et 1919, le prolétariat fut menaçant et il ne fut pas possible de le domestiquer afin de lui extraire une quantité plus grande de plus-value. Autrement dit la tendance du prolétariat à se constituer en tant que classe et donc à poser la réalisation de la véritable communauté humaine a empêché, a freiné l'édification de celle du capital. Nous avons signalé (1. 3

et 3.1) le vaste soulèvement - malheureusement non coordonné et incapable d'arriver à une vision claire des objectifs - du prolétariat des pays capitalistes, de celui des pays coloniaux aidé des millions de paysans attirés dans l'orbite de la révolution.

Ceci est encore une preuve de la théorie du prolétariat : le capital se nourrit de la plus-value extorquée aux prolétaires. Lorsque le talon de fer parvient à triompher le capital se développe librement et il surmonte la crise de 1914. Depuis 1945, on a une phase continue de la production capitaliste, entrecoupée de quelques stases.

Plusieurs théoriciens dont Trotsky ont accordé une trop grande importance à cet arrêt momentané de la production capitaliste. Ils l'ont théorisé comme étant un fait irréversible. Leur erreur fondamentale est d'avoir, dans leur analyse, séparé mouvement économique et lutte de classes.

4.4.1.9.- Au cours de ces événements fondamentaux concernant l'évolution du capital en sa totalité, il s'en produisait d'autres dans les différentes aires capitalistes antagoniques. Tout d'abord le remplacement de l'Angleterre par les E.U. dans le rôle de despote du marché mondial.

Dès la fin du XIX^e siècle, comme ils le désiraient, les E.U. avaient (en ce qui concerne la production) rattrapé l'Angleterre et même la dépassaient. Cependant si ceci ne s'est pas immédiatement traduit par un changement de direction dans la suprématie mondiale, c'est que l'industrie anglaise avait des prolongements dans l'Inde et d'autres pays. Les E.U. avaient bien dépassé la production anglaise de l'Angleterre, mais non toute la production anglaise. Lorsque la crise se développa au début du XX^e et en 1929 l'Angleterre la reporta sur des pays comme l'Inde et pourra résister tandis que cette dernière subira un phénomène de désindustrialisation, de régression qui explique la faiblesse du mouvement prolétarien hindou, et, surtout, le caractère rétrograde de celui de Gandhi qui lutta, non en fonction d'une société nouvelle, mais opposa la vieille société, en totale décomposition, au capitalisme anglais. Il était la revendication de la déchéance.

4.4.2.- Les rapports entre les E.U. et l'Europe.

4.4.2.1.- " L'Amérique fut jusqu'à la fin du XVIII^e siècle une colonie anglaise au sens politique et jusqu'à la guerre de sécession de 1866, comme le dit Marx, une colonie dans le sens économique." (Battaglia Comunista. n° 15. 1950.)

Pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle, l'expansion de l'industrie et du capital américain se fait de façon ininterrompue. D'autre part, par l'entremise de la doctrine de Monroe, ils s'étaient ménagés une zone où ils pourraient exercer tranquillement leur monopole : les deux Amériques; d'autre part ils pénètrent en Asie (Japon).

C'est aux E.U. que la concentration bancaire commença à prendre une certaine extension et que le machinisme prit son essor le plus considérable, d'où le jugement d'Engels : " Mais, à vrai dire, qui peut compter sur une évolution paisible en Amérique ? Il y a en ce pays des bonds économiques, comme en France des bonds politiques, qui ont d'ailleurs les mêmes contre-coups momentanés"

4.4.2.2.- Dès la fin du siècle dernier, Engels prévoyait que la guerre à venir (celle qui fut la grande guerre) se traduirait par la victoire des E.U.

1.1.9.- Cependant au sein de divers partis occidentaux une gauche s'était individualisée. Celle des tribunistes hollandais qui malheureusement ne furent pas exempts d'une faiblesse anarchiste dans leur théorisation du parti. En Allemagne il s'en constitua une autour de R. Luxemburg, Mehring, etc... Mais il y eut aussi des groupes dont les positions différaient sensiblement et qui se manifestèrent lors de la révolution en 1918. Le mérite de cette gauche fut de défendre la vision catastrophique de Marx et de rejeter le réformisme; souligner l'importance des grèves donc de l'activité "des masses", sans lesquelles aucune révolution n'est possible; enfin d'avoir dénoncé le colonialisme et d'avoir compris que si le prolétariat n'était pas capable de s'opposer aux entreprises coloniales, il ne pourrait pas non plus s'opposer à la guerre impérialiste.

En Italie, dès 1906, le courant de la gauche s'individualise et défend les mêmes positions que la Gauche allemande, mais en plus lutte contre la démocratie et en particulier le parlementarisme et la politique de front unique appelée à l'époque en Italie bloccardisme (en cela se rapproche de la gauche hollandaise). Elle prit violemment position contre la culture (qui est toujours bourgeoise), mais mis au premier plan l'intransigeance de pensée, la primauté de la théorie. C'est sous l'action de la gauche (la fraction abstentionniste) que le parti socialiste ne sombra pas dans l'union sacrée.

En dehors de ces courants, aucune réaction importante ne se fit en Europe occidentale contre la dégénérescence du mouvement socialiste. La guerre, d'autre part, interrompit partout le mouvement de radicalisation. Cependant en Allemagne (1916) et en Italie dès 1914, il y eut une riposte sérieuse du prolétariat.

1.1.10.- Malheureusement cette Internationale créée trop tôt sombra rapidement dans le démocratisme et le réformisme. Son passage, en 1914, à l'union sacrée - sa trahison effective - avait des racines profondes. Contre ce devenir opportuniste des partis socialistes, il y eut dans les pays latins une vigoureuse riposte de la part du syndicalisme révolutionnaire.

De part leurs positions " anarchisantes ", les syndicalistes révolutionnaires ne purent surmonter la faiblesse du mouvement ouvrier. Ils favorisèrent la coupure en son sein. Ainsi en 1906, la charte d'Amiens théorisa l'indépendance du syndicat par rapport au parti. C'était la perte définitive de l'unité ouvrière. Ceci devait se réaliser aussi en dehors de France.

A cette coupure au sein de la classe correspondit une division sur le plan théorique. Bernstein opposa le but au mouvement et affirma la primauté du deuxième sur le premier. Le mouvement ouvrier pâtit encore de cette division.

1.1.11.- La III^e Internationale est fondée à Moscou en 1919, à la suite de la révolution russe, et ce, comme Engels l'avait prévu. " Cependant, de tels événements sont en train de mûrir en Russie où l'avant-garde de la révolution engagera la bataille. A notre avis, c'est cela, et son inévitable répercus-

"L'industrie américaine/^{serait} alors victorieuse sur toute la ligne et nous placeraient devant cette alternative : ou recul à la pure agriculture pour son propre usage (toute autre étant interdite par le blé américain) ou transformation sociale."

L'effet sur l'agriculture occidentale n'a pas été aussi saisissant, mais il fut patent sur celle de la Russie. Ceci est une des causes du repliement russe, de la restructuration de l'agriculture : produire non pour le marché mondial, mais pour le marché intérieur. D'autre part, il est évident, que, pour des raisons de conservation sociale, le capital doit limiter, parfois, ses impulsions.

4.4.2.3.- La première guerre mondiale fut la première agression à l'Europe, et toute la politique de l'Etat bourgeois américain entre les deux guerres a été une préparation directe et continuelle pour une lutte expansionniste en Europe." (Battaglia comunista.n°4.1949). Le parti communiste d'Amérique dans son manifeste de 1919, Trotsky et la gauche communiste d'Italie mirent en évidence de façon très précise ce rôle des E.U. La gauche avait dénoncé en son temps la mystification des 14 points de Wilson. Ultérieurement, il fut montré que la pression de l'économie américaine sur celle européenne avait été une des causes du triomphe du fascisme.

4.4.2.4.- La guerre de 1939-45 fut la seconde agression à l'Europe. Le résultat en fut encore plus profond et durable. L'Europe devint une colonie économique des E.U. Allait-elle devenir une colonie politique ? Le rôle des E.U. s'accomplit de deux façons : pression directe sur l'Europe (plan Marshall, commandes off-shores) et intervention dans le processus de décolonisation. Ils furent aidés par l'URSS avec laquelle ils formèrent une tacite sainte-alliance. L'URSS profita aussi de cette agression bien qu'elle dût subir elle aussi cette pression; mais en définitive elle renforça considérablement sa puissance.

Cependant de 1949 à 1956, il y a un développement extraordinaire du capital dans les pays qui ont été le plus détruits : Allemagne et Japon. Plus encore dans ce dernier, pays capitaliste plus jeune.

1956 est une année faste pour le capital, non seulement sur le plan de la production mais sur celui de son unification : c'est l'accession de l'URSS sur le marché mondial (coexistence pacifique). Et à partir de ce moment, dans un grand nombre de pays - même ceux qui étaient auparavant restés en dehors du mouvement - il ya un développement considérable de la production.

En 1958, il y a un petit déséquilibre : la récession américaine qui, en fait, n'est qu'un réajustement de l'économie des E.U. En Europe, avec la fin de la décolonisation, on s'achemine vers une structuration plus moderne (France, Italie) qui conduit à un renforcement de l'Etat et, par là, est un facteur favorable au développement du capital. L'Europe est reconstruite. Elle refuse d'être une colonie politique et tente d'échapper à la sujétion économique des E.U.

France et Italie (la seconde d'une façon plus soutenue et continue) connaissent un "boom" économique. En liaison avec ce dernier, on a l'idéologie gaulliste de l'indépendance nationale. Elle exprime la volonté de ne pas être une colonie américaine et, en même temps, la résurgence d'une idéologie nazie : lutte contre le capital extérieur et défense de l'emploi (moyen de mobiliser le prolétariat). Ceci a trouvé un écho en Allemagne (et le trouve de plus en plus) ainsi qu'en Italie. L'Europe tente de briser l'emprise américaine, en portant la lutte sur le marché des U.S.A.

Les E.U. ripostent en accroissant leur potentiel productif : développement de l'automation, et utilisent toujours plus leur monopole monétaire. L'Europe n'a pas la puissance financière pour réaliser les investissements de capital fixe que nécessiterait la même politique économique que celle de son adversaire. Elle ne peut résister qu'en accroissant son utilisation de capital variable et, pour cela, elle redevient négrière et pompe la main-d'oeuvre de tous les pays. Ceci a son point culminant en 1964.

A la même époque les E.U., commençant à intervenir au Vietnam, parviennent à conjurer la crise qui les menaçait, leur production reprend et connaît même des taux d'accroissement plus forts que dans la phase précédente. D'autre part, leur excédent de main-d'oeuvre (une partie du chômage) peut être utilisé dans la guerre. Les nécessités de l'escalade ne font que renforcer le développement de l'automation.

1956 marqua donc un maximum provisoire dans la production qui ne précéda pas la crise mais une autre phase d'expansion après une petite crise de réajustement. A partir de ce moment-là, dans des pays comme l'Espagne où la grande menace prolétarienne semble avoir été conjurée, se produit un développement du capitalisme qui ruine les bases de l'anarchisme, complément nécessaire du sous-développement de ce pays.

4.4.2.5.- Les rapports entre les E.U. et l'Europe prennent un aspect particulier en ce qui concerne la Russie; ne serait-ce que parce que ce dernier pays est à la fois européen et asiatique. Jusqu'en 1956 on a une collaboration inavouée mais efficace qui permet de conjurer toute crise révolutionnaire, intégrer le mouvement des pays coloniaux, en même temps que, dans les limites de l'Union soviétique, l'édification de la société capitaliste s'accomplit à un rythme accéléré. Après 1956, c'est une collaboration plus avouée liée à une concurrence ouverte dont l'expression la plus saisissante est celle aérospatiale.

Dans la période qui va de 1957 à 1968, on a deux périodes. La première se termine en 1964 avec le limogage de Krouchtchov : c'est la fin de l'illusion de rattraper les E.U. en un intervalle de temps bref; c'est la fin de la démagogie sur le communisme en 1980, complément nécessaire de la compétition avec les E.U. Au fond, il y avait l'espoir, de la part des russes, de résoudre la question sociale des pays de l'est à l'aide d'un grand développement économique tout en contrebalançant et même en parvenant à dépasser la force militaire américaine (d'où l'intervention à Cuba en 1962, et la tentative d'une pénétration en Amérique latine). Cependant la crise agraire de 1964 et le redémarrage de l'industrie américaine à la suite de l'intervention au Vietnam devait provoquer l'abandon des perspectives krouchtchoviennes. S'établit alors un accord tacite, un équilibre qui progressivement va se détruire aux dépens des russes. La pression de l'économie américaine (relayée très souvent par celle allemande) oblige les russes à sacrifier certains objectifs et à accroître l'exploitation des pays sous leur domination. D'où la crise tchécoslovaque de 1968.

4.4.2.6.- Tout cela n'est que le développement phénoménal de la tendance à la constitution du marché mondial et à un marché monétaire unitaire où le capital se pose en tant que totalité. Ceci apparaîtra avec l'intégration des pays de l'Est, qui est désormais en cours; mais déjà se manifeste un autre élément : l'Asie.

Au cours de la 2^e guerre mondiale ce continent a joué un rôle aussi important que l'Europe et, à la fin, il devient prépondérant. Maintenant - à la suite du déclin de l'Europe occidentale, de l'équilibre atteint entre celle-ci et les U.S.A., et de la montée irrésistible de l'Asie : révolution chinoise

et consolidation d'une nation tendant au plein capitalisme, développement foudroyant du Japon - le centre des grandes luttes inter-capitalistes s'est totalement déplacé vers l'Est, en Asie. Comme le prévoyait Marx en 1849 l'océan pacifique jouera le même rôle que la Méditerranée dans l'antiquité.

4.4.3.- Eloignement de la crise. Perspectives sur sa manifestation à venir.

4.4.3.1. Après 1945 la périodicité décennale de la crise ne se retrouve plus. On put penser qu'elle pourrait se retrouver après un certain décalage, un retard. Ainsi à la fin de la phase de reconstruction de la société (1955 environ) on envisagea une crise pour 1965 (crise d'entre-deux guerres, similaire à celle de 1929) et une autre en 1975 (guerre ou révolution.). Cependant, en dehors de la recession de 1958 aux E.U. et de diverses autres dans d'autres pays, telle la dernière, en Allemagne (1967), on a eu un développement continu de la production. En fait, le capital s'est renforcé. Il est un être plus robuste. On ne peut pas prévoir le moment et le déroulement de la prochaine crise, si on décalque purement et simplement le déroulement de celle de 1929 sur celle à venir. Il faut voir comment le capital s'est structuré et comment ses contradictions se manifestent. Lorsqu'on étudie l'évolution du capitalisme de 1929 à nos jours, on constate qu'il y a une question qui n'est toujours pas résolue, c'est celle monétaire.

4.4.3.2.- Entre 1880 et 1914 ce fut la période du vrai étalon-or international. Le capitalisme connut une phase soutenue d'accroissement de la production, un développement régulier du commerce mondial.

Les déséquilibres de l'économie mondiale, provoqués par la guerre, incitèrent les banques centrales à entrer en collaboration, et la Banque des règlements internationaux fut créée.

1929, chute du Gold Exchange Standard; 1931 : abandon de l'étalon-or avec fluctuations de la Livre jusqu'en 1934. A la même époque, le prix de l'or est fixé.

La crise monétaire qui aboutit à la dévaluation de la Livre et, par voie de conséquence, de toute une série de monnaies nationales, ne fut pas résolue avant 1939.

Après la guerre, tentative de retourner au Gold Exchange Standard et à l'ordre monétaire d'avant 1939. On assiste à la formation d'une banque mondiale telle que la préconisait Saint-Simon au milieu du XIX^e siècle : le fonds monétaire international. Cependant, le déséquilibre monétaire ne fut pas surmonté : dévaluation de la Livre en 1949.

A partir de 1956, deux phénomènes importants se manifestent : la thésaurisation de l'or et l'accroissement du système de crédit international : bons Roosa, accords de Swaps, euro-dollar, droits de tirage spéciaux, etc.. Ceci ne fit qu'accentuer les difficultés monétaires : 1960, spéculation sur l'or; 1961, réévaluation du Mark et du Florin, fondation du Pool (abandonné en 1968), dévaluation du dollar canadien; 1964, nouvelle crise de la Livre et, en 1967, dévaluation de celle-ci. Parallèlement, la spéculation sur l'or continue, conduisant à l'arrêt de la convertibilité du dollar en or (1968) et, de nouveau, crise à la fin de 1968, avec spéculation sur le franc et le mark.

4.4.3.3.- Cette crise monétaire traduit la tendance du capital à se constituer en totalité. Celle-ci ne peut s'effectuer que de façon contradictoire

et antagonique. On a assisté à l'élimination de l'Angleterre en tant que première puissance financière et au remplacement de la Livre par le dollar. Là encore, l'URSS a aidé les E.U. La crise du Sterling suivit l'arrêt des ventes d'or russe à Londres. Pendant un certain temps, les russes pensèrent faire du rouble une troisième monnaie de réserve.

Au travers du triomphe des E.U., c'est une forme plus élaborée du capital qui l'emporte : le capital de crédit. Il tend à s'affranchir de sa base étroite : les métaux précieux. Cependant, si en 1945 la production des E.U. représentait 60 % de celle mondiale, et pouvait, donc, être le support de la monnaie de crédit, elle n'en représente plus maintenant que le quart. De ce fait, un réajustement est nécessaire. Ce dernier sera le résultat d'une lutte acharnée entre les différents secteurs capitalistes, l'URSS y compris.

Les réformes qui seront apportées au système monétaire mondial en en faisant un système hybride monétaire et de crédit ne résoudre pas les contradictions.

" Les réformateurs de la circulation se trompent lourdement s'ils s'imaginent faire autre chose que de déblayer les obstacles posés par le capital lui-même à sa reproduction, lorsqu'ils cherchent à accélérer la vitesse de la circulation. Certains de ces réformateurs délirent purement et simplement, quand ils se figurent qu'au moyen d'instituts de crédit et de bureaux d'inventions, ils pourraient abolir le temps de circulation, tandis que, dans la production, ils pourraient non seulement réduire à zéro les interruptions nécessaires à la transformation du produit fini en capital, mais encore rendre superflu le capital contre lequel s'échange le capital productif." (Fondements. Tome 2. p.39.)

4.4.3.4.- L'escamotage de la crise (type 1929) parallèle à la constitution du marché monétaire a été facilité par quatre phénomènes :

a - Les révolutions anti-coloniales, enrayées dans leur transcroissance, fixées ensuite au stade de révolution par le haut, et l'accession de l'URSS sur le marché mondial ont finalement rajeuni le capital. Il s'est créé des zones où celui-ci peut trouver un vaste champ de développement.

La disparition des marchés extra-capitalistes ne crée donc pas une phase de crise finale. Mais dans la mesure où les ex-pays coloniaux réussiront à devenir des pays capitalistes, cela provoquera un renchérissement des matières premières, donc une baisse du taux de profit.

b - L'accroissement extraordinaire du capital fixe consécutif à l'introduction de l'automatisme, à la rationalisation du procès de circulation grâce à la programmation.

c - Extension du crédit sous toutes ses formes : pour le consommateur (moyen de lier les prolétaires à la production), pour les entreprises (le Crédit-bail, par exemple), pour les nations (voir point précédent).

d - La guerre (Corée, Vietnam). Elle est réellement devenue un élément du procès de valorisation du capital, de deux façons : réalisation de la valeur par destruction des marchandises (munitions diverses, avions, hélicoptères, etc.); stimulation de la production de ces mêmes marchandises. Le procès de valorisation n'est plus encombré par ces dernières. Plus tard, la reconstruction du pays détruit sera encore une merveilleuse affaire pour le capital comme cela se produisit après la seconde guerre mondiale.

4.4.3.5.- La société capitaliste actuelle se caractérise par une énorme concentration, une diminution de la population active dans l'agriculture, une

diminution relative et parfois absolue dans l'industrie, par une augmentation des nouvelles classes moyennes, enfin par l'utilisation toujours croissante de la science, non seulement, comme avant, dans le procès de production immédiat, mais dans celui de circulation (informatique, cybernétique). Tout cela est l'expression de la dévalorisation et de son dépassement qui est éloignement de la crise, non sa suppression.

Depuis son apparition, le mouvement antagonique de la valeur d'échange consiste à englober les contradictions, non à les supprimer. Ceci se manifeste de façon exacerbée dans le capital - valeur d'échange parvenue à l'autonomie.

" Comme on le voit, l'argent ne résout les contradictions du troc et de la valeur d'échange qu'en les généralisant." Fondements. t.I. p.142.

" Dans la production capitaliste, les contradictions ne cessent de jaillir et d'être abolies, elles ressurgissent toujours pour être abolies brutalement. Cette abolition apparaît à certains comme une paisible égalisation. Mais c'est une autre affaire." Fondements. t.I. p.362.

" Toutes les contradictions de la circulation ressurgissent sous une forme nouvelle avec le capital." Fondements. t.I. p.363.

4.4.3.6.- On a, de nos jours, un englobement général des contradictions avec la formation du marché monétaire. Mais en fait, elles réapparaissent, les plus anciennes aussi, même si elles ne sont pas effectives. Ainsi, le prolétaire est en même temps serf dans la mesure où il est de plus en plus lié à l'entreprise, il est esclave dans la mesure où: "Ce que l'ouvrier échange contre le capital, c'est toute sa capacité de travail qu'il dépense, mettons en 20 ans. Au lieu de lui payer en une fois, le capital la lui paie par petites doses, au fur et à mesure qu'il en dispose, mettons hebdomadairement." Fondements. t.I. p.240.

On pourrait faire des remarques analogues en ce qui concerne toutes les données de l'économie. Autrement dit, depuis le surgissement de la valeur d'échange, dont le devenir détruit les antiques communautés humaines, aucune des contradictions, aucun des problèmes apparus, ne fut résolu. Cela ne sera possible qu'avec la révolution communiste.

Sur le plan politique, il en est absolument de même. On voit ressurgir toujours plus explosive la question de l'unité allemande (non résolue depuis 1525) il en est de même pour la question des balkans. La pression de l'économie américaine sur l'Europe, fait réapparaître le fascisme, dans son aspect de défense de la nation contre le capital étranger (Allemagne, Italie, France). La création de l'Etat d'Israël ressuscite dans le monde moderne les mêmes antagonismes qu'il y a 3.000 ans. L'indépendance de l'Afrique remet en selle de vieux conflits escamotés durant la période coloniale. On pourrait prendre encore des exemples en Amérique, dans l'extrême-orient etc.. Enfin le développement inégal, anarchique du capital redonne vie aux vieilles oppositions ethniques, provinciales (en Belgique, en France, en Grande-Bretagne, en Italie, etc.) Les diverses réformes régionales, de structures, le recours à un fédéralisme sont des moyens pour planifier l'anarchie et masquer les conflits. Mais chaque solution n'est qu'un englobement et apporte une autre contradiction.

4.4.3.7.- La crise d'entre deux guerres a été englobée. Elle télescopera l'autre, celle prévue pour 1975-80. En fonction de tout ce qui précède on peut dire qu'elle se manifestera pas seulement avec les caractères indiqués en 4.4.1.2.

Etant donné qu'avec la crise toutes les contradictions ineffectives, à l'heure actuelle, deviendront effectives, il est possible que beaucoup se laissent tromper par les apparences et ne voient pas que la cause efficiente de tout cela est l'opposition capital-prolétariat.

Le capital essaie toujours plus d'absorber son ennemi en le réifiant, ce faisant il se nie, parce qu'il se dévalorise. C'est au cours de ce mouvement d'autant plus contradictoire qu'il est nécessaire, pour le capital, d'en nier le résultat (la dévalorisation) que réapparaissent les conflits non résolus. Ceux-ci peuvent rester en suspens du moment que l'assaut prolétarien est conjuré et qu'^{est sauvée} l'unité antagonique capital-travail. C'est sous la forme de l'éclatement de cette unité que se manifesterà la crise future qui permettra au prolétariat de repartir à l'assaut pour la destruction du capital.

4.4.3.8.- Bernstein niait la possibilité d'une crise catastrophique et affirmait que l'évolution du capitalisme infirmait les prévisions de Marx : concentration plus faible que prévue dans l'industrie, son arrêt dans l'agriculture, non disparition des classes moyennes qui se transformaient, etc... Or, Bernstein ne pouvait pas être réfuté en récusant les faits - (cf Kautsky) sur lesquels il se basait parce qu'ils étaient réels, mais en montrant que tout cela n'était qu'un moment de la vie du capital. C'est ce que tenta R. Luxemburg en expliquant que la vraie crise n'avait pas encore eu lieu, que la théorie marxiste anticipait sur le développement de la société. Ainsi, même si son oeuvre renferme des erreurs, elle a le mérite indéniable d'avoir défendu l'essence même de la théorie prolétarienne.

A l'heure actuelle, c'est au nom de la concentration énorme, des trusts, des monopoles, du système bancaire hautement évolué que l'on veut réviser la théorie marxiste. Ici, encore, la méthode de R. Luxemburg est valable : il s'agit de montrer comment, finalement, l'évolution capitaliste vérifie la théorie, de façon absolue.

Marx a fait l'étude d'un être, le capital, de sa naissance à sa mort. Il a donné les lois générales de son développement, mais il n'a jamais prétendu que l'évolution de celui-ci dépendait uniquement des lois inhérentes au capital, que la lutte des classes n'avait aucun rôle. A ce moment-là ce serait présenter le capital comme dépendant seulement d'un phénomène technologique, ce serait une chose et non un rapport social, un procès. On aurait nié le second élément essentiel, le prolétariat, et toute dialectique aurait disparu.

Pour comprendre la phase de ralentissement (époque de Bernstein) celle d'arrêt apparent (époque théorisé par Trotsky) ou celle de grand " boom" (après 1945) il faut tenir compte de la lutte de classe. Dans le premier cas, un équilibre, en Allemagne, s'était produit entre prolétariat et bourgeoisie, dans le second, le capital n'arrivait pas consolider sa domination sur le prolétariat, dans le troisième, c'est son plein triomphe.

Certains ont considéré comme une infirmation de la théorie marxiste le fait qu'un certain nombre de pays ont vu leur développement bloqué (Inde et Brésil en sont les exemples probants). Or, en dehors de ce qui a déjà été indiqué au sujet du capital qu'a intérêt à avoir des matières premières peu coûteuses, il y a le fait que le capital tend à limiter les effets de son développement. C'est pourquoi Marx prônait la nécessité, de la part du prolétariat, d'aider la bourgeoisie à détruire le féodalisme. Marx voulait qu'il fasse pression sur sa bourgeoisie pour qu'elle intervienne militairement - dans certains cas - afin d'accélérer le processus: cas de la guerre de Crimée où il reprochait aux anglais et aux français de ne pas faire sérieusement la guerre contre les russes; sa perspective était la chute du tsarisme. De même, lors de la guerre de sécession, la I^o internationale prit parti pour Lincoln.

La révolution russe, décapitée de sa transcendance, est une application grandiose de cette loi : le prolétariat doit pousser le capital à son plein développement, car c'est grâce à celui-ci que la révolution est rendue possible. Les présuppositions naturelles sont remplacées par des présuppositions sociales. Cela veut dire que toute la société dépend de relations sociales, humaines, le

capital lui-même dépendant d'un rapport social, l'échange entre travail mort et travail vivant. Une telle société devient moins stable, l'incertitude (Engels) de son existence augmente. L'inhibition de la lutte de classe devient plus difficile. Cette dernière manifeste tout d'abord la contradiction entre le procès de vie du capital et son résultat : lutte des nouvelles classes moyennes contre le capital (1968), pour atteindre, ensuite, celle fondamentale, au cœur de l'être capital, l'opposition entre le travail mort et le travail vivant : lutte du prolétariat contre le capital.

Bien que ressuscitant continuellement les contradictions du passé le capital détruit les bases de ce dernier; l'œuvre de l'avenir peut s'opérer : le communisme.

4.5.- A propos de l'impérialisme.

" Le capitalisme n'a jamais été concurrentiel et libéral. Ceci était seulement une fiction de ses défenseurs (à laquelle ils n'ont pas renoncé en plein monopolisme avoué). Il est, dès sa première apparition, l'ensemble des monopoles sociaux et de classe sur les produits du travail et sur les quotes de sur-travail social. (...)"

" Depuis toujours, le capitalisme est monopole social des forces productives. Mais, à son avènement, c'est un pas en avant dans le rendement du travail humain; au cours de son évolution, il devient moins rentable et parasitaire. Les conditions de son écroulement et la révolution sociale se posent alors."

" L'étape, non la phase ou l'époque impérialiste, c'est seulement celle où le monopolisme et la violence sociales ne peuvent plus être dissimulés, mais se montrent en pleine lumière."

" Lénine annonça cette éclatante " victoire théorique ". Pour ne pas la transformer en défaite, il fallait pointer sur le monopole capitaliste démasqué et lui opposer le monopole dictatorial de la révolution prolétarienne..."

" il programma comunista ". n° 23. 1953.

4.5.1.- " Il nous faut maintenant essayer de dresser un bilan, de faire la synthèse de ce qui a été dit plus haut de l'impérialisme. L'impérialisme a surgi comme le développement et la continuation directe des propriétés essentielles du capitalisme en général. Mais le capitalisme n'est devenu l'impérialisme capitaliste qu'à un degré défini, très élevé, de son développement, quand certaines des caractéristiques fondamentales du capitalisme ont commencé à se transformer en leurs contraires, quand se sont formés et pleinement révélés les traits d'une époque de transition du capitalisme à un régime économique et social supérieur. Ce qu'il y a d'essentiel au point de vue économique dans ce processus, c'est la substitution des monopoles capitalistes à la libre concurrence capitaliste. La libre concurrence est le trait essentiel du capitalisme

et de la production marchande en général; le monopole est exactement le contraire de la libre concurrence; mais nous avons vu cette dernière se convertir sous nos yeux en monopole, en créant la grande production, en éliminant la petite, en remplaçant la grande par une plus grande encore, en poussant la concentration de la production et du capital à un point tel qu'elle a fait et qu'elle fait surgir le monopole : les cartels, les syndicats patronaux, les trusts et, fusionnant avec eux, les capitaux d'une dizaine de banques brassant des milliards. En même temps, les monopoles n'éliminent pas la libre concurrence dont ils sont issus; ils existent au-dessus et à côté d'elle, engendrant ainsi des contradictions, des frictions, des conflits particulièrement aigus et violents. Le monopole est le passage du capitalisme à un régime supérieur." (Lénine. Oeuvres complètes. t.22.p. 286-287.)

4.5.2.- " L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier, où l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan, où le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes." (Ibid. p.287.)

Marx a expliqué que le capital devient une totalité en devenant marché monétaire. Toutes les discussions sur l'impérialisme furent en fait des interprétations du devenir de cette totalité. C'est Kautsky qui au fond traduisit le mieux cela. Cependant ce devenir ne pouvait pas se faire de façon pacifique et d'autre part c'est une tendance. Kautsky théorisa l'éternisation du capital comme réalisée alors que Marx indique que c'est sa tendance. Etant donné que cette transformation ne pouvait pas se faire sans crise, il était logique de poser, comme le fit Lénine, la perspective de la révolution sociale qui, après de multiples détours, devait triompher.

4.5.3.-"Il faut noter plus spécialement quatre espèces principales de monopoles ou manifestations essentielles du capitalisme monopoliste, caractéristiques de l'époque que nous étudions.

Premièrement, le monopole est né de la concentration de la production, parvenue à un très haut degré de développement. Ce sont les groupements monopolistes de capitalistes, les cartels, les syndicats patronaux, les trusts. (....)

Deuxièmement, les monopoles ont entraîné une mainmise accrue sur les principales sources de matières premières, surtout dans l'industrie fondamentale, et la plus cartellisée, de la société capitaliste : celle de la houille et du fer. (....)

Troisièmement, le monopole est issu des banques. Autrefois modestes intermédiaires, elles détiennent aujourd'hui le monopole du capital financier. (....)

Quatrièmement, le monopole est issu de la politique coloniale. Aux nombreux " anciens " mobiles de la politique coloniale le capital financier a ajouté la lutte pour les sources de matières premières, pour l'exportation des capitaux, pour les " zones d'influence ", - c'est-à-dire pour les zones de transactions avantageuses, de concessions, de profits de monopole, etc., - et, enfin, pour le territoire économique en général. (....) (Lénine. Oeuvres complètes. t.22. p.322-323.)

Tout ceci est phénoménologiquement exact. C'est la mise en évidence de l'accession du capital à la totalité. Cependant la contradiction réelle fondamentale, n'apparaît pas : celle entre valorisation et dévalorisation, qui est à la base de tout cela.

4.5.4.- " Monopoles, oligarchie, tendances à la domination au lieu des tendances à la liberté, exploitation d'un nombre toujours croissant de nations petites ou faibles par une poignée de nations extrêmement riches ou puissantes : tout cela a donné naissance aux traits distinctifs de l'impérialisme qui le font caractériser comme un capitalisme parasitaire ou pourrissant." (Lénine. Oeuvres Complètes. t. 22. p.323.)

Ailleurs, Lénine explique que ce dernier caractère est lié au fait que le capital s'oppose au progrès technique. Or ceci est une tendance contrariée par l'action d'autres phénomènes. Il peut y avoir des catastrophes qui rajeunissent le capital. Marx indique : " Il y a au sein du mouvement développé du capital des moments (facteurs) autres que les crises qui freinent ce mouvement. Ainsi, par exemple, la constante dévalorisation d'une partie du capital existant, la transformation d'une grande partie du capital en capital fixe ne servant pas d'agent de la production directe, le gaspillage improductif d'une large portion de capital, etc." (Fondements. t.II. p. 278.)

D'autre part cette caractérisation a engendré la théorie évolutionniste de la branche descendante de la production capitaliste.

" C'est avec un relief sans cesse accru que se manifeste l'une des tendances de l'impérialisme : la création d'un " Etat rentier ", d'un Etat usurier, dont la bourgeoisie vit de plus en plus de l'exportation de ses capitaux et de la " tonte des coupons ". (Lénine. Ibid. p.323-324.)

Ceci est un aspect secondaire. L'Etat devient en fait une véritable entreprise capitaliste qui doit avoir un rendement optimum.

" Mais ce serait une erreur de croire que cette tendance à la putréfaction exclut la croissance rapide du capitalisme; non, telles branches d'industrie, telles couches de la bourgeoisie, tels pays manifestent à l'époque de l'impérialisme, avec une force plus ou moins grande, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces tendances. Dans l'ensemble, le capitalisme se développe infiniment plus vite qu'auparavant, mais ce développement devient généralement plus inégal, l'inégalité de développement se manifestant en particulier par la putréfaction des pays les plus riches en capital (Angleterre). (Lénine; p. 324.)

L'inégalité de développement serait, pour beaucoup, une découverte de Lénine. Or, dans l'Idéologie allemande, Marx en parlait déjà. D'autre part, en ce qui concerne l'Angleterre, la remarque est pleinement justifiée, mais est assez superficielle (surtout aujourd'hui). C'est la socialisation de la production = fixation du capital qui inhibe le mouvement de valorisation dans ce pays. L'Angleterre est mûre pour le socialisme. Elle est malade du retard de la révolution et d'avoir gagné la guerre. Seule en effet la destruction de tout le travail mort aurait pu y régénérer le capital.

4.5.5.- " Parmi les caractéristiques de l'impérialisme qui se rattachent au groupe de phénomènes dont nous parlons, il faut mentionner la diminution de l'émigration en provenance des pays impérialistes et l'accroissement de l'immigration, vers ces pays, d'ouvriers venus des pays plus arriérés, où les salaires sont plus bas." (Lénine. p.305.)

A l'heure actuelle, un vaste courant migratoire s'effectue des pays les moins évolués vers l'Europe, puis de celle-ci vers les E.U. Il concerne les techniciens et les savants. Le monstre automatisé, le capital, a besoin d'une quantité toujours plus grande de cette force de travail complexe qui nécessite une durée de formation très longue, donc un coût de production élevé. Ce pompage de force de travail de la part des E.U. traduit l'antagonisme entre capital et hommes. Plus l'automation, la rationalisation pénétreront dans les

divers pays, plus cet antagonisme se renforcera.

4.5.6.- Lénine indique que l'opportunisme est lié à l'impérialisme bien qu'il signale qu'il était déjà opérant dans l'Angleterre du milieu du XIX^e. C'est une manifestation fondamentale, une relation dialectique essentielle : le capital doit nier le prolétariat afin d'assurer son procès de vie. Pour ce faire, il faut que les prolétaires deviennent des bourgeois; il faut qu'ils aient une certaine réserve. Dès 1844, Marx signalait ce phénomène.

L'opportunisme était la reconnaissance de la part du prolétariat de la suprématie capitaliste, l'affirmation unilatérale d'un des aspects de la réalité, la base économique : l'augmentation du niveau de vie pourrait conduire à une libération de l'homme. A l'heure actuelle, il n'existe pas d'opportunisme parce que tout le mouvement ouvrier est sous la direction du capital. La question est de savoir si le processus d'intégration conduit à une négation durable ou non de la classe ouvrière, et si la crise économique pourra faire réapparaître l'aspect négatif de cette société : le prolétariat.

4.5.7.- En dehors de ces analyses justes il y a dans l'ouvrage de Lénine des affirmations gorges de toutes les théorisations aberrantes actuelles dont la théorie évolutionniste (cf.4.5.4.).

a - " Le capitalisme s'est transformé en impérialisme"(Lénine.p.219.)

b - " Ce qui caractérisait l'ancien capitalisme, où régnait la libre concurrence, c'était l'exportation des marchandises. Ce qui caractérise le capitalisme actuel, où règnent les monopoles, c'est l'exportation des capitaux." (Lénine. p.260.) Or les marchandises ne sont que capital-marchandises. La concurrence existe toujours entre capitaux et c'est même, pour le capital total, le moyen de se réaliser.

Cependant, Lénine ne nie pas la lutte entre les monopoles : " Il est donc hors de doute que le passage du capitalisme à son stade monopoliste, au capital financier, est lié à l'aggravation de la lutte pour le partage du monde."(p. 276.)

c -"Certes, si le capitalisme pouvait développer l'agriculture qui, aujourd'hui, retarde terriblement sur l'industrie, s'il pouvait élever le niveau de vie des masses populaires qui, en dépit d'un progrès technique vertigineux, demeure partout grevées par la sous-alimentation et l'indigence, il ne saurait être question d'un excédent de capitaux." (p. 260.) Or là où le capital triomphe le plus, l'agriculture connaît la surproduction et l'alimentation des masses s'est relativement améliorée.

d - " Ainsi, le XX^e siècle marque le tournant où l'ancien capitalisme fait place au nouveau, où la domination du capital financier se substitue à la domination du capital en général." (p. 244-245.)

" Un nouveau capitalisme lui succède, qui comporte des éléments manifestes de transition, une sorte de mélange entre la libre concurrence et le monopole." (p. 237.)

En réalité, on assiste à la domination du capital en général, c'est-à-dire du capital sous toutes ses formes intégrées dans la communauté matérielle. Marx remarquait qu' "il existe un rapport spécifique entre le capital et les conditions générales de la production sociale, et que ce rapport diffère des conditions propres au capital particulier et à son procès de production particulier." (Fondements. t.II. p. 25-26.) Tant que le capital ne s'est pas soumis toutes " les conditions générales de la production sociales ", il peut apparaître concurrentiel; mais ceci s'évanouit dès la réalisation de la soumission. Il y a alors opposition entre le mouvement anarchique des capitaux particulier et la communauté matérielle qui tend à le rationaliser.

4.5.8.- En définitive, tous les caractères de l'impérialisme sont déjà contenus dans le capital à l'aube de son développement. Il n'était pas nécessaire d'employer un mot nouveau pour parler du stade ultime (il aurait mieux valu,

sion en Allemagne, qu'on doit attendre, et alors viendra le temps d'une démonstration grandiose et de l'installation d'une internationale formelle, officielle, qui, tout simplement, ne pourra plus être qu'une société de propagande, mais seulement une société en vue de l'action."

1.1.12.- La fondation de la III^e Internationale marque une discontinuité réelle. Le travail des révolutionnaires était de la rendre de plus en plus effective. Pour cela une critique matérialiste de la faillite de tous les partis de la II^e Internationale, une critique de ses principes eut été nécessaire. En Russie, elle s'opéra dans les faits et aussi, (en partie) dans la doctrine (l'Etat et la révolution). En occident le mouvement ne parvint pas à rompre définitivement avec la démocratie et ne put conduire avec détermination la lutte contre le capital.

1.1.13.- En Allemagne le mouvement prolétarien subit une grave défaite au moment même où commençait son vaste mouvement de réunification sur une base de classe, en rompant avec la démocratie. Le lien avec la révolution russe ne put se produire.

En Italie, la puissance du parti socialiste profitant du prestige à lui conféré par sa non-participation à la guerre arrive à dévoyer le prolétariat vers les élections au lieu de s'adonner à la préparation révolutionnaire. La rupture avec la droite et avec la démocratie - rupture voulue essentiellement par la fraction abstentionniste - se fit trop tard, après la grande vague révolutionnaire de 1919 (Livourne 1921).

Ainsi, après ces deux défaites et après celles de Hongrie, de Finlande, l'absence de mouvements sérieux en France et en Angleterre, la révolution russe était isolée.

1.1.14.- Cette défaite du mouvement ouvrier de l'Europe occidentale eut son contre-coup en Russie : la NEP. D'autre part, le point culminant de la vague révolutionnaire 1919 passé, il aurait fallu préparer les partis pour la prochaine phase révolutionnaire. C'est ce que la Fraction Communiste d'Italie voulait en demandant des conditions draconiennes pour l'admission des partis dans l'internationale (elle fit adopter en particulier les points 16 et 19). Malheureusement tout de suite après cette promulgation de conditions, devait prévaloir une tactique de front unique d'abord lors de la fusion du jeune parti communiste allemand avec les indépendants de gauche (Halle 1920), lors de la tentative d'en faire autant entre le parti communiste d'Italie et la gauche du parti socialiste (les terzinternazionalisti) puis avec la théorie officielle du front unique pour arriver finalement au mot d'ordre du gouvernement ouvrier et paysan.

Ces erreurs affaiblirent, au lieu de le renforcer, le communisme mondial et ce fut de nouveau la défaite : Allemagne 1923, après la victoire du fascisme en Italie en 1922. L'Internationale devint pleinement alors un phénomène russe. Tout le mouvement mondial va s'épuiser à défendre un acquit sans parvenir à dépasser sa propre situation .

d'ailleurs, parler de stade plus jeune). " La tendance à créer le marché mondial existe donc immédiatement dans la notion de capital. Toute limitation lui apparaît comme un obstacle à surmonter." (Marx.Fondements.t.II.p.364-365.)

Il s'agissait, à l'époque de Lénine, du passage à la domination réelle du capital, de la première grande manifestation de sa tendance à la totalité. Il est donc préférable de rejeter le terme d'impérialisme pour caractériser une étape de la vie du capital. Il reste valable lorsqu'il s'agit de parler de la tendance à la domination de la part d'un pays donné. Il est possible de parler d'impérialisme américain, par exemple.

4.5.9.- L'ouvrage de Lénine (L'impérialisme stade suprême du capitalisme) - dont le sous-titre est, il ne faut pas l'oublier, " essai de vulgarisation" - reste sur le terrain de l'adversaire. Lénine, au fond, accepte les analyses des autres, il en change seulement les conclusions : les crises ne sont pas éliminées, l'impérialisme est le prélude à la révolution. Ces conclusions sont essentielles et marquent une rupture avec le courant social-démocrate. Mais le caractère superficiel de l'ensemble de l'ouvrage a permis de voiler son noyau réel et juste. Il est donc nécessaire de reprendre l'étude telle que Marx l'avait abordée.

" La domination du capital est la prémisse de la libre-concurrence, tout comme le despotisme impérial fut à Rome la prémisse du libre " droit privé ". Aussi longtemps que le capital est faible, il s'appuie simplement sur des béquilles prises dans les modes de production passés ou en voie de disparition à la suite de son développement. Sitôt qu'il se sent fort, il rejette ces béquilles et se meut conformément à ses propres lois. Enfin, lorsqu'il commence à sentir et à savoir qu'il devient lui-même une entrave, il cherche refuge dans des formes qui, tout en parachevant la domination du capital, brident la libre concurrence et annoncent la dissolution du mode de production fondé sur le capital." (Fondements.t.II.p. 167-168.)

Autrement dit, le phénomène que Lénine essayait de mettre en évidence, en parlant de phase de transition, était déjà individualisé par Marx, et ce, sans avoir besoin de parler de mutation, en demeurant au sein de l'analyse de l'être capital. Un moment donné n'était pas substitué au tout.

4.5.10.- Dans son étude du capital, Marx montre toute l'absurdité de la théorie de la concurrence. Cette dernière ne crée rien; elle réalise les lois immanentes du capital.

" La concurrence réalise la loi selon laquelle la valeur relative d'un produit est déterminé par le temps de travail nécessaire pour le produire." Misère de la philosophie.

Dans l'analyse de la réalisation du taux moyen de profit, Marx montre cela de façon explicite. En effet, il met en évidence que par la concurrence tout capital égal à 100 arrive à récupérer un profit égal, bien que les taux de plus-value soient différents. D'autre part, il montre que le capital qui a la composition organique la plus élevée récupère une masse de plus-value plus grande que celle engendrée au sein de son procès immédiat. Qu'a donc fait, dans ce cas, la concurrence, sinon réaliser le monopole de ce capital qui parvient à retirer plus, parce qu'il exerce une puissance plus grande sur le capital social? Si ce monopole n'existait pas, le problème de la réalisation d'un taux de profit moyen ne se poserait pas.

4.5.II. Dans l'exposé sur la baisse tendancielle du taux de profit, Marx montre la façon dont naît la lutte pour l'obtention de sur-profits.

" Si le taux de profit décroît, il se produit, d'une part, une tension

de capital, dans le but de permettre au capitaliste individuel d'abaisser par de meilleures méthodes, etc, la valeur individuelle de ses marchandises au-dessous de leur valeur sociale moyenne et de réaliser un profit extra pour un certain prix de marché; d'autre part, se développe la spéculation; ce qui la favorise, c'est que tout le monde se lance dans des tentatives passionnées pour trouver de nouvelles méthodes de production, réaliser de nouveaux investissements de capitaux, se lancer dans de nouvelles aventures en vue de s'assurer quelque surprofit, indépendant de la moyenne générale et plus élevé qu'elle.

" Le taux de profit, c'est-à-dire l'accroissement relatif de capital, est surtout important pour toutes les nouvelles agglomérations de capital qui se forment d'elles-mêmes. Et si la formation de capital devenait monopole exclusif d'un petit nombre de gros capitaux arrivés à maturité, pour lesquels la masse du profit l'emporterait sur son taux, le feu vivifiant de la production s'éteindrait définitivement. Celle-ci tomberait en sommeil. Le taux de profit est la force motrice de la production capitaliste, et on n'y produit que ce qui peut être produit avec profit et pour autant que cela peut être produit avec profit. "

Dans le même chapitre, il aborde la question de l'exportation des capitaux que Lénine considérait comme une caractéristique de l'impérialisme.

"Si on exporte des capitaux, ce n'est pas qu'on ne puisse absolument les faire travailler dans le pays. C'est qu'on peut les faire travailler à l'étranger à un taux de profit plus élevé. Mais ces capitaux constituent un excédent absolu de capital pour la population ouvrière occupée et plus généralement pour le pays en question. Ils existent sous cette forme, à côté de la population en excédent relatif, et cet exemple montre comment les deux phénomènes peuvent co-exister et se conditionner réciproquement."

Toute l'étude sur la rente est explication du monopole, de cet autre élément de la manifestation du capital. Enfin, Marx a écrit un chapitre significatif : "L'illusion de la concurrence". Il y reprend son analyse antérieure, redéfinissant tous les éléments de la valeur et montre comment la concurrence est inopérante lorsqu'il s'agit d'expliquer leur genèse. Il reprend d'autre part les résultats de l'étude sur la rente foncière et met en évidence que la loi de l'offre et de la demande - mode de manifestation superficiel de la concurrence - est elle aussi inopérante. Marx conclut :

" Bref, la concurrence doit se charger d'expliquer tout ce que les économistes ne comprennent pas, alors que ceux-ci auraient inversement pour mission de nous expliquer la concurrence. "

D'un point de vue général, toutes les illusions sur la concurrence sont liées à la théorie affirmant que la valeur pouvait se créer au sein de la circulation, alors que Marx prouve qu'elle est seulement la sphère de sa réalisation.

4.5.12.- On ne peut donc pas expliquer le capital par la libre-concurrence mais celle-ci par celui-là. Arrivé à un certain stade de son évolution, le capital doit brider parce que sa manifestation - tout en réalisant son être - aboutit à sa négation : la dévalorisation. Ce n'est pas grâce au monopole que ceci peut s'effectuer puisqu'il est un autre mode de réaliser son être. Cela se produit avec sa constitution en communauté matérielle qui est dépassement de la concurrence et du monopole.

Faire une théorie du capital monopoliste c'est faire œuvre anti-dialectique et c'est se mettre en dehors de la théorie marxiste. Le côté bouffon de la chose c'est que le point de départ de cette tentative c'est l'affirmation que Marx avait opéré avec une hypothèse concurrentielle. Autrement dit cette théorie ne peut être, à la rigueur, que celle du monopole de l'ignorance.

4.5.13.- Le noyau réel et valable de l'oeuvre de Lénine c'est l'affirmation de la lutte de classes et de la révolution. Il sut individualiser cette dernière à son juste moment. Mais à l'heure actuelle ceux qui reprennent son oeuvre en mettant en épingle que l'impérialisme est une phase de transition ne font que la rêver; d'où une théorie de la révolution permanente. Pour qu'elle revienne la crise est nécessaire. Celle-ci est inévitable. Mais pour la prévoir il faut savoir exactement comment se présente aujourd'hui le capital; pour cela il faut aller au-delà des explications superficielles.

" Comme la baisse du taux de profit correspond à une diminution du travail immédiat par rapport au travail objectivé qu'il reproduit et qu'il crée de nouveau, le capital mettra tout en oeuvre pour contrarier la baisse du travail par rapport au quantum de capital en général; autrement dit, de la plus-value exprimée comme profit par rapport au capital avancé."

"Il tentera, en outre, de réduire la part attribuée au travail nécessaire, et d'augmenter encore davantage la quantité de surtravail par rapport à l'ensemble du capital employé. En conséquence, le maximum de développement de la puissance productive ainsi que le maximum d'extension de la richesse existante coïncideront avec la dévalorisation du capital, la dégradation de l'ouvrier et un épuisement croissant des forces vitales.

"Ces contradictions provoqueront des explosions, des cataclysmes et des crises au cours desquels les arrêts momentanés de travail et la destruction d'une grande partie des capitaux ramèneront, par la violence, le capital à un niveau d'où il pourra reprendre son cours. Ces contradictions créent des explosions, des crises, au cours desquelles tout travail s'arrête pour un temps, tandis qu'une partie importante du capital est détruite, ramenant le capital par la force au point où, sans se suicider, il est à même d'employer de nouveau pleinement sa capacité productive.

Cependant, ces catastrophes qui le régénèrent régulièrement, se répètent à une échelle toujours plus grande et finiront par provoquer son renversement violent." (Marx. Fondements. t.I. p.277-278.)

C'est dans ces moments de crise que le prolétariat peut intervenir. Jusqu'à maintenant celles-ci ont pu se développer en escamotant le heurt entre capital et travail. Demain il ne pourra pas en être ainsi parce que la crise fera éclater l'unité capital-travail.

Remarque.

Lénine considèrerait l'impérialisme comme une phase de transition. Il est nécessaire de préciser en quoi elle consiste. L'imprécision à ce sujet a permis de justifier les positions manœuvrières et volontaristes. A notre époque, il suffirait de trouver le moyen de mettre les masses en mouvement pour tout résoudre. Certains recherchent les bons mots d'ordre, d'autres la forme d'organisation adéquate, d'autres, enfin, font de l'entrisme.

On peut préciser la position de Lénine en montrant qu'à l'heure actuelle c'est le capital qui réalise le programme immédiat du prolétariat, ainsi de la généralisation de la condition de prolétaire à l'ensemble de la société (cf. point 4.7. et chapitre sur la société communiste.)

La question du capitalisme d'Etat est entièrement liée à celle de l'impérialisme. On l'abordera lors de l'étude du fascisme et de celle des classes.

L'Etat intervient d'autant plus que le capitalisme est moins développé. Cela correspond à la période de surgissement du nouveau mode de production. L'Etat n'est pas, alors, le représentant de la société capitaliste, mais celui de la société que le capital doit justement détruire: cas du despotisme éclairé en France, du tsarisme (fin du XIX^e et début du XX^e) en Russie.

Lénine avait raison de parler de capitalisme d'Etat pour la Russie. En effet, c'est l'Etat prolétarien, puis l'Etat s'appuyant sur le prolétariat et la

paysannerie qui devait prendre les mesures devant permettre le développement du capitalisme.

Quand le capital est en domination réelle, l'Etat est une entreprise spécialisée chargée de rationaliser l'anarchie de la société. Le capital s'est emparé de l'Etat.

4.6.- Le rajeunissement du capitalisme.

" Nous avons dit plusieurs fois que le Manifeste est une apologie de la bourgeoisie. Et nous avons ajouté qu'aujourd'hui, après la seconde guerre mondiale et la réabsorption de la révolution russe, il fallait en écrire une autre, mais non pas en fonction des philosophies des valeurs qui projettent dans l'idéologie bourgeoise l'implacable économisme et l'esprit boutiquier propres à la classe et à l'époque. Nous avons besoin d'effectuer l'apologie de l'accusé pour conclure qu'il est temps de le condamner à la peine maximum."

Battaglia comunista. n° 8. 1952.

4.6.1.- Lorsqu'éclate la guerre de 1914, s'ouvre une période de crise profonde pour le mode de production capitaliste. C'est celle de sa métamorphose, de sa forme de domination formelle à celle réelle. Plus exactement, dans l'infrastructure, à la base, ce phénomène s'était déjà réalisé (passage de la plus-value absolue à la plus-value relative) mais cela ne s'était pas complètement répercuté sur toutes les superstructures sociales de la base au sommet.

4.6.2.- Liée à cela se posait la question de s'assujettir de plus en plus le prolétariat afin de s'assurer cette domination absolue trop souvent remise en cause lors des conflits économiques de la période précédente.

4.6.3.- La lutte pour la conquête des marchés - phénomène présenté comme déterminant - dérive en fait des deux premiers. Il est certes essentiel pour comprendre les événements qui se sont déroulés mais il ne permet pas d'en saisir les données causales à la racine. Le capitalisme ne pouvait continuer à persister qu'en généralisant sa domination, réelle, dans un certain nombre de secteurs de la vie sociale, à une domination de la totalité de celle-ci.

4.6.4.- Ce faisant, il fallait non seulement domestiquer le prolétariat, mais aussi éliminer les vestiges du passé. D'autre part, sur le plan théorique, la classe capitaliste se trouvait totalement désarmée pour affronter sa métamorphose. En effet, elle avait prêché pendant des années l'individualisme et la libre concurrence, le libéralisme, comme armes contre la constitution du prolétariat en tant que classe et donc en parti, comment pourrait-elle trouver la solution à sa transformation négatrice de tout cela. Car, ce dont il s'agissait c'était de la formation d'un être impersonnel.

4.6.5.- La crise du capitalisme est venue télescoper celle de l'aire slave où de multiples révolutions se chevauchaient et dont la résultante historique était celle double bourgeoise et prolétarienne et dont la transcendance en révolution pure prolétarienne dépendait absolument du devenir de l'aire euro-américaine travaillée par la métamorphose du capital.

4.6.6.- Pour le prolétariat - au moment où se développait cette crise du capital - se posait la question de savoir s'il pourrait y avoir conjonction de sa lutte avec celle des peuples émergeant des formations précapitalistes : russes, d'abord, chinois, hindous, etc.. ensuite. En un mot le prolétariat ne risquait-il pas de se retrouver seul comme cela avait été déjà envisagé en 1858 par Marx :

" Nous ne pouvons le nier, la société bourgeoise a vu, pour la seconde fois, son XVI^e siècle; mais nous espérons que ce nouveau XVI^e siècle sonnera l'enterrement de cette société comme l'autre avait sonné sa naissance. La véritable mission de la société bourgeoise, c'est de créer le marché mondial, du moins dans ses grandes lignes, ainsi qu'une production conditionnée par le marché mondial. Comme le monde est rond, cette mission semble achevée depuis la colonisation de la Californie et de l'Australie et l'ouverture du Japon et de la Chine. Pour nous, la question difficile est celle-ci : sur le continent la révolution est imminente et prendra tout de suite un caractère socialiste; mais ne sera-t-elle pas forcément étouffée dans ce petit coin, puisque, sur un terrain beaucoup plus grand, le mouvement de la société bourgeoise est encore ascensionnel ? "

En quelque sorte se posait la nécessité de la conjonction entre la force prolétarienne et celle juvénile des formes sociales en bouleversement. D'un côté cela aurait permis le triomphe du prolétariat en occident, l'accession au communisme, tandis que de l'autre pouvait s'apercevoir le saut par-dessus la forme capitaliste de production. (cf. 2., 3. et surtout 3.11.)

4.6.7.- En fait ce fut le triomphe du capital par suite de l'enlèvement du prolétariat d'occident dans la démocratie. Ce dernier s'était en définitive levé pour défendre quelque chose de condamné par le développement du capital. Mais la société dans sa totalité avait reçu une profonde secousse. Les jeunes forces des pays asiatiques, africains, s'étaient élancées contre le monstre capitaliste, mais du fait de la non-conjonction avec la révolution - perdue - en occident, elles furent absorbées par le capital bien que celui-ci tenta tout de même d'arrêter le mouvement de libération de tous ces peuples. On eut un rajeunissement mais ce fut celui du capitalisme : il puisa de nouvelles forces au sein de ces formations désormais en devenir vers le capitalisme. (cf. 3.)

4.6.8.- Ce rajeunissement fut possible dès l'immédiat après-guerre du fait que la classe capitaliste pille les méthodes prolétariennes. Elle reconnut l'importance du fait collectif et de la forme parti, la nécessité d'un certain contrôle de la production afin d'éviter les heurts et les crises : le fascisme. Ce n'est pas pour rien que celui-ci est en même temps glorification des vertus nationales, des caractéristiques de l'ethnie, et cherche à puiser des nouvelles forces en elles, et en ce sens il est hégélien.

Dès cette époque le phénomène se répercute sur le plan superstructurel : l'art essoufflé de la bourgeoisie puise vigueur dans celui des peuples considérés jusqu'alors comme de vulgaires primitifs. La peinture, la sculpture s'inspirèrent, copièrent l'art nègre et on eut les courants du primitivisme, dadaïsme, surréalisme, etc... Dans le domaine de la musique, la chose est encore plus éclatante : les dominateurs blancs pillèrent aux noirs - afin de s'

en divertir - le jazz, musique qui exprimait à la fois la révolte et la résignation de toute une communauté affreusement exploitée.

4.6.9.- Après la seconde guerre mondiale, le phénomène s'est répété. A cette différence qu'il n'y avait plus de forces prolétariennes en occident, le parti ayant été détruit et la classe réduite à un objet du capital. Seulement les peuples d'Asie et d'Afrique tirés de leur immobilisme par la révolution russe - puis repliés dans une stagnation apparente - se mirent de nouveau en mouvement après 1945. Ce fut la lutte grandiose des peuples dits de couleur contre le capitalisme occidental.

L'absence de lutte prolétarienne en occident permit au capitalisme de scinder le grand mouvement, sinon la secousse trop puissante aurait pu être telle qu'elle aurait réussi à remettre en selle le prolétariat d'occident. On eut donc, d'abord la grande vague révolutionnaire en Asie, puis en Afrique.

Mais, une fois ces pays libérés, le capital est arrivé à intégrer ces nouvelles forces. Elles lui apportent en fait une vigueur qui constitue son rajeunissement. Tandis que le prolétariat abêti et avili par le démocratisme est réduit à une classe-valet du système oppresseur des peuples du monde entier.

4.6.10.- C'est seulement en assurant de façon absolue sa domination sur le prolétariat que le capitalisme atteint sa domination réelle. C'est ce qui s'est produit au cours des deux guerres mondiales. De plus, le capitalisme a réussi à intégrer les mouvements qui tendaient au capitalisme mais qui, contemporains d'une lutte ouverte pour le pouvoir en occident, auraient pu subir une transcendance. Dès lors, le capital peut se développer sans entraves et d'une façon extraordinaire. Il se produit une nouvelle renaissance comme celle dont parlait Marx pour les années 1858.

En 4.5., on a indiqué le vaste mouvement expansionniste de la production capitaliste dans toutes les zones du globe. Il ne fait que vérifier les lois de l'accumulation :

- plus un pays est jeune, plus son rythme d'accumulation est élevé. (Japon)
- la destruction d'un pays opère un rajeunissement (Allemagne).
- le taux d'accumulation diminue au cours du temps (tous les pays, y compris l'URSS.).

4.6.11.- L'éloignement de la crise veut dire qu'il y a structuration du nouvel être capital rajeuni. Maintenant qu'il n'a plus d'obstacles à l'intérieur de lui-même (prolétariat battu), il peut librement se développer. Il y eut, auparavant, pour des raisons de conservation de classe, freinage de l'expansion du capital (exemple : la France après 1871). L'expansion actuelle n'est pas seulement due à la disparition de la menace prolétarienne, mais au fait que le capital ne peut plus assurer la paix sociale à l'aide d'une zone d'amortissement : paysannerie parcellaire et anciennes classes moyennes. Il doit y parvenir en assurant une réserve à tous les hommes. Pour cela il faut une production élevée et une main-mise sur tous les secteurs de l'activité sociale. Pour se survivre, il doit donc s'accroître. Alors, pour freiner la dévalorisation que ceci implique, il ne restera que la destruction dont il a été question (4.5.).

4.6.12.- Sur le plan superstructurel, le rajeunissement se voit maintenant de deux façons :

- 1 - une revitalisation de l'idéologie bourgeoise officielle qui a perdu son complexe vis-à-vis du marxisme. Elle applique ce qu'elle croit être sa

méthode en disant qu'il est dépassé, qu'il est un produit d'une époque donnée, et de ce fait caduc. La société aurait dépassé le stade où elle se trouvait au moment du surgissement de la théorie prolétarienne. C'est ainsi qu'on a assisté à la formation de théories ouvertement anti-marxistes, mais qui pensaient tout de même englober son apport positif et des théories qui ont eu pour base le marxisme mais qui proclament l'avoir dépassé : l'existentialisme. Certaines ont même un autre rajeunissement car elles ont puisé leur source dans les sociétés anciennes et l'ont généralisé ensuite : ainsi de la théorie de Levy-Strauss.

2 - L'affirmation théorique liée à la phase révolutionnaire bourgeoise qui s'est développée après 1945, alors que normalement elle semblait dépassée même en dehors de l'Europe. Partout la puissance du prolétariat avait porté au premier plan sa théorie. C'est pourquoi les théoriciens qui expliquèrent le grand mouvement d'émancipation de l'humanité dans les aires asiatique et africaine ont-ils recouru à cette théorie. Mais ils restèrent en fait en deçà de celle-ci. Ils en affirmèrent au maximum un moment, ce qui équivaut à la négation de la totalité. Cependant, cette unilatéralité est toute à fait différente de celle des théoriciens occidentaux parce qu'elle correspond à un phénomène réel : une révolution partielle. Chez ces derniers, on a la revendication parcellaire d'une totalité. C'est pourquoi F. Castro, F. Fanon, A. Césaire, (au début) ont un mérite indéniable, et il est absurde de les traiter de réactionnaires et d'imbéciles comme le font certains qui jugent du haut de leur théorie émasculée. D'autre part, étant donné que dans beaucoup de régions, il y a potentialité de transcroissance révolutionnaire, il n'est pas étonnant de constater que quelques théoriciens issus de ces zones en fermentation empruntent une voie qui peut les mener à la redécouverte du marxisme.

L'influence, en occident, des idéologies nées des révolutions anti-coloniales, ainsi que le retour aux positions dépassées du mouvement ouvrier (un certain messianisme aussi bien en Afrique, en Amérique latine qu'aux E.U., par exemple) expriment encore le rajeunissement de l'ensemble social. Il dérive de l'escamotage de la révolution prolétarienne au cours des années 1917-23. Le prolétariat a, finalement, à l'échelle mondiale, dirigé, accompli ou appuyé une révolution bourgeoise.

4.7.- La négation du capital, c'est le prolétariat.

4.7.1.- Le capital tend à nier les classes (4.1.15.), à faire qu'il n'y en ait qu'une seule dont les extrêmes ne seraient pas trop accusés. Ceci a une apparence de réalisation par suite de la généralisation du salariat. Tout le monde, à l'heure actuelle, accomplit une certaine fonction sociale donnée et le paiement de celle-ci constitue son salaire. Tous les rapports de classe sont mystifiés. Il faut donc préciser les caractères du prolétariat et ceux des nouvelles classes moyennes.

4.7.2.- Marx a expliqué que la société capitaliste allait vers une polarisation croissante : le capital d'un côté, le prolétariat de l'autre; de ce fait les classes moyennes disparaîtraient. Or, s'il est vrai que les anciennes classes moyennes - reliquats de mode de production antérieurs - disparaissent de plus en plus, on constate - comme l'avait fait Bernstein - que de nouvelles se forment. Cette fois, elles sont le produit du capital.

Là où Bernstein a tort c'est qu'il déclare que Marx n'avait pas prévu le phénomène. Or celui-ci affirme que la tendance du capitalisme était de diminuer

le nombre des hommes produisant la plus-value et d'augmenter le nombre de ceux qui en vivaient. De façon plus explicite, il écrivait : " Son plus grand espoir (de Malthus, n.d.r.), où il voit du reste lui-même un peu d'utopie, c'est que la classe moyenne grandisse sans cesse et que le prolétariat, malgré son accroissement absolu, constitue une fraction de plus en plus faible de la population totale. C'est en effet la marche de la société bourgeoise."

La question n'est pas tellement de reconnaître l'existence de ces nouvelles classes moyennes, mais de comprendre quel est leur rôle dans le procès total de production du capital. Il sera, alors, possible de préciser l'affirmation de Marx sur la polarisation de la société.

4.7.3.- La question du prolétariat et des nouvelles classes moyennes (sur le plan économique) se ramène à celle du travail productif et du travail improductif (à celle des services). Pour Marx - dans le cadre de la société capitaliste - est productif le travail qui produit de la plus-value pour le capital. Il peut y avoir une dépense en " force de travail " sans qu'elle soit productive, cela veut dire qu'à ce moment-là, ce qui importe c'est l'usage qu'elle fournit, le service : exemple, les domestiques. On n'a pas en vue la valeur d'échange. Autrement dit, lorsqu'on paie le travailleur, l'argent ne se pose pas en tant que capital, mais en tant qu'argent (on peut dire que c'est une dépense de revenu.)

" L'échange du travail objectivé contre du travail vivant ne suffit pas à constituer l'un des côtés comme capital et l'autre comme travail salarié, cependant il engendre toute la classe de ce qu'on appelle les prestataires de service, allant du cirqueur de bottes au roi." (Marx. Fondements. t.I. p.429.)

4.7.4.- " Si nous additionnons les travailleurs employés dans les fabriques textiles et le personnel des mines de charbon et de métal, nous obtenons le chiffre de 1.208.442; si nous additionnons les premiers et le personnel de toutes les usines et de toutes les manufactures de métal, nous avons un total de 1.039.605 personnes, c'est-à-dire chaque fois un nombre plus petit que celui des esclaves domestiques modernes. Voilà le magnifique résultat de l'exploitation capitaliste des machines." (Marx. Le Capital. livre I. t.2. p. 127.)

Ainsi dès le milieu du XIX^e siècle, la productivité du travail avait libéré de la production un nombre considérable d'hommes. Ceux-ci eurent pour fonction de servir d'autres hommes et de consommer une partie de leurs revenus. Avec le développement du capital, ces hommes libérés vont servir à absorber le surplus de la production donc à entrer dans la sphère de la consommation productive, comme Marx l'expliqua dans le livre IV.

4.7.5.- Avec le développement du capital, le temps de circulation augmente. Une division du travail devient de plus en plus nécessaire afin de diminuer la perte de temps : le capitaliste produit, le marchand vend. Lorsque le capitalisme est pleinement développé ce sont deux fonctions au sein du mode de production capitaliste lui-même (le capital s'est assujéti le commerce). On a le capitaliste industriel et le capitaliste commerçant. Puisque le produit n'est produit, en tant que capital-marchandise, que lorsqu'il est arrivé sur le marché, cela implique que le capitaliste industriel abandonne au capitaliste marchand une partie de son profit afin que ce dernier vende le produit. C'est pourquoi il semble que le commerce accroisse le prix des marchandises (alors qu'en fait il ne fait que restituer la fraction qui avait été enlevée) et que, d'autre part, les employés travaillant pour le capitaliste commerçant créeraient de la plus-value.

" Le capital marchand n'est rien d'autre que la forme autonome d'une partie du capital industriel affecté au procès de circulation." (Le capital. L.III.6. 308.)

" Le capital marchand par contre est un capital qui participe au profit, sans prendre part à sa production." (L.III.6. p.295.)

" Le travailleur commercial ne produit pas directement de la plus-value, mais le prix de son travail est déterminé par la valeur de sa force de travail, donc par ce qu'il en coûte de la produire. Cependant l'exercice de cette force de travail comme effort, dépense d'énergie et usure, tout comme n'importe quel autre salarié, n'est nullement limité par la valeur de sa force de travail. Son salaire n'est donc pas nécessairement en rapport avec la masse de profit qu'il aide le capitaliste à réaliser. Ce qu'il coûte et ce qu'il rapporte au capitaliste sont des grandeurs différentes. Il lui rapporte non pas parce qu'il crée directement de la plus-value, mais parce qu'il contribue à diminuer les frais de réalisation de la plus-value, en accomplissant du travail en partie non payé. Le travailleur commercial à proprement parler appartient à la catégorie de salariés les mieux payés, de ceux dont le travail qualifié se trouve au-dessus du travail moyen. Néanmoins, avec le progrès du mode de production capitaliste, son salaire a tendance à baisser même par rapport au travail moyen. Cela est dû d'abord à la division du travail à l'intérieur du bureau; partant il n'est besoin d'assurer qu'un développement unilatéral des facultés de travail, ce que le capitaliste obtient en partie gratuitement, puisque le travailleur forme lui-même ses aptitudes en exerçant sa fonction, et cela d'autant plus vite que la division du travail devient plus étroite. Ensuite son salaire tend à baisser du fait que la formation professionnelle, les connaissances commerciales et linguistiques, etc., en même temps que progressent la science et l'instruction publique, se répandent de façon toujours plus rapide, plus facile, plus générale, à meilleur compte, à mesure que le mode de production capitaliste oriente les méthodes d'enseignement, etc., de plus en plus vers la pratique. La généralisation de l'enseignement primaire permet de recruter les travailleurs du commerce dans les classes qui, jusque-là, en avaient été exclues, qui étaient habituées à un mode de vie plus médiocre. De plus elle augmente l'affluence et par conséquent la concurrence, dévaluant à quelques exceptions près et à mesure que la production capitaliste se développe, la force de travail de ces employés de commerce; leur salaire baisse, alors que leur capacité de travail augmente. S'il y a lieu de réaliser plus de valeur et de profit, le capitaliste accroît le nombre de ses employés. L'accroissement du travail est toujours l'effet et jamais la cause de l'augmentation de la plus-value." (Le capital. Livre III. p. 309-310.)

Le travailleur commercial ne produit pas de plus-value mais du profit.

4.7.6.- Ce que Marx explique pour la sphère commerciale est vrai aussi pour la sphère financière. Ici nous dirons que le travailleur de la banque ou de tout organisme similaire ne produit pas de plus-value, mais de l'intérêt. Sans son travail, le capitaliste financier ne peut pas réaliser la part du profit que lui aliène le capitaliste industriel, c'est-à-dire l'intérêt. Ceci est valable encore pour l'Etat en tant qu'entreprise capitaliste : le secteurs des C.C.P., des caisses d'épargne, des emprunts, etc..

4.7.7.- A l'origine les services étaient pour l'homme, soit individuellement (cas des domestiques), soit collectivement (les Postes par exemple). A l'heure actuelle, les services sont des services pour le capital. Celui-ci affronte toujours la force de travail en tant que valeur d'usage, mais dans ce

cas l'usage n'est pas de valoriser la valeur, mais de la réaliser. Plus précisément la valeur a été valorisée dans le procès de production. La plus-value va se répartir différemment entre les divers capitalistes ou entreprises capitalistes. Chacun de ces secteurs, pour réaliser la fraction qui lui incombe (profit ou intérêt) doit dépenser du temps de travail.

4.7.8.- Le rôle des nouvelles classes moyennes est donc double : 1° réaliser la plus-value, c'est-à-dire permettre sa transformation de plus-value sous forme marchandise en plus-value sous forme argent. En raisonnant sur les formes phénoménales, cela veut dire : réaliser le profit. Le capital paie, donc, en quelque sorte un service. Il paie pour qu'il y ait une variation qualitative, même si cette opération doit faire apparaître une quantité : un certain quantum de profit ou d'intérêt. Mais ceci est inclus dans l'être capital qui est fondamentalement processus quantitatif : $K \rightarrow K + \Delta K$. La mystification vient du fait que le service n'est plus pour l'homme mais pour le capital; que les hommes employés à rendre ces services sont obligatoirement exploités sinon cela voudrait dire, d'une façon ou d'une autre, que le capital produirait pour l'homme.

2° consommer les produits du capital. Car c'est obligatoirement par la consommation que la métamorphose du capital peut se produire. Les hommes des nouvelles classes moyennes sont des consommateurs improductifs. Dans ce cas, le capital avance le salaire donc l'argent nécessaire à l'achat des marchandises-capital, ainsi que celles-ci; l'échange implique consommation improductive et métamorphose du capital. L'homme est une surface d'échange. Le capital accorde un salaire à ces hommes des nouvelles classes moyennes dans la mesure où ils lui rendent un service. Ils ne peuvent avoir qu'une action négative, jamais positive : s'ils ne travaillent pas assez, ils empêchent la réalisation de la totalité du profit ou de l'intérêt.

4.7.9.- Ainsi, la diminution du nombre de travailleurs produisant la plus-value s'accompagne d'un accroissement de ceux réalisant la plus-value, sous ses diverses formes (4.1.8.). C'est l'autre aspect de la dévalorisation puisque finalement pour produire une même plus-value, il faut utiliser toujours plus de travail vivant. C'est un gaspillage énorme. Pour le capital cela n'a aucune importance puisque la plus-value engendrée peut enfin se réaliser; son procès de valorisation n'est donc pas entravé. Cependant, il est évident que toutes ces forces de travail ne produisant pas de plus-value, il y a une perte potentielle de valorisation.

D'autre part cela explique que toute augmentation des salaires dans le secteur productif est freinée parce que toute diminution de plus-value dans ce secteur inhibe tout le reste du processus. En quelque sorte sans tout le secteur commercial et monétaire le capitaliste pourrait consentir un salaire plus élevé, c'est-à-dire qu'en dernière analyse ces nouvelles classes participent à l'exploitation du prolétariat, mais de façon indirecte.

Dans l'antiquité, le prolétariat vivait aux dépens de la société, maintenant celle-ci vit aux dépens du prolétariat (Sismondi); on peut compléter cela en disant qu'à l'heure actuelle la société capitaliste engendre toute une couche de salariés qui vivent aux dépens de son secteur productif. Ce qui représente un de ses caractères irrationnels (non au point de vue du capital).

4.7.10.- La possibilité de nier les différences entre prolétaires et nouvelles classes moyennes réside tout d'abord dans la généralisation du salariat (au siècle dernier travailleur salarié était synonyme de prolétaire) lui-même étant déjà une mystification.

1.1.15.- A la suite de la défaite du mouvement spartakiste et en rapport à la généralisation erronée du schéma de la révolution russe en Occident, une vive opposition se fit jour en Allemagne dès 1919 avec constitution d'un nouveau parti en 1920 : le parti communiste ouvrier d'Allemagne. Il mit en évidence (en liaison avec les tribunistes hollandais passés eux aussi dans l'opposition) les différentes données de la situation du mouvement ouvrier en Allemagne. On peut caractériser actuellement cela en disant que dans ce pays on assistait au passage de la domination formelle du capital à celle réelle et ce évidemment à l'échelle de la société entière. Mais ce mouvement était lesté de toutes sortes d'erreurs, tant sur la question nationale, que sur celles des luttes économiques immédiates, sur le parti, etc... A son tour il était incapable d'apporter son aide à la révolution russe et il ne comprenait pas toute son importance dans son prolongement dans l'aire asiatique.

1.1.16.- La polémique puis la rupture entre le KAPD (fondateur en 1922 d'une IV^e Internationale avec les tribunistes, les gauches bulgares, etc...) ne fait que traduire la non soudure des deux phénomènes révolutionnaires : celui de l'aire slave, pleinement triomphant, mais dont le triomphe ne pouvait être définitif qu'avec la victoire de la révolution en Occident, et celui de l'Europe occidentale qui venait d'être stoppé dans son élan : 1919, et qui n'arrivera pas à reprendre véritablement l'offensive.

La défaite de 1923 fut parachevée par l'enlèvement de la lutte du prolétariat anglais (à cause du comité anglo-russe) en 1926; enlèvement déjà préparé par la funeste entrée du parti communiste dans le Labour Party sous le prétexte de radicaliser ce dernier. A la même date, la théorie du socialisme en un seul pays triomphe au sein du parti communiste d'union soviétique. Il n'est plus question alors de la révolution communiste en Occident.

1.1.17.- Devant ce recul de la révolution, le parti russe tendit de plus en plus à chercher un appui dans les révolutions anti-coloniales d'Asie. Il ne fit qu'accentuer la position défendue à Bakou :

" Et c'est pourquoi, quand les capitalistes disent qu'une nouvelle horde de Huns menace l'Europe, nous leur répondons : Vive l'Orient rouge qui, avec les ouvriers d'Europe, créera la civilisation nouvelle sous l'étendard du communisme."

L'aide des ouvriers d'occident faisant défaut, la théorie de l'alliance prolétariat-paysannerie (dans les limites de la Russie) fut généralisée à l'échelle mondiale (Boukharine). Cela conduisit à l'alliance infecte avec des partis contre-révolutionnaires : tel que le Kuomintang. Le centre révolutionnaire était déplacé vers l'Est. Mais en faisant cela, on rétrogradait de la lutte pour la double révolution à celle pour la révolution bourgeoise. Ceci se révéla objectivement lors du massacre des ouvriers de Canton et de Shanghai (1927). La transcroissance de la révolution chinoise était détruite.

Désormais plus rien, au sein de l'I.C., n'empêchait le triomphe de la théorie du socialisme en un seul pays (1928). Ceci signifiait la défaite totale du communisme en Occident, elle marquait en même temps le début d'une vague révolutionnaire bourgeoise immense, en Asie, en Afrique - plusieurs fois freinée, mais finalement victorieuse (1962) - mais elle avait, pour toujours, été décapitée de sa transcroissance communiste.

" On comprend l'immense importance que possède dans la pratique ce changement de forme qui fait apparaître la rétribution de la force de travail comme salaire du travail, le prix de la force comme prix de sa fonction..." (Le capital. L.I. t.2. p. 211.)

Or nous l'avons vu, on considère à l'heure actuelle que tout homme accomplit une fonction utile au capital. D'autre part, si à l'origine l'ouvrier était payé différemment que les employés on tend maintenant vers une uniformisation, ainsi la pratique de la paie au mois se généralise. Un autre phénomène vient encore renforcer l'illusion qu'il n'y a pas de différence, c'est le fait qu'à leur tour ces classes subissent une expropriation lorsqu'elles coûtent trop cher au capital et que celui-ci a trouvé un moyen de les remplacer. Le développement actuel de la cybernétique, de l'informatique, ne fait qu'accentuer la tendance que Marx indique déjà à son époque (cf. 4.7.4. 3° citation.)

4.7.11.- L'accroissement énorme de la production capitaliste tend à inhiber le développement de celle-ci, d'où la nécessité d'une sphère productive qui joue le rôle d'accélération vis-à-vis de la masse d'inertie représentée par la production engendrée. C'est toute la sphère de la publicité. Ici encore il n'y a pas production de plus-value de la part des travailleurs employés dans ce domaine. Il n'y a pas réalisation de plus-value ou d'une autre forme de celle-ci. Le résultat cherché est que le reste du capital-marchandise accomplisse sa métamorphose en capital-argent afin que la valorisation ne soit pas entravée.

4.7.12.- Qu'est-ce que, précisément, le prolétaire (le salarié dont parle Marx), quelles sont ses caractéristiques :

" Nous entendons ici travail salarié au sens économique strict - et nous le distinguerons plus tard des autres formes de travail pour un salaire journalier, etc. Le travail salarié, c'est du travail qui pose et produit le capital, c'est-à-dire du travail vivant qui produit à la fois les conditions objectives de sa réalisation sous forme d'activité, et les éléments objectifs de son existence sous forme de force de travail, de forces étrangères, en face de lui, de valeurs indépendantes de lui et existant pour elles-mêmes.

" Les conditions fondamentales sont exprimées par le rapport originel lui-même : 1° il y a, d'un côté, la force de travail vivante sous une forme purement subjective, séparée des éléments de sa réalité objective, c'est-à-dire aussi bien de conditions du travail vivant que des moyens de subsistance pour maintenir en vie la force de travail; bref, nous avons d'un côté la possibilité vivante du travail dans toute son abstraction.

2° Il y a de l'autre côté la valeur, ou le travail matérialisé. L'accumulation de valeurs d'usage doit être suffisamment grande pour fournir les conditions objectives nécessaires non seulement à la création des produits ou des valeurs servant à reproduire ou à conserver la force de travail vivante, mais encore à l'absorption du surtravail; bref, il faut qu'existe pour le travail le matériel objectif.

3° Il doit y avoir entre les deux côtés un libre rapport d'échange - circulation monétaire - fondé sur la valeur, et non sur un rapport de domination et de servitude; en d'autres termes, il faut qu'il y ait une médiation entre les deux extrêmes. La production ne fournit donc pas directement les moyens de subsistance aux producteurs : l'échange est l'intermédiaire; comme il n'est pas possible de s'emparer directement du travail d'autrui, il faut acheter la force de travail à l'ouvrier dans le procès d'échange.

Enfin 4° le côté représentant les conditions objectives du travail en tant que valeurs indépendantes et existant pour elles-mêmes, doit avoir la forme-valeur et avoir pour but l'auto-valorisation et l'argent, et non pas la jouissance immédiate ni la création de valeurs d'usage." Fondements. t. I. pp. 427-428.

4.7.13.- Pour l'homme des nouvelles classes moyennes, la caractéristique 1° est valable car chez lui aussi cette séparation existe. Cependant pour 2°, ce n'est pas le cas, parce que de l'autre côté il y a le profit ou l'intérêt qu'il faut réaliser. Le reste du point le concerne, ainsi que le 3°. Mais pour le 4° il est évident que, dans ce cas, la force de travail n'a pas pour but l'auto-valorisation, mais une modification de la valeur valorisée, une modification de l'être produit. Il n'y a donc pas création de valeurs d'usage.

Si " lorsque le capital s'échange contre du travail, la valeur ne mesure pas l'échange entre deux valeurs d'usage, elle est le contenu même de l'échange! Ce n'est pas le cas pour le travail de l'homme des classes moyennes : le contenu est un usage qui consiste à apporter une transformation dans la forme de la plus-value.

4.7.14. Il faut encore préciser les caractères du prolétaire.

" Au fond, les choses sont bien simples : le procès de production pose les conditions objectives réelles du travail vivant (matière dans laquelle il se valorise, instrument au moyen duquel il se valorise, et moyens de subsistance grâce auxquels la flamme de la force de travail vivant continue de vaciller et de travailler, en étant alimentée en substances nécessaires à sa vie) comme des modes d'existence autonomes et étrangers, ou comme le mode d'existence d'une personne étrangère. C'est ainsi que la force de travail vivante est isolée et n'a plus qu'une existence subjective, en face des valeurs existant pour soi et tournées sur elles-mêmes, c'est-à-dire constituant la richesse étrangère au travailleur, la richesse du capitaliste. Les conditions objectives du travail sont des valeurs dissociées et autonomes, en opposition à la force de travail vivante, qui a une simple existence subjective et une valeur d'espèce différente (puisque ce n'est pas une valeur d'échange, mais une pure valeur d'usage pour elle.). (Fondements. t. I. p. 425.)

" Par ailleurs, l'existence purement subjective de l'ouvrier en face de ses propres conditions lui donne une forme objective tout à fait indifférente vis-à-vis de celles-ci : c'est uniquement une valeur ayant une utilité (salaire) à côté des conditions autonomes de sa valorisation en tant que valeurs d'une utilité différente. Au lieu qu'elles se réalisent comme des conditions de sa réalisation à lui dans le procès de production, c'est lui qui en sort, au contraire, comme simple condition de leur conservation et de leur valorisation, en tant que valeurs existant pour elles-mêmes, en face de lui. La matière première qu'il façonne est à autrui, de même que l'instrument; son travail n'est donc qu'un accessoire de leur substance: il s'objective en quelque chose qui ne lui est pas propre."

" En outre, le travail vivant apparaît comme étranger à la force de travail vivante, dont il est pourtant le travail et la manifestation, car il a cédé au capital en échange du travail matérialisé, produit par le travail lui-même. La force de travail se comporte vis-à-vis d'elle-même comme quelque chose d'étranger, et si le capital était disposé à payer l'ouvrier sans le faire travailler, celui-ci saisirait l'offre avec plaisir. Son propre travail - comme l'orientation qu'il reçoit - lui est donc étranger, au même titre que la matière première et l'instrument. En conséquence, le produit lui apparaît comme une combinaison étrangère de matière, d'instrument et de travail comme propriété d'autrui; la pro-

duction achevée, le travail s'est appauvri de la force vitale qu'il y a dépensée, et déjà le turbin doit reprendre pour la force de travail purement subjective et dépouillée de ses moyens d'existence." (Ibid.p.426.)

Fondamentalement ces citations mettent en évidence la dualité du prolétaire à la fois objet du capital et être s'opposant à lui. Potentiellement ce dernier point en fait un communiste.

4.7.15.- Pour le travailleur des nouvelles classes moyennes, il y a aussi une dualité mais elle se présente différemment. D'un côté, il participe à la condition du prolétaire, de l'autre, étant payé par la plus-value produite par l'ouvrier, il a une existence directement liée au capital. C'est pourquoi il est confronté à un résultat, à quelque chose de produit, donc à la consommation sous ses diverses formes. Il est totalement immergé dans l'être capital, dans sa mystification. D'où les revendications de ces classes : une plus grande consommation ou le fameux luddisme (détruire les marchandises alors que le capital peut justement avoir besoin de cette destruction pour sauver l'autonomie de son procès). Donc on a la polarité destruction ou envie mais pas de solution positive. Au maximum ces nouvelles classes moyennes peuvent accéder, par elles-mêmes, à la compréhension du communisme grossier. Leur revendication de la destruction du travail est une autre manifestation de leur immersion dans la mystification; ce qu'il faut détruire c'est le travail salarié producteur de plus-value pour le capital.

4.7.16.- Un autre moyen de voiler les différences entre nouvelles classes moyennes et le prolétariat c'est, dans les deux cas, l'existence d'une stratification de salaires. Or, ceci se relie tout simplement à la question du travail simple et du travail complexe (cf.citation 4.7.3.) dans les deux sections de la production et de la circulation, et à la nécessité de diversifier les salaires afin de créer la concurrence au sein des deux ensembles de travailleurs. Car si le capitalisme doit intégrer les hommes dans un système esclavagiste, il doit en même temps les intégrer dans un système où s'opère une concurrence entre les hommes afin qu'ils ne s'opposent à sa domination.

4.7.17.- Une dernière question, c'est celle des techniciens. Elle se relie à celle de la science. Celle-ci, incorporée au procès de production, ne crée pas de plus-value, elle permet seulement d'en extraire aux prolétaires. C'est une arme de classe : science = oppression de classe. D'autre part en permettant la création de machines évincées d'hommes, il y a tendance à la destruction de la valeur.

" Ce n'est que dans l'industrie mécanique que l'homme arrive à faire fonctionner sur une grande échelle les produits de son travail passé comme des forces naturelles, c'est-à-dire gratuitement." (Le Capital L.I.t.2.p.72.)

Un technicien opère directement dans la sphère d'exploitation du prolétariat, tout/étant lui-même exploité. Le capital ne peut pas accepter que la plus-value soit consommée par une couche d'hommes, mais il est obligé d'en sacrifier une partie afin d'accroître la production de plus-value dans la sphère productive.

D'autre part, l'ensemble des techniciens tend à former une bureaucratie, servante de l'appareil productif, mais non productrice de plus-value.

4.7.18.- L'exploitation des techniciens apparaît plus nettement encore lorsqu'on a affaire à des entreprises produisant directement pour la recherche. Cependant, là encore le rôle du technicien demeure objectivement de perfection-

ner l'exploitation des prolétaires.

Dans les entreprises qui ont leur propre bureau d'études, de recherches, celui-ci est financé grâce à la plus-value extorquée aux ouvriers. Donc tous les travailleurs de bureau d'études ont ce caractère double dont il a été question. Ils entrent eux aussi dans cette vaste couche intermédiaire : les nouvelles classes moyennes et ils ont à la fois un aspect capitaliste et un aspect prolétaire. C'est pourquoi peuvent-ils passer du côté de la classe ouvrière dans certaines périodes.

4.7.19.- En définitive le capital recherche dans le prolétariat une valeur d'usage en vue de la valeur d'échange (accroissement de celle-ci, valorisation), dans les nouvelles classes moyennes une valeur d'usage pour un usage : réaliser la plus-value. C'est seulement apporter une différence qualitative à un processus quantitatif déjà opéré. Il est évident que l'on a toujours au centre de la question la valeur d'échange, sinon on n'aurait plus du capital. Mais ici c'est un comportement vis-à-vis d'elle et non son être lui-même. Les prolétaires, de ce fait, s'affrontent à l'être réel du capital, les nouvelles classes moyennes, à ses phénomènes apparents : marchandises, par exemple. Lorsqu'elles luttent, elles le font contre les conséquences et non contre les causes du système.

D'où les théories absurdes fondées sur l'analyse de la marchandise telle que celle de l'I.S. qui reflète le mieux la position de ces classes dans la société actuelle.

4.7.20.- Le capital ne peut se développer qu'en exploitant l'ensemble des hommes. C'est sa façon à lui de réaliser la généralisation de la situation du prolétariat que Marx revendiquait comme un premier temps pour la suppression de ce dernier. Cette généralisation est mystificatrice. Cela ne lui enlève pas sa réalité et sa base révolutionnaire. Dès la prise du pouvoir, le prolétariat peut se nier en tant que classe de façon plus rapide qu'auparavant.

L'ensemble des hommes a tendance à s'opposer au capital, à se révolter contre lui. Mais quelle est la classe qui puisse avoir le maximum de cohérence révolutionnaire, qui puisse avoir un programme radical de destruction du capital et en même temps voir, décrire la société future, le communisme, c'est le prolétariat. Les nouvelles classes moyennes n'arrivent qu'à l'immédiat : la destruction des conséquences du capital, mais ne s'élèvent pas à la compréhension de ce qu'est le monstre automatisé. Cela dérive du fait que le prolétaire est à la fois de cette société et d'une autre; l'homme des nouvelles classes moyennes est la fois lié à cette société, et prolétaire. Il peut donc arrivé jusqu'à la vision immédiate du prolétaire, jusqu'à un communisme grossier, mais non au communisme intégral.

La classe ouvrière, en se constituant en tant que classe, et donc en parti, devient sujet historique. Elle entreprend la transformation du monde : passage au communisme. Il est évident qu'un grand nombre d'éléments de ces nouvelles classes moyennes pourront entrer dans le parti.

L'homme est la négation du capital, mais sa négation active, positive, c'est le prolétariat.

4.7.21.- " S'il découvre que les produits du travail sont les siens, condamne la dissociation de ses conditions de réalisation et juge qu'on lui impose une situation intolérable, l'ouvrier aura acquis une immense conscience, qui découle d'ailleurs du mode de production reposant sur le capital. Le glas du capital sonnera; ainsi, lorsque les esclaves se rendirent compte qu'ils ne

pouvaient être la propriété de tiers et qu'ils prirent conscience de leur personne, l'esclavage se mit à végéter artificiellement et cessa de représenter la base de la production." (Fondements. t. I. p. 426-27.)

La contradiction la plus aigüe à laquelle parviendra le développement de la valeur d'échange devenue capital est la suivante : d'un côté, tendance croissante à la négation de la valeur par suite de l'augmentation de la productivité du travail, d'un autre côté, fixation de celle-ci par les hommes. Dès lors le heurt est inévitable entre eux et le capital. Parallèlement, le travail sera devenu de plus en plus absurde, la société plus irrationnelle. La nécessité d'une révolution à un titre humain s'imposera naturellement. Seul le prolétariat en tant que négateur absolu du capital (il retrouvera ce caractère avec la crise) peut être le support de la conscience de cette grande révolution qui verra la mise en mouvement de l'immense majorité de l'humanité contre les défenseurs du monstre automatisé. On retrouve ici, sous une forme précisée l'affirmation de Marx au sujet de la polarisation entre le capital et la masse prolétarisée de l'humanité.

Remarques sur le point 4.

Nous avons intitulé ce point 4 : évolution du capitalisme, afin de délimiter l'objet de l'étude. Il s'agira ultérieurement de reprendre la critique de l'économie politique telle que l'envisageait Marx :

" J'examine le système de l'économie bourgeoise dans l'ordre suivant : capital, propriété foncière, travail salarié, Etat, commerce extérieur, marché mondial." (Préface à la contribution.)

" De même, dans la société développée, ce qui se manifeste en surface c'est l'échange des marchandises. Mais au travers de celle-ci, on aperçoit ce qui est au-delà : les rapports de production économiques. C'est pourquoi l'organisation interne de la production ne constituera que notre seconde section; sa synthèse dans l'Etat, la troisième; les rapports internationaux, la quatrième, et le marché mondial, la conclusion, car la production y apparaît à la fois dans sa totalité et dans chacun de ses éléments : on y voit toutes ^{les} contradictions en mouvement. Mais, à son tour, le marché mondial représente la présupposition et le support de l'ensemble. En général, les crises mettent en évidence cette présupposition et poussent à l'adoption d'une nouvelle forme sociale." (Fondements. t.I. p.169.)

Marx ne put accomplir sa tâche de façon exhaustive. Cependant, il y a dans ses ouvrages toutes les lignes directrices essentielles pour la réaliser. D'autre part, il est possible d'utiliser les apports de divers éléments de l'école marxiste. Ce faisant, on pourra redonner à la théorie du prolétariat toute sa dimension.

De divers côtés, on a remis en évidence que Marx avait fait une critique de l'économie. Mais lors de la présentation de celle-ci, on se trouve en présence d'une théorie déformée. Les situationnistes, par exemple, (beaucoup de trotskystes aussi) à la suite de Lukacs, mettent au centre de la critique la marchandise. Ils oublient que pour Marx : " Ce qui, deuxièmement, distingue spécialement le mode capitaliste de production est que sa fin immédiate et son moteur déterminant est la production de plus-value. Le capital produit essentiellement du capital, il ne le fait que dans la mesure où il produit de la plus-value." (Le capital. t.8. p.255.)

Dans le capitalisme toute marchandise est en fait du capital sous forme marchandise:

" Dans le capital, la consommation de la marchandise ne constitue pas la fin, elle fait partie du procès de production, elle apparaît comme un moment de la production, c'est-à-dire un moment qui réalise la valeur (wertsetzens)." (Fondements. t.II. pp.28-29.)

" Inlassablement, il dépouille sa forme éternelle d'argent pour revêtir celle, périssable, de la marchandise. L'éternité (Unvergänglichkeit), en effet, ne peut se manifester que sous forme éphémère; elle est ce qui passe : à la fois le procès et la vie. Mais, le capital n'acquiert cette qualité qu'en suçant constamment l'âme du travail vivant, tel un vampire." (Ibid.pp.154-155.)

" Mais ces marchandises sont maintenant aussi les porteurs du capital. Elles sont le capital valorisé et sont grosses de plus-value. Comme telles, leur circulation devient aussi le procès de reproduction du capital et implique des déterminations qu'ignorait l'analyse abstraite de la circulation des marchandises. Il nous faut donc maintenant considérer la circulation des marchandises en tant que procès de circulation du capital. C'est ce que nous allons faire dans le prochain livre." (VI° chapitre.)

A tous ceux qui veulent sur une analyse de la marchandise, fonder la critique de la société, de la vie quotidienne, etc., nous dédions, entre autres, ce passage des notes sur un livre de J.Mill, de K.Marx.

"Le crédit, c'est le jugement économique porté sur la moralité d'un homme. Dans le crédit, au lieu du métal et du papier, c'est l'homme lui-même qui devient l'intermédiaire de l'échange, non pas certes, en tant qu'homme, mais en tant qu'existence d'un capital et des intérêts. Dès lors, le moyen de l'échange, en quittant sa forme matérielle, a sans doute fait retour à l'homme et s'est réinstallé en lui, mais c'est uniquement parce que l'homme est devenu extérieur à lui-même et qu'il est devenu pour lui-même une forme extérieure. Dans le système du crédit, ce n'est pas l'argent qui s'abolit, c'est l'homme lui-même qui se convertit en argent; autrement dit, l'argent s'incorpore à l'homme. L'individualité et la morale humaine deviennent des articles de commerce et la substance de l'argent. Au lieu de l'argent, du papier, c'est ma propre existence, ma chair et mon sang, ma vertu et ma réputation sociales, qui sont la matière et le corps de l'esprit-argent. Le crédit taille la valeur vénale non pas dans l'argent, mais dans la chair humaine, dans le cœur humain. C'est ainsi que tous les progrès représentent au sein de ce système mystificateur, autant de régressions et d'abjections.(...)

" Enfin, le système du crédit trouve son achèvement dans le système bancaire. La figure du banquier, la domination de l'Etat par les banquiers, la concentration de la fortune entre les mains de quelques-uns, un véritable aéropage économique de la nation - tel est le digne achèvement du système monétaire. La reconnaissance morale d'un homme et la confiance en l'Etat, etc., ayant reçu la forme du crédit, le mystère qui se cache dans le mensonge de la valeur morale, l'infamie immorale de cette morale tout comme l'hypocrisie et l'égoïsme de cette confiance dans l'Etat, éclatent au grand jour et apparaissent tels qu'ils sont dans la réalité."

5.- LA MYSTIFICATION DEMOCRATIQUE.

L'assaut du prolétariat aux citadelles du capital ne pourra se faire avec une quelconque chance de succès qu'à la condition que le mouvement révolutionnaire prolétarien en finisse, une fois pour toutes, avec la démocratie. Celle-ci est le dernier refuge de tous les reniements, de toutes les ^{les} trahisons, parce qu'elle est le premier espoir de ceux qui croient assainir, revigorer le mouvement actuel pourri jusqu'en ses fondements.

5.1.- Le phénomène historique général.

" La vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mysticisme trouvent leur solution rationnelle dans la pratique humaine et dans la compréhension de cette pratique."

MARX. 8° Thèse sur Feuerbach.

5.1.1.- D'une façon générale, nous pouvons définir la démocratie comme le commencement de l'homme, l'organisation de celui-ci lorsqu'il a perdu son unité organique originelle avec la communauté. Elle existe donc durant toute la période qui sépare le communisme primitif du communisme scientifique.

5.1.2.- Elle naît à partir du moment où il y a division entre les hommes et partage de l'avoir. Cela veut dire qu'elle naît avec la propriété privée, les individus et la division de la société en classes, avec la formation de l'Etat. Il s'ensuit qu'elle devient de plus en plus pure au fur et à mesure que la propriété privée devient plus générale et que les classes apparaissent plus nettement dans la société.

5.1.3.- Elle suppose un bien commun, mis en partage. Dans la société antique la démocratie limitée présupposait l'existence de l'ager publicus et les esclaves n'étaient pas des hommes. Dans la société moderne, ce bien est plus universel (touche un plus grand nombre d'hommes), plus abstrait, illusoire : la patrie.

5.1.4.- La démocratie n'exclut en aucune façon l'autorité, la dictature, donc l'Etat. Au contraire, elle en a besoin comme fondement. Qui peut garantir le partage, qui peut régler le rapport entre les individus et entre ceux-ci et le bien commun, sinon l'Etat?

Dans la société capitaliste pleinement développée, l'Etat se présente aussi comme le gardien de la répartition, à un double point de vue: empêcher que la plus-value ne soit grignotée par le prolétariat; garantir la répartition de celle-ci sous forme de profit industriel, profit commercial, intérêt, rente, etc... entre les différentes sphères capitalistes.

5.1.5. Elle implique donc l'existence des individus, de classes et de l'Etat; ce qui fait qu'elle est à la fois mode de gouvernement, mode de domination d'une classe, ainsi que mécanisme d'union et de conciliation.

Les processus économiques, en effet, à l'origine, divisent les hommes (procès d'expropriation) unis dans la communauté primitive. Les antiques rapports sociaux sont détruits. L'or devient puissance réelle remplaçant l'autorité de la communauté. Les hommes sont opposés à cause d'antagonismes matériels tels qu'ils pourraient faire éclater la société, la rendre invivable. La démocratie apparaît comme un moyen de concilier les contraires, comme la forme politique la plus apte à unir ce qui a été divisé. Elle représente la conciliation entre la vieille communauté et la société nouvelle. La forme mystificatrice réside dans l'apparente reconstruction d'une unité perdue. La mystification était progressive.

Au pôle opposé de l'histoire, de nos jours, le processus économique a abouti à la socialisation de la production et des hommes. La politique, au contraire tend à les diviser, à les maintenir, comme simples surfaces d'échange pour le capital. La forme communiste devient de plus en plus puissante au sein du vieux monde capitaliste. La démocratie apparaît comme une conciliation entre le passé encore agissant en notre présent actuel et le futur : la société communiste. La mystification est réactionnaire.

5.1.6.- Il a été souvent affirmé qu' au commencement de la vie de notre espèce, dans le communisme primitif, il y avait des germes de démocratie, certains parlent même de formes. Or, il y a incompréhension que dans la forme inférieure on peut trouver les germes de la forme supérieure, se manifestant sporadiquement. Cette " démocratie " apparaissait dans des circonstances bien définies. Celles-ci une fois révolues, il y avait retour à l'ancien mode d'organisation, exemple : la démocratie militaire à ses débuts. L'élection du chef se faisait à un moment précis et en vue de certaines opérations. Celles-ci accomplies, le chef était résorbé dans la communauté. La démocratie qui se manifestait temporairement était réabsorbée. Il en fut de même pour les formes du capital que Marx appelle anté-diluviennes. L'usure est la forme archaïque du capital-argent qui pouvait se manifester dans les vieilles sociétés . Mais son existence était toujours précaire parce que la société se défendait contre son pouvoir dissolvant et le banissait. Ce n'est que lorsque l'homme est devenu marchandise que le capital peut se développer sur une base sûre et qu'il ne peut plus être réabsorbé. La démocratie ne peut réellement se manifester qu'à partir du moment où les hommes ont été totalement divisés et que le cordon ombilical les unissant à la communauté a été coupé; c'est-à-dire quand il y a des individus.

Le communisme peut parfois se manifester dans cette société, mais il est toujours réabsorbé. Il ne pourra vraiment se développer qu'à partir du moment où la communauté matérielle aura été détruite.

5.1.7.- Le phénomène démocratique apparaît avec netteté au cours de deux périodes historiques : lors de la dissolution de la communauté primitive en Grèce; lors de la dissolution de la société féodale en Europe occidentale. C'est incontestablement au cours de cette seconde période que le phénomène apparaît dans sa plus grande ampleur parce que les hommes ont été réellement réduits à l'état d'individus et que les antiques rapports sociaux ne peuvent plus les maintenir unis. La révolution bourgeoise apparaît toujours comme une mise en mouvement des masses. D'où la question bourgeoise : comment unifier celles-ci et les fixer dans de nouvelles formes sociales. De là, la maladie institutionnelle et le déchaînement du droit en société bourgeoise. La révolution bourgeoise est sociale à âme politique.

Au cours de la révolution communiste les masses ont déjà été organisées par la société capitaliste. Elles ne vont pas chercher de nouvelles formes d'organisation, mais elles vont structurer un nouvel être collectif, la communauté humaine. Ceci apparaît nettement lorsque la classe agit en temps qu'être historique, lorsqu'elle se constitue en parti.

Plusieurs fois dans le mouvement communiste, il a été affirmé que la révolution n'est pas un problème de formes d'organisation. Pour la société capitaliste, en revanche, tout est question organisationnelle. Au début de son développement, ceci apparaît dans la recherche des bonnes institutions, à la fin dans celle des structures les plus aptes à enserrer les hommes dans les prisons du capital : le fascisme. Aux deux extrêmes, la démocratie est au coeur de ces recherches : démocratie politique, d'abord, sociale ensuite.

5.1.8.- La mystification n'est pas un phénomène voulu par les hommes de la classe dominante, une supercherie inventée par eux. Il suffirait d'une simple propagande adéquate pour l'extirper des cerveaux des hommes. Elle git, en fait, dans les profondeurs de la structure sociale, dans les rapports sociaux.

" Il faut qu'un rapport social de production présente sous la forme d'un objet existant en dehors des individus et que les relations déterminées dans lesquelles ceux-ci entrent dans le procès de production de leur vie sociale, se présentent comme des propriétés spécifiques d'un objet. C'est ce renversement, cette mystification non pas imaginaire, mais d'une prosaïque réalité, qui caractérise toutes les formes sociales du travail créateur de valeur d'échange." (Marx. Contribution à la critique de l'économie politique.)

Il est donc nécessaire d'expliquer en quoi la réalité est mystificatrice et comment cette mystification simple, au début, devient de plus en plus grande et atteint son maximum avec le capitalisme.

5.1.9.- A l'origine la communauté humaine subit la dictature de la nature. Elle doit lutter contre elle pour survivre. La dictature est directe, et la communauté, dans sa totalité, la subit.

Avec le développement de la société de classes, l'Etat se pose en représentant de la communauté, prétend incarner la lutte de l'homme contre la nature. Or, étant donné la faiblesse du développement des forces productives, la dictature de cette dernière est toujours opérante. Elle est indirecte, médiatisée par l'Etat et pèse surtout sur les couches les plus défavorisées. Lorsque l'Etat définit l'homme, il prend, en fait, comme substrat de sa définition, l'homme de la classe dominante. La mystification est totale.

5.1.10.- Sous le capitalisme, on a une première période où, bien que la bourgeoisie ait pris le pouvoir, le capital n'a encore qu'une domination formelle. Beaucoup de restes de formations sociales antérieures persistent, faisant obstacle à sa domination sur l'ensemble de la société. C'est l'époque de la démocratie politique où s'effectue l'apologie de la liberté individuelle et la libre concurrence. La bourgeoisie présente cela comme moyens de libération des hommes. Or c'est une mystification parce que " La concurrence n'émancipe pas les individus, mais le capital." Fondements. t. II. p. 167

" On voit ainsi combien il est inepte de présenter la libre concurrence comme le développement ultime de la liberté humaine, et la négation de la libre concurrence comme la négation de la liberté individuelle et de la production sociale fondée sur la liberté individuelle, puisqu'il s'agit simplement du libre développement sur une base étroite - celle de la domination du capital. De ce fait, cette sorte de liberté individuelle

est à la fois l'abolition de toute liberté individuelle et l'assujettissement de l'individu aux conditions sociales qui revêtent la forme de puissances matérielles, et même d'objets supérieurs et indépendants des rapports des individus. Ce développement de la libre concurrence fournit la seule réponse rationnelle que l'on puisse faire aux prophètes de la classe bourgeoise qui la portent aux nues, ou aux socialistes qui la vouent aux gémonies." (Ibid. p.168.)

5.1.11.- " La démocratie et le parlementarisme sont indispensables à la bourgeoisie, après sa victoire par les armes et par la terreur, parce que la bourgeoisie veut dominer une société divisée en classes." Battaglia comunista.n°18.1951.

Il y avait nécessité d'une conciliation pour pouvoir dominer, car il était impossible qu'une domination perdure uniquement par la terreur. Après la conquête du pouvoir, par la violence et la terreur, le prolétariat n'a pas besoin de la démocratie, non pas parce que les classes disparaissent du jour au lendemain mais parce qu'il ne doit plus y avoir masquage, mystification. La dictature est nécessaire pour empêcher tout retour de la classe adverse. De plus, l'accession du prolétariat à l'Etat est sa propre négation en tant que classe, ainsi que celle des autres classes. C'est le début de l'unification de l'espèce, de la formation de la communauté. Réclamer la démocratie, impliquerait l'exigence d'une conciliation entre les classes et cela reviendrait à douter que le communisme est la solution de tous les antagonismes, qu'il est la réconciliation de l'homme avec lui-même.

5.1.12.- Avec le capital le mouvement économique n'est plus séparé du mouvement social. Avec l'achat et la vente de la force de travail, l'union s'est opérée, mais elle a abouti à la soumission des hommes au capital. Celui-ci se constitue en communauté matérielle et il n'y a plus de politique puisque c'est le capital lui-même qui organise les hommes esclaves.

Jusqu'à ce stade historique, il y avait une séparation plus ou moins nette entre production et distribution. La démocratie politique pouvait être envisagée comme un moyen de répartir plus équitablement les produits. Mais lorsque la communauté matérielle est réalisée, production et distribution sont indissolublement liées. Les impératifs de la circulation conditionnent, alors, la distribution. Or, la première n'est plus quelque chose de totalement extérieur à la production, mais est, pour le capital, un moment essentiel de son procès total. C'est donc le capital lui-même qui conditionne la distribution.

Tous les hommes accomplissent une fonction pour le capital qui, au fond, présuppose leur existence. En rapport avec l'exécution de cette fonction, les hommes reçoivent une certaine distribution de produits par l'intermédiaire d'un salaire. Nous avons une démocratie sociale. La politique des revenus est un moyen d'y parvenir.

5.1.13. Durant la période de domination formelle du capital (démocratie politique) la démocratie n'est pas une forme d'organisation qui s'oppose en tant que telle au capital, c'est un mécanisme utilisé par la classe capitaliste pour parvenir à la domination de la société. C'est la période où toutes les forces incluses dans cette dernière luttent pour parvenir à ce même résultat. C'est pourquoi, pendant une certaine période, le prolétariat peut lui aussi intervenir sur ce terrain. D'autre part, les oppositions se déroulent aussi au sein d'une même classe, entre bourgeoisie industrielle et bourgeoisie financière par exemple. Le parlement est alors une arène où s'affrontent les intérêts divers. Le prolétariat peut utiliser la tribune parlementaire pour dénoncer la mystification démocratique et utiliser le suffrage universel en tant que moyen

1.2.- Les leçons de l'histoire du mouvement prolétarien.

" Ces causes (de l'échec. N.d.r.) ne doivent pas être recherchées dans de simples éléments accidentels : efforts, talents, erreurs, défaillances, trahisons des chefs, mais dans la situation générale et dans les conditions d'existence de chaque nation intéressée à l'agitation révolutionnaire."

Marx - Engels.

L'étude de l'histoire du mouvement ouvrier apporte un certain nombre d'enseignements qui sont essentiels pour la compréhension de la lutte du prolétariat pour le communisme.

1.2.1.- " Cette organisation du prolétariat en classe, et donc en parti politique est sans cesse détruite à nouveau par la concurrence que se font les ouvriers entre eux. Mais elle renaît toujours, et toujours plus forte, plus puissante." (Manifeste du parti communiste.)

Nous avons constaté cela avec la Ligue des Communistes, puis avec l'A.I.T. dans laquelle le Conseil général de Londres correspondait au parti, ensuite avec la II^e Internationale où celui-ci avait une plus grande extension, enfin avec la III^e qui dès 1922 se proclamait le parti communiste mondial.

1.2.2.- Les phases de révolution sont des phases d'unification, les phases de contre-révolution sont celles de la fragmentation de la classe. Ce qui se traduit fondamentalement par la séparation de la classe de son programme historique. Sur le plan théorique, il en est de même : séparation du but et du mouvement; tendance à voir des contradictions dans le système théorique; à opposer entre eux certains membres de l'école marxiste de façon abstraite sans se rendre compte des différences historiques en lesquelles se firent leurs affirmations. Alors, triomphe le mode de pensée par catégories figées (même si on se dit défenseur de la dialectique) et on n'est plus apte à intégrer tout phénomène dans le corps intégral de la doctrine; perte d'un sens fondamental : celui des généralisations (Trotsky). En revanche dans les phases de reprises et de lutte révolutionnaire tous les efforts théoriques convergent que ce soit au sein de la classe (le dépassement de la démocratie en 1919) où chez les théoriciens de cette classe (Lénine et Trotsky en 1917, par exemple). Les deux phénomènes sont absolument liés.

1.2.3.- L'unification se fait spontanément en 1864 où l'A.I.T. unit de façon indissoluble la lutte politique à la lutte économique. La II^e Internationale opéra de la même façon à ses débuts; seulement le mouvement atteignait de moins grandes masses puisqu'il ne regroupait que les éléments socialistes et marxistes : limites du mouvement spontané. La III^e Internationale qui avait à surmonter un état de fragmentation de la classe, jamais encore atteint, ne put réaliser réellement la même unification que l'A.I.T.

d'organiser la classe.

Lorsque le capital est parvenu à sa domination réelle, s'est constitué en communauté matérielle, la question est résolue : il s'est emparé de l'Etat. La conquête de l'intérieur ne se pose plus car il n'est plus qu'une formalité le haut goût de la vie populaire, une cérémonie. L'élément constituant est le mensonge sanctionné, légal des Etats constitutionnels, disant que l'Etat est l'intérêt du peuple ou que le peuple est l'intérêt de l'Etat." Marx.

5.1.14.- L'Etat démocratique représente l'illusion de la conduite de la société par l'homme (que celui-ci puisse diriger le phénomène économique). Il proclame l'homme souverain. L'Etat fasciste est la réalisation de la mystification (en ce sens il peut apparaître comme sanction). L'homme n'est pas souverain. En même temps, il est, de ce fait, la forme réelle, avouée, de l'Etat capitaliste : domination absolue du capital. L'ensemble social ne pouvait vivre sur un divorce entre la théorie et la pratique. La théorie disait: l'homme est souverain; la pratique affirmait: c'est le capital. Seulement, tant que ce dernier n'était pas parvenu à dominer, de façon absolue, la société, il y avait possibilité de distorsion. Dans l'Etat fasciste la réalité s'assujettit l'idée pour en faire une idée réelle. Dans l'Etat démocratique l'idée s'assujettit la réalité pour en faire une réalité imaginaire. La démocratie des esclaves du capital supprime la mystification pour mieux la réaliser. Les démocrates veulent la remettre en évidence lorsqu'ils croient pouvoir concilier le prolétariat avec le capital.

La société a trouvé l'être de son oppression (ce qui abolit la dualité, la distorsion réalité-pensée), il faut lui opposer l'être libérateur qui représente la communauté humaine : le parti communiste.

5.1.15.- De là découle que la plupart des théoriciens du XIX^e siècle étaient étatistes. Ils pensaient résoudre les données sociales au niveau de l'Etat. Ils étaient médiatistes. Seulement ils ne comprenaient pas que le prolétariat devait non seulement détruire l'ancienne machine de l'Etat, mais en mettre une autre à la place. Beaucoup de socialistes crurent qu'il était possible de conquérir l'Etat de l'intérieur, les anarchistes de l'abolir du jour au lendemain.

Les théoriciens du XX^e siècle sont corporatistes parce qu'ils pensent qu'il s'agit seulement d'organiser la production, de l'humaniser pour résoudre tous les problèmes. Ils sont immédiatistes. C'est un aveu indirect de la validité de la théorie prolétarienne. Dire qu'il faille concilier le prolétariat avec le mouvement économique, c'est reconnaître que c'est uniquement sur ce terrain que peut surgir la solution. Cet immédiatisme vient du fait que la société communiste est de plus en plus puissante au sein même du capitalisme. Il ne s'agit pas de faire une conciliation entre les deux mais de détruire le pouvoir du capital, sa force organisée, l'Etat capitaliste, qui maintient le monopole privé alors que tous les mécanismes économiques tendent à le faire disparaître. La solution communiste est médiate. La réalité semble escamoter l'Etat, il faut le mettre en évidence et, en même temps, ^{indiquer} la nécessité d'un autre Etat, transitoire : la dictature du prolétariat.

5.1.16.- Le devenir vers la démocratie sociale était escompté, dès le début.

" Tant que la puissance de l'argent n'est pas le lien des choses et des hommes les rapports sociaux doivent être organisés politiquement et religieusement." Marx.

Marx a toujours dénoncé la supercherie politique et mis à nu les rapports réels:

" C'est donc la nécessité naturelle, ce sont les propriétés essentielles de l'homme, tout étrangères qu'elles puissent sembler, c'est l'intérêt qui tiennent unis les membres de la société bourgeoise, dont le lien réel est donc constitué par la vie bourgeoise et non par la vie politique." (Sainte-F mille)

" Mais l'esclavage de la société bourgeoise est, en apparence, la plus grande liberté, parce que c'est, en apparence, l'indépendance achevée de l'individu pour qui le mouvement effréné, libéré des entraves générales et des limitations imposées à l'homme, des éléments vitaux dont on l'a dépouillé, la propriété par exemple, l'industrie, la religion, etc., est la manifestation de sa propre liberté, alors que ce n'est en réalité que l'expression de son asservissement absolu et de la perte de son caractère humain. Ici, le privilège a été remplacé par le droit." (Ibid)

La question de la démocratie ne fait que reposer sous une autre forme l'opposition fallacieuse entre concurrence et monopole. La communauté matérielle intègre les deux. Avec le fascisme = démocratie sociale, ^{démocratie} et dictature sont elles aussi intégrées. Par là-même c'est un moyen de surmonter l'anarchie.

" L'anarchie est la loi de la société bourgeoise émancipée des privilèges classificateurs, et l'anarchie de la société bourgeoise est la base de l'organisation publique moderne, de même que cette organisation est à son tour la garantie de cette anarchie. Malgré toute leur opposition, elles sont condition l'une de l'autre." (Ibid)

5.1.17.- Maintenant que la classe bourgeoise, celle qui dirigea la révolution, qui permit le développement du capital, a disparu, remplacée par la classe capitaliste qui vit du capital et de son procès de valorisation, que la domination de celui-ci est assurée (fascisme) et que de ce fait il n'y a plus besoin d'une conciliation politique, parce que superflue, mais d'une conciliation économique (corporativisme, doctrine des besoins, etc.,), ce sont les classes moyennes qui se font les adeptes de la démocratie. Seulement, plus le capitalisme se renforce, plus l'illusion de pouvoir partager la direction avec le capital s'évanouit. Il ne reste plus que la revendication d'une démocratie sociale à prétentions politiques : planification démocratique, plein emploi, etc., Cependant la société capitaliste, en créant l'assistance sociale, en essayant de maintenir le plein emploi réclamé, réalise la démocratie sociale en question: celle des esclaves au capital.

Avec le développement des nouvelles classes moyennes, la revendication de la démocratie se teinte - seulement - de communisme.

5.1.18.- Ce qui précède concerne l'aire euro-nordaméricaine, mais n'est pas valable pour tous les pays où pendant longtemps a prédominé le mode de production asiatique (Asie, Afrique) et où il prédomine encore (Inde par exemple). Dans ces pays, l'individu n'a pas été produit. La propriété privée a pu apparaître mais elle ne s'autonomise pas; il en est de même pour l'individu. Ceci est lié aux conditions géo-sociales de ces pays et explique l'impossibilité où se trouva le capitalisme de s'y développer, tant qu'il ne s'était pas constitué en communauté. Autrement dit, ce n'est que lorsqu'il est parvenu à ce stade que le capitalisme peut remplacer l'antique communauté et ainsi conquérir des zones immenses. Seulement, dans ces pays, les hommes ne peuvent pas avoir le même comportement que celui des occidentaux. La démocratie politique est obligatoirement escamotée. On ne peut avoir, tout au plus, que la démocratie sociale.

C'est pourquoi nous avons, dans les pays les plus travaillés par l'implantation du capitalisme, un double phénomène : une conciliation entre le mouvement réel et l'antique communauté et une autre avec la communauté future: le communisme. D'où la difficulté d'approche de ces sociétés.

Autrement dit, toute une grande portion de l'humanité ne connaîtra pas la mystification démocratique telle que l'a connue l'occident. C'est un fait positif pour la révolution à venir.

En ce qui concerne la Russie, nous avons un cas intermédiaire. On peut constater avec quelle difficulté le capitalisme s'y est implanté. Il a fallu une révolution prolétarienne. Là aussi, la démocratie politique occidentale n'avait pas de terrain de développement et on peut constater qu'elle ne peut y fleurir. Nous aurons, comme dans l'occident actuel, la démocratie sociale. Malheureusement là-bas aussi, la contre-révolution a apporté le poison sous forme de la démocratie prolétarienne et, pour beaucoup, l'involution de la révolution devrait être recherchée dans la non-réalisation de celle-ci.

Le mouvement communiste reprendra, en reconnaissant ces faits et en leur accordant toute leur importance. Le prolétariat se reconstituera en classe et donc en parti, dépassant ainsi le cadre étriqué de toutes les sociétés de classe. L'espèce humaine pourra finalement être unifiée et former un seul être.

5.1.19.- Toutes les formes historiques de démocratie correspondent à des stades de développement où la production était limitée. Les différentes révolutions qui se sont succédées sont des révolutions partielles. Il était impossible que le développement économique puisse se faire, progresser, sans que ne se produise l'exploitation d'une classe. On peut constater que depuis l'antiquité ces révolutions ont contribué à émanciper une masse toujours plus grande d'hommes. D'où l'idée que l'on va vers la démocratie parfaite, c'est-à-dire une démocratie regroupant tous les hommes. Beaucoup, de ce fait, se sont empressés d'écrire l'égalité : socialisme = démocratie. Il est vrai qu'il est possible de dire qu'avec la révolution communiste et la dictature du prolétariat, il y a une masse plus importante d'hommes qu'auparavant/entraînant dans le domaine de cette démocratie idéale; qu'en généralisant sa condition de prolétaire à l'ensemble de la société, le prolétariat abolit les classes et réalise la démocratie (le Manifeste dit que la révolution c'est la conquête de la démocratie). Il faut toutefois ajouter que ce passage à la limite, cette généralisation, est en même temps la destruction de la démocratie. Car, parallèlement, la masse humaine ne reste pas constituée à l'état de simple somme d'individus tous équivalents en droit sinon en fait. Ceci ne peut être que la réalité d'un moment très bref de l'histoire dû à une égalisation forcée. L'humanité se constituera en un être collectif, la Gemeinwesen. Celle-ci naît en dehors du phénomène démocratique et c'est le prolétariat constitué en parti qui transmet cela à la société. Lorsqu'on passe à la société future, il y a un changement qualitatif et non seulement quantitatif. Or la démocratie "est le règne anti-marxiste de cette quantité impuissante, de toute éternité, à devenir qualité." Revendiquer la démocratie pour la société post-révolutionnaire, c'est revendiquer l'impuissance. D'autre part, la révolution communiste n'est plus une révolution partielle. Avec elle se termine l'émancipation progressive et se réalise l'émancipation radicale. Là, encore, saut qualitatif.

5.1.20.- La démocratie repose sur un dualisme et est le moyen de le surmonter. Ainsi elle résoud celui entre esprit et matière équivalent à celui entre grands hommes et masse, par la délégation des pouvoirs; celui entre citoyen et homme, par le bulletin de vote, le suffrage universel. En fait, sous prétexte de l'accession à la réalité de l'être total, il y a délégation de la souveraineté de l'homme à l'Etat. L'homme se déleste de son pouvoir humain.

La séparation des pouvoirs nécessite leur unité et ceci se fait toujours par violation d'une constitution. Celle-ci est fondée sur un divorce entre situation de fait et situation de droit. Le passage de l'une à l'autre étant assurée par la violence.

Le principe démocratique n'est en réalité que l'acceptation d'une donnée de fait : la scission de la réalité, le dualisme lié à la société de classe.

5.1.21.- On veut souvent opposer la démocratie en général qui serait un concept vide à une forme de démocratie qui serait la clef de l'émancipation humaine. Or qu'est-ce qu'une donnée dont la particularité est non seulement en contradiction avec son concept général mais doit en être la négation? En fait théoriser une démocratie particulière (prolétarienne par exemple) revient encore à escamoter le saut qualitatif. En effet, ou cette forme démocratique en question est réellement en contradiction avec le concept général, et alors on a vraiment autre chose (pourquoi, alors, démocratie?), ou elle est compatible avec ce concept et elle ne peut avoir qu'une contradiction d'ordre quantitatif (embrasser un plus grand nombre d'hommes par exemple) et, de ce fait, elle ne sort pas des limites même si elle tend à les repousser.

Cette thèse apparaît souvent sous la forme : la démocratie prolétarienne n'est pas la démocratie bourgeoise, et on parle de démocratie directe pour montrer que si la seconde a besoin d'une coupure, d'une dualité (délégation de pouvoir), la première la nie. On définit alors la société future comme étant la réalisation de la démocratie directe.

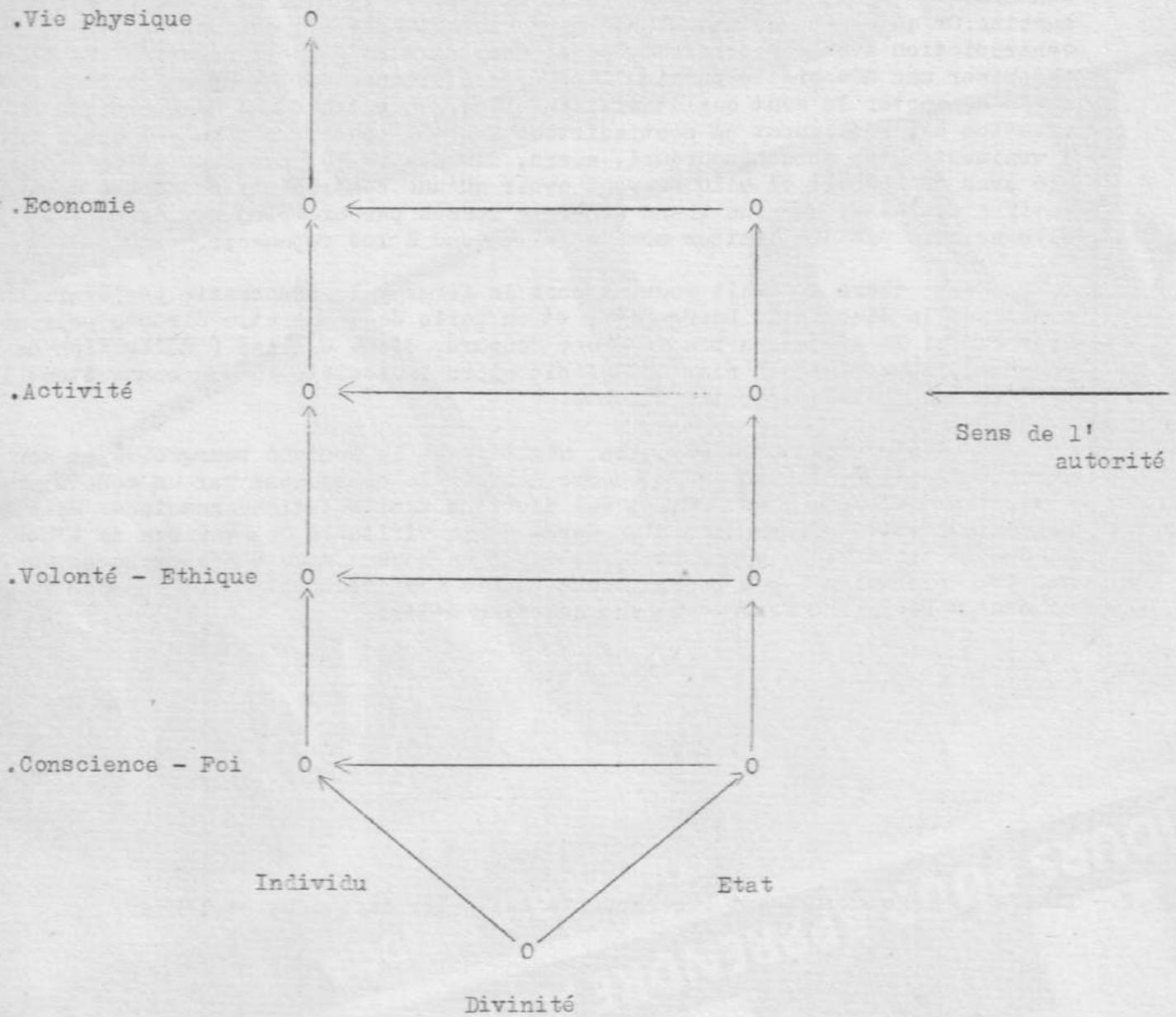
Ceci n'est qu'une **négation** négative de la société bourgeoise et non une négation positive. On veut encore définir le communisme par un mode d'organisation qui soit plus adéquat aux diverses manifestations humaines. Mais le communisme est l'affirmation d'un être, de la véritable Gemeinwesen de l'homme. La démocratie directe apparaît comme étant un moyen pour réaliser le communisme. Or, celui-ci n'a pas besoin d'une telle médiation. Il n'est pas une question d'avoir, ni de faire, mais une question d'être.

5.2.- Divers schémas expliquant les rapports entre les individus et l'Etat.

Nous publions un certain nombre de schémas qui expliquent comment les principales doctrines conçoivent les rapports entre les individus et l'Etat; envisagent les déterminations de l'activité des hommes, le surgissement de leur volonté et de leur conscience.

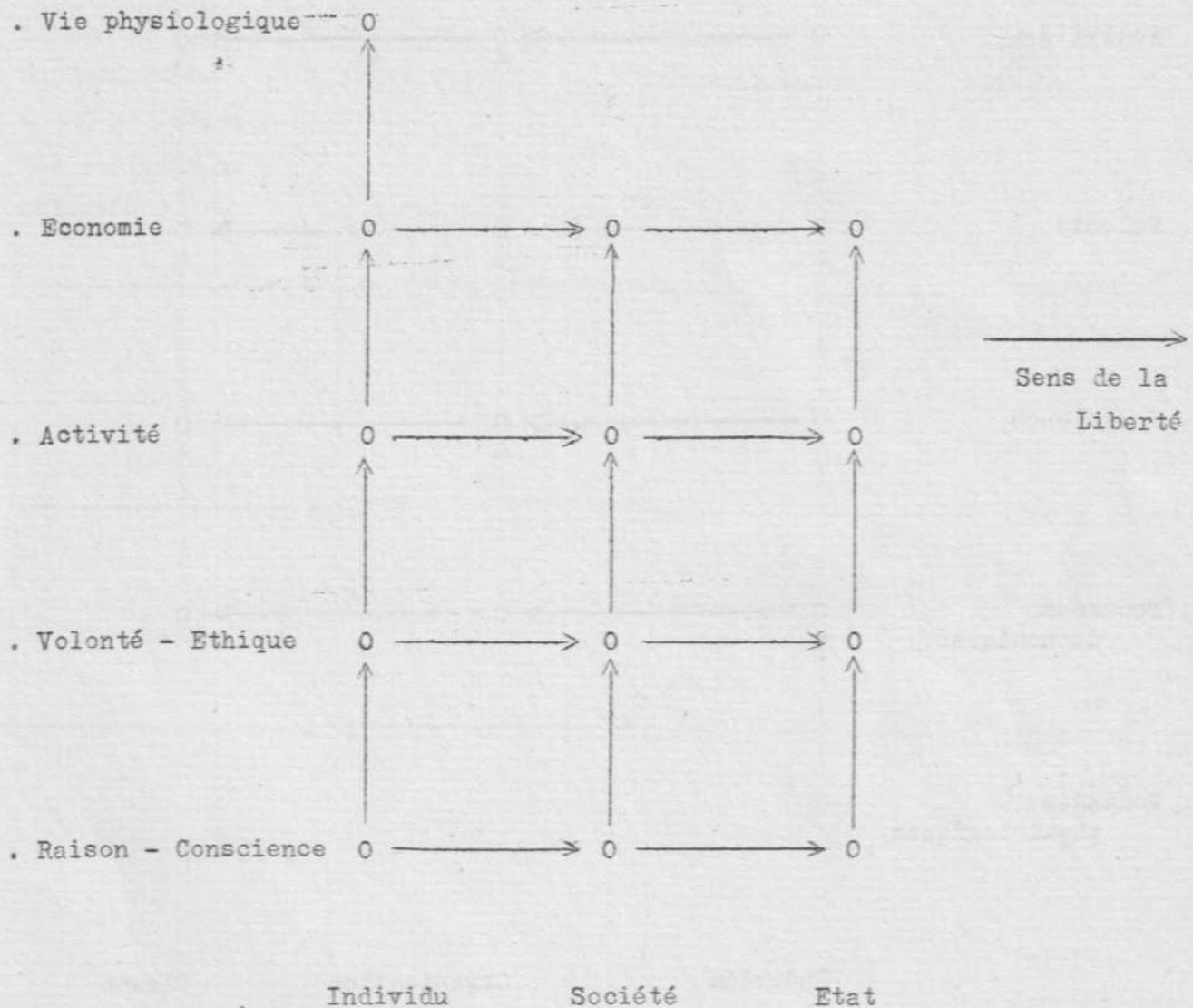
Afin de faciliter les comparaisons, nous reproduisons le schéma marxiste du renversement de la praxis, déjà paru dans le n°4 de cette revue et auquel le lecteur pourra se reporter pour les explications. Pour certains schémas, nous mettons quelques notes brèves posant les lignes directrices de leur étude future.

5.2.1.- Schéma TRANSCENDENTAL (Autoritaire)



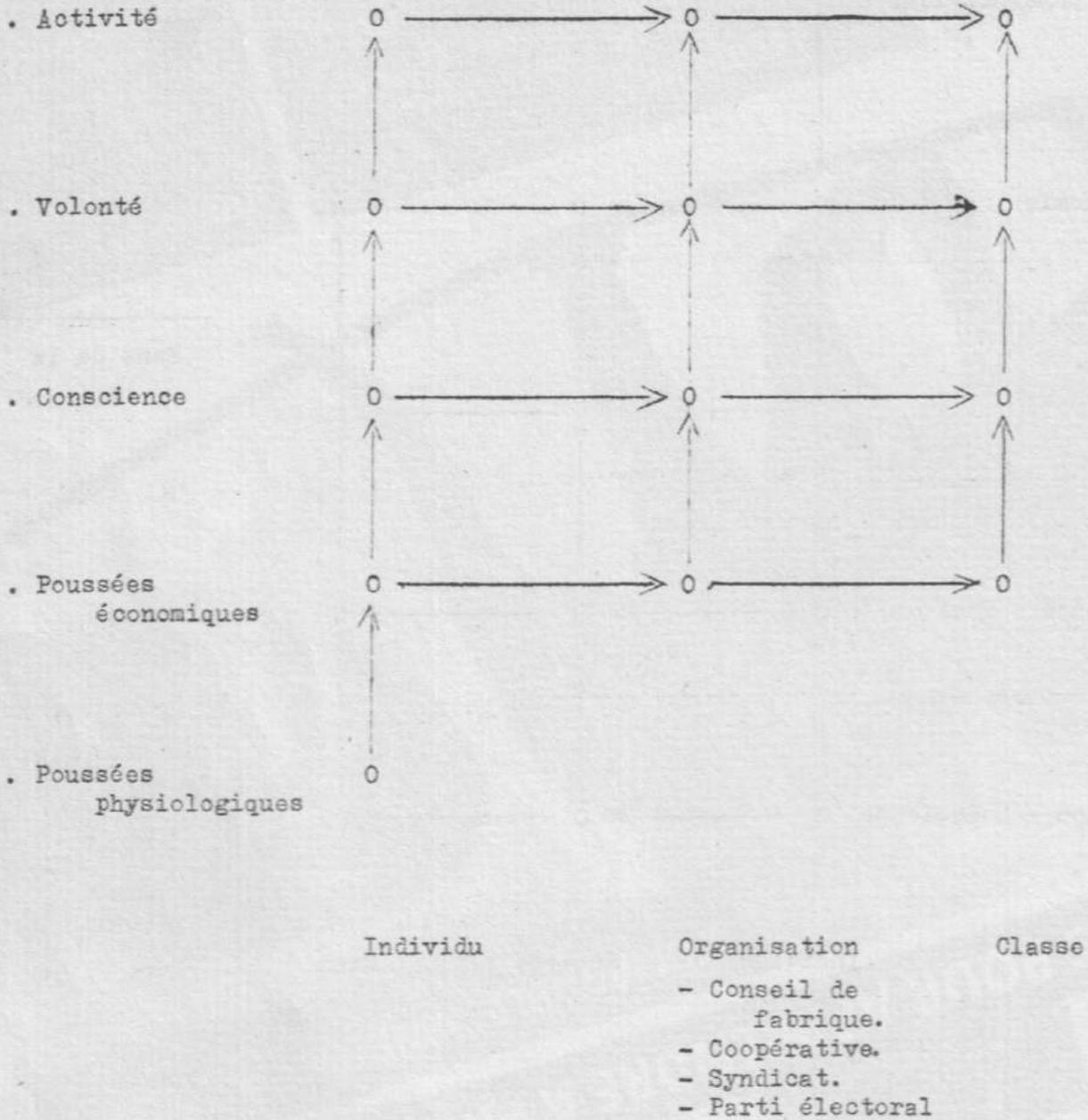
- La Divinité = Communauté divinisée.
- L'Etat = Matérialisation de la séparation de l'homme de sa communauté.
- L'Etat est un médiateur.

5.2.2.- Schéma HEGELIEN. (Illuministe, Libéral,...)



- . L'Etat est l'opérateur mystifiant de la divinité, d'une part, de la réalité, de l'autre. Il est la réalisation de l'idée absolue.
- . L'Etat représente le point nodal de l'accomodation. La Raison est la médiation de celle-ci. (Ruse et opportunisme dans son sens général).
- . L'Etat est au-dessus des classes, de la société; possibilités historiques : Monarchie absolue, Bonapartisme, Stalinisme (à ses débuts).
- . Conciliation des antagonismes au niveau de l'Etat et pénétration de celui-ci de l'intérieur : les lassaliens et les possibilistes.

5.2.3.- Schéma IMMEDIATISTE (Gramsci, Proudhon, Sorel, Bernstein, etc...)

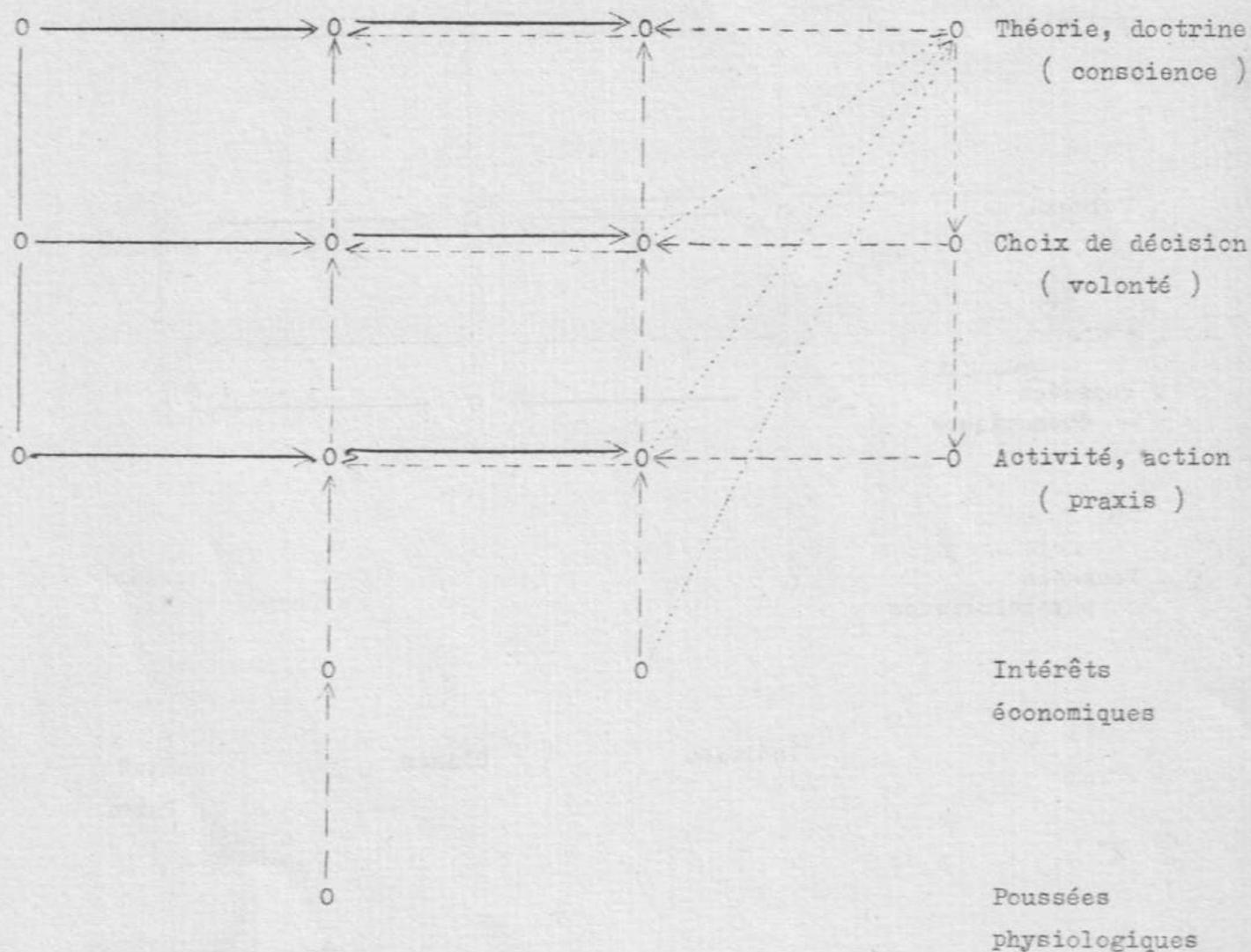


- Escamotage de l'Etat - Immédiatisme.
- Conciliation au niveau de la production.
- Fétichisme de l'organisation.
- Recherche d'une médiation idéale : justice, égalité, nature humaine immuable.
- L'accomodation qui était enfermé dans l'Etat est libérée au niveau de la société.

5.2.4.- Schéma MARXISTE DU RENVERSEMENT DE LA PRAXIS.

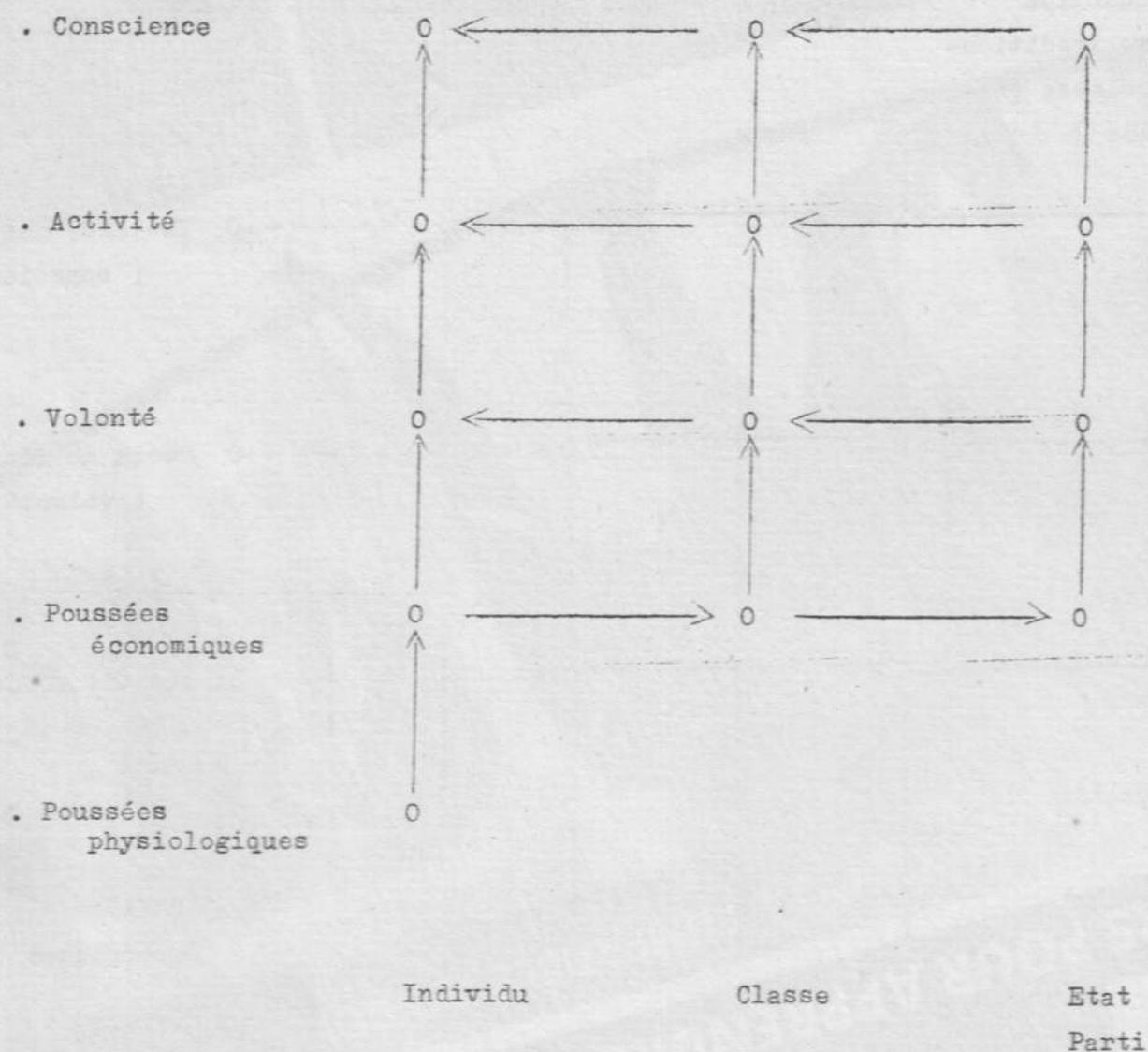
Formes et rapports de production (ordre traditionnel - classe privilégiée).

Travailleur individuel	Classe travailleuse	Parti de classe
------------------------	---------------------	-----------------



--->	Détermination économique	<--->	Influence révolutionnaire
—>	Influence conservatrice>	Poussées unifiées dans le parti

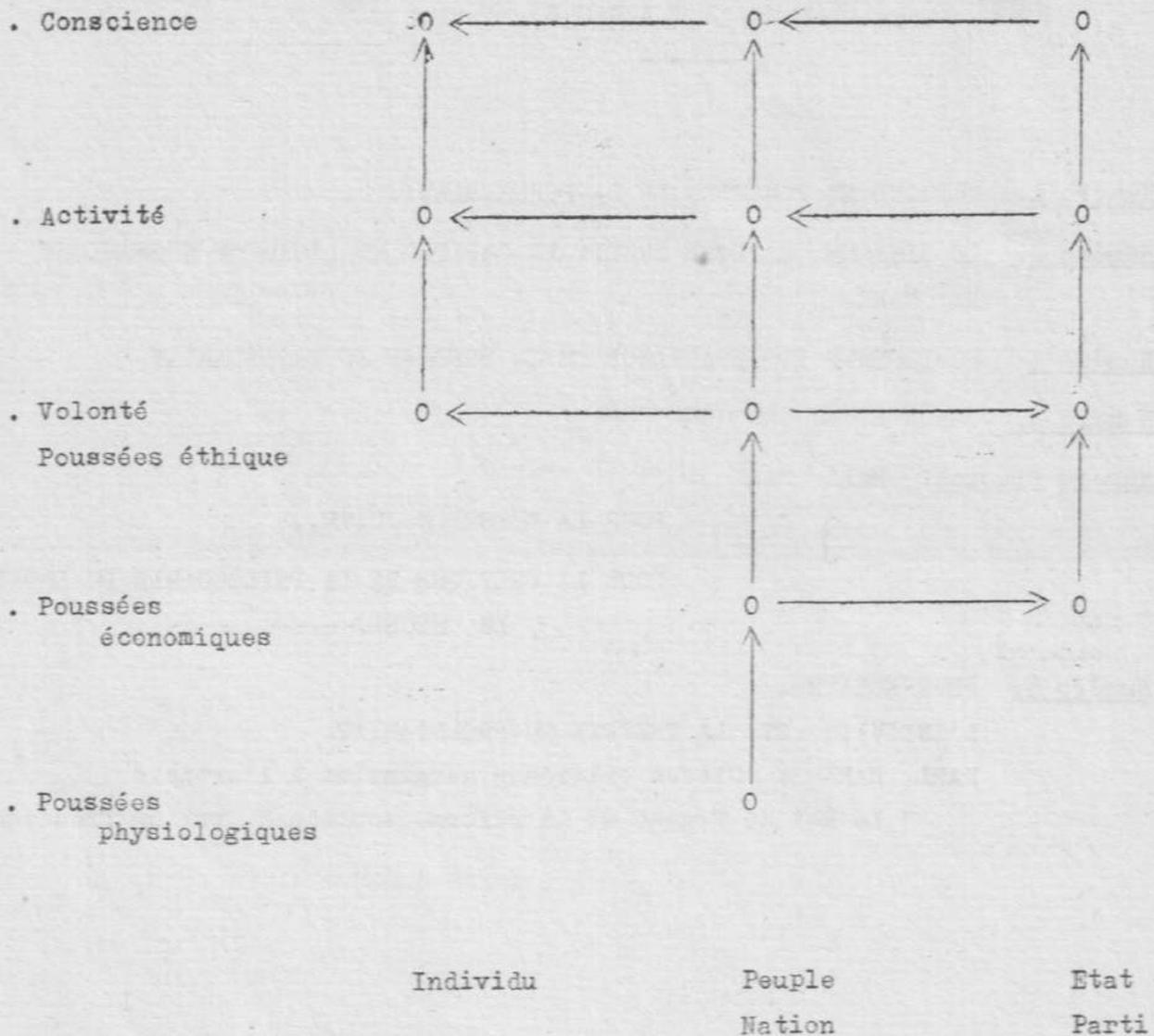
5.2.5.- Schéma STALINIEN.



SIMPLE DIFFERENCE

- Correspond à une phase inférieure du développement du capital; reconnaît l'existence de la classe.
- Pillage de la théorie prolétarienne.

5.2.6.- Schéma FASCISTE.



DE PROPAGANDE.

- Correspond à la domination réelle du capital, parce que tendance à nier les classes.
- Pillage de la théorie prolétarienne.

1.2.4.- Regroupant l'ensemble de la classe ouvrière, l'A.I.T. ne connut pas le problème du lien du parti à la classe. Il était interne et se manifesta sous une forme organisationnelle avec la polémique sur le centralisme et le fédéralisme. En revanche, la II^e Internationale, ne regroupant qu'une partie de la classe, la question de son lien à la totalité de celle-ci devint essentiel. C'est pourquoi le suffrage universel, la propagande électorale furent considérés comme des modes de liaison avec la classe et comme moyens d'unification de celle-ci. Pour la III^e, le regroupement de la classe porta sur un effectif encore moindre. Il fallut même purifier les partis (21 conditions) pour leur donner une vigueur révolutionnaire. Dans une première phase - celle révolutionnaire - il y eut un double mouvement de purification des partis et unification de larges masses autour de ceux-ci. Avec l'arrêt de la vague révolutionnaire nous avons une seconde phase où vint se poser la question d'une liaison plus intense avec les masses, la nécessité de trouver un moyen de les regrouper plus largement (alors qu'à cause de la stase révolutionnaire, elles se trouvaient sous l'emprise des partis sociaux-démocrates) : ce fut l'expédient tactique.

Au sein des trois internationales la fausse position du problème du lien du parti à la classe ou du mode d'organisation de celle-ci (ce qui se ramène au précédent) aboutit à une seule et même déviation : croire que la révolution soit une question de forme d'organisation.

1.2.5. Au cours de la vie de la classe et donc du parti, trois déviations furent le passif national dans les trois pays les plus avancés. 1^o- L'opportunisme en Angleterre, une déviation économique : étant donné le développement économique on peut penser que les principales contradictions qui affectent le système capitaliste iront en s'effaçant. En conséquence la classe ouvrière ne doit pas tellement se préoccuper du but final mais de l'amélioration de sa condition de vie quotidienne, ce faisant elle jouerait en même temps le rôle d'hygiéniste du capital, puisque par sa lutte elle tendrait à éliminer les excroissances nocives du système. 2^o- Le possibilisme en France : illusion de conquérir l'état de l'intérieur (ceci s'est aussi manifesté en Allemagne avec le lassalisme). Il postule qu'il est nécessaire de rendre possible le programme maximum (la révolution socialiste) en le rendant compatible avec une lutte dans les limites de la société bourgeoise : formulation d'un programme minimum. Les réalisations de ce programme pouvant à leur tour - grâce à une émulation - entraîner d'autres masses dans le mouvement. Par progression graduelle on irait jusqu'à la conquête du pouvoir qui serait presque dans ce cas une démission du pouvoir de la part de la classe dominante. 3^o- Le révisionnisme en Allemagne - où naquit la théorie - implique une modification de la doctrine elle-même. La réalité historique n'est plus essentiellement la même, il est nécessaire de tenir compte des nouveautés et en particulier la catastrophe du système capitaliste n'est pas inéluctable; en conséquence, l'important ici, encore, c'est la lutte quotidienne : le but n'est rien, le mouvement est tout.

Ultérieurement les trois types de déviation se sont sommés en différents autres points du globe, pour finalement constituer une seule et même pathologie du mouvement ouvrier, à la suite de la dégénérescence de l'Internationale Communiste : l'immédiatisme. On ne tient compte que de l'immédiat ou on ne voit que lui. Ainsi, il n'y a plus une maladie nationale mais universelle.

1.2.6.- Chaque défaite a été payée par deux manifestations erronées : l'une anarchiste et l'autre volontariste. Après la I^e Internationale la théorie de Bakounine qui reprend celle de Proudhon, tandis que le blanquisme est la maladie de la volonté, de l'époque. Après la Commune, les blanquistes reprochèrent en

A V E R T I S S E M E N T a u L E C T E U R

La suite de ces thèses - qui forment un tout - paraîtra dans les n° 7 & 8. Etant données certaines difficultés pratiques et l'ampleur du sujet traité, le n° 7 sera publié avec un retard assez important.

I N V A R I A N C E

Numéro 1. ORIGINE ET FONCTION DE LA FORME PARTI.

Numéro 2. LE SIXIEME CHAPITRE INEDIT DU CAPITAL ET L'OEUVRE ECONOMIQUE DE MARX.

Numéro 3. FONDAMENTS ET INVARIANCE DE LA THEORIE DU PROLETARIAT.

Numéro 4. THEORIE ET ACTION.

Numéro Spécial. KARL MARX :

 POUR LA QUESTION JUIVE.

 POUR LA CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE DU DROIT DE HEGEL.

Numéro 5. PERSPECTIVES.

 L'INDIVIDU ET LA THEORIE DU PROLETARIAT.

 KARL MARX : Gloses critiques marginales à l'article

 " Le Roi de Prusse et la réforme sociale ". par un Prussien.

Pour toute correspondance, s'adresser à :

 J. CAMATTE. 6, avenue Simon Bolivar - Paris 19°.

 C.C.P. - 21 460 91. Paris.

Pour suivre la continuité des apports de notre travail, les lecteurs ne doivent pas s'arrêter aux changements de titre des périodiques, dus à des épisodes relevant d'une sphère inférieure. Nos contributions sont facilement remarquables par leur indivisible organicité. De même que c'est le propre du monde bourgeois que toute marchandise soit porteuse de son étiquette de fabrique, que toute idée soit suivie de la signature de l'auteur, tout parti se définisse par le nom du chef, il est clair que nous sommes dans notre camp prolétarien quand le mode d'exposer s'intéresse aux rapports objectifs de la réalité pour ne jamais se cantonner aux avis person-

ERRATA

- Page 72, à la fin de 3.1.13. la citation de Marx a été omise :
"En désespérant de la restauration napoléonienne, le paysan français perd la foi en sa parcelle, renverse tout l'édifice d'Etat construit sur cette parcelle, et la révolution prolétarienne réalise ainsi le choc sans lequel, dans toutes les nations paysannes, son solo devient un chant funèbre."
- Page 73, 4^o ligne , à la place de " nouveau ", lire " inverse".
- Page 74, 3^o §, 5^o ligne, lire " mieux diviser " au lieu de " mieux dévorer".
- Page 87, 1^o ligne du 2^o § de 3.4.9., lire " fissuration " et non " formation ".
- Page 87, avant-dernière ligne de 3.4.11., lire " l'empereur en " et non " l'empereur de ".

effet à Marx d'avoir transféré le siège de l'A.I.T à New-York. Ils pensaient qu'une action révolutionnaire était encore possible du moment qu'on avait une organisation aussi prestigieuse que l'A.I.T. Ils renversaient tout simplement les données.

Au moment de l'enlèvement social-démocrate de la II^e Internationale, on eut de nouveau une réaction similaire avec l'anarcho-syndicalisme : une forme typiquement anarchiste (exemple Pelloutier) et une forme plus volontariste (type blanquiste), Sorel et ses adeptes.

Avec la dégénérescence de la III^e Internationale, l'anarchisme se manifesta à nouveau. C'est alors la négation de l'importance du parti. Evidemment, il y a dans cet anarchisme diverses nuances, parce que le refus du parti est plus ou moins total. Cependant on peut dire que cette oscillation anarchisante se fait nettement sentir chez les tribunistes, le K.A.P.D., les ordinovistes italiens. D'autre part le courant anarchiste traditionnelle nourrit et se renforce auprès de ces oscillations.

La déformation volontariste nous est fournie par les trotskystes. Ceux-ci à l'instar des blanquistes sont incapables de comprendre ce qu'est une période de recul. C'est ainsi qu'ils crurent pouvoir reformer une Internationale. Ils croyaient et le croient encore qu'il suffit, en Russie, de terminer la révolution, faire une révolution politique : la bureaucratie s'étant accaparé du communisme !! Ils commettent la même erreur que les prolétaires français qui croyaient parachever la révolution française et qui luttèrent en fait pour un monde nouveau. La différence réside en ce que le prolétariat français se mouvait dans l'orbite de la révolution, les trotskystes dans celle de la contre-révolution. L'amnistie des blanquistes en fit finalement des socialistes réformistes qui sombrèrent dans l'union sacrée; la chance des trotskystes réside dans la non-réhabilitation de Trotsky.

1.2.7. Chaque internationale mourut en résolvant la question qui la minait.

- Centralisme ou fédéralisme au sein de l'A.I.T. Ceci fut résolu avec le triomphe de la théorie du parti au congrès de La Haye 1872.

- Révolution graduelle ou catastrophique du capitalisme au sein de la II^e internationale, la position de la gauche (bolchéviks, spartakistes et abstentionnistes) se révéla profondément juste en 1914. Sur le plan doctrinal, ceci représente une des plus grandes victoires de notre doctrine. C'est la dernière vérification expérimentale nécessaire de la théorie prolétarienne.

- La question de la tactique au sein de l'I.C. En 1922, les thèses de Rome donnent une solution définitive. Ces thèses étaient celles du parti communiste d'Italie mais elles furent en même temps présentées comme projets pour l'I.C. Elles ne furent pas acceptées mais tout le développement ultérieur du mouvement ouvrier devait en montrer la justesse.

1.2.8.- Sur le plan purement théorique la I^e Internationale connut le problème suivant : qui crée la richesse ? Le "Capital" de Marx est non seulement une réponse à cela mais expose le programme de la classe prolétarienne. Le prolétariat crée la plus-value qui permet la valorisation du capital; la mission historique du prolétariat est la destruction du capital et l'instauration

de la société communiste. Le mouvement pratique immédiat fut la lutte pour la réduction de la journée de travail à 10 heures. Ce mouvement unifia la classe et prouva la justesse de la théorie.

La II^e Internationale se préoccupa de la crise économique, c'est-à-dire du cours, du mode de développement du capitalisme. Ce dernier pouvait-il éviter les crises ? Y aurait-il une évolution graduelle qui permettrait de passer insensiblement au socialisme ? Cette question est donc celle qui fut déterminante pour la vie de la II^e Internationale. Ce n'est pas pour rien que Bernstein niait les crises. La gauche marxiste affirmait le contraire et elle eut raison.

La III^e Internationale trouvait les deux premiers problèmes résolus, se posa alors la question de savoir exactement quelles étaient les causes de la mise en mouvement des masses; comment serait-il possible d'accélérer ce dernier (lien avec la tactique). La réponse fut donnée dans les thèses de Rome et dans les divers travaux analysant les rapports du parti à la classe.

1.2.9.- Les problèmes étaient chaque fois des "problèmes d'actualité" suggérés par une situation historique donnée. On peut dire que l'erreur la plupart du temps - dans ces cas-là - ne consiste pas tellement à donner une réponse fautive, mais à ne pas l'intégrer dans le corps total de la doctrine. On se laisse alors prendre au noeud coulant de l'actualité. La réponse doit être apportée en fonction du but et non en fonction seulement d'un moment donné de la lutte. Ainsi, il ne suffit pas de dire que la crise est inévitable, il faut encore expliquer quel est le retentissement de celle-ci sur les masses (ce qui dépend du contexte historique); cela conduit à analyser ce qu'est une situation de recul ou au contraire révolutionnaire, etc...etc... De nos jours la question est l'antagonisme entre capitalisme et prolétariat, mais on ne doit pas rester sur le terrain de cet antagonisme, mais voir le dénouement, le triomphe du communisme; sinon on ne sort pas du cadre d'une simple contestation que les fascistes de gauche peuvent se payer le luxe de théoriser parce qu'elle est une donnée brute, réelle, qu'on ne peut pas escamoter.

1.2.10.- L'unité du prolétariat est une donnée essentielle pour que la lutte contre le capital se fasse avec une quelconque chance de succès. Cette unité, tous les révolutionnaires la défendirent âprement, c'est pourquoi il fut difficile, à beaucoup d'entre eux, de faire la scission après 1914; c'est pourquoi aussi la droite put si facilement oeuvrer contre. A cela s'ajoutait l'explication trop souvent utilisée : les chefs ont trahi mais les masses (car la coupure du mouvement apparaît à tous les niveaux) sont potentiellement révolutionnaires (R. Luxembourg s'était rendu compte de la préciosité d'un tel argument). Alors on voulut tenter d'arracher les masses à l'emprise des chefs sans couper le parti (après d'ailleurs on fera la théorie de l'unité à la base pour les éliminer). Mais l'unité du prolétariat n'est valable que si elle est l'expression de son être. "On sait que le seul fait de l'union donne satisfaction aux ouvriers, mais on se trompe si l'on pense que ce résultat immédiat n'est pas trop chèrement payé." (Marx. Critique au programme de Gotha.)

1.2.11.- La I^e Internationale devait affirmer une théorie dans la pratique : dissoudre les sectes et surmonter les étroitesse nationales. La III^e Internationale qui commence là où finit la I^e, la révolution, devait pratiquer une théorie et préciser avant tout la formation de la classe en parti. Elle ne put qu'ébaucher son oeuvre. Nier, cependant, la rupture, même si elle fut très brève, c'est nier l'intervention consciente du prolétariat dans le processus

social et c'est escamoter le point essentiel, fondamental, que c'est l'intervention du prolétariat qui précipita la transformation du capitalisme de sa phase de domination formelle à celle réelle et qui permit sa pénétration dans l'immense Asie puis l'Afrique, détruisant ainsi le frein au développement de ces sociétés. Pour les immédiatistes qui escamotent les discontinuités, c'est peu. Leur impatience nourrie d'envie veut la solution immédiate et ils n'ont que mépris pour ces prolétaires dont l'action a eu pour résultat de renforcer leur ennemi. Pourtant c'est le travail nécessaire de la révolution prolétarienne, avant de pouvoir détruire le capital.

1.2.12.- Le mouvement à venir ne passera pas par l'étape de la formation d'une internationale. Les bases internationales du mouvement existent partout. La transformation du prolétariat de classe pour le capital en sujet historique se fera par la formation du parti communiste à l'échelle mondiale. L'être de la classe, exprimée au mieux lorsqu'elle est constituée en parti, exclut différentes théories, différentes âmes. L'être ne peut exister que s'il est unitaire. C'est cette unité essentielle qu'il a potentiellement acquise au cours des 100 années de lutte, avec élimination de toutes les tares et les aberrations théoriques à lui léguées par l'antique société.

1.3.- Le mouvement prolétarien de 1938 à la II^e guerre mondiale.

1.3.1.- Il est le produit de la défaite de 1928. On passe de la phase de lutte à l'échelle internationale à celle nationale. Il en fut de même après 1871. Le mouvement socialiste se développa dans chaque pays isolément avant de reprendre une dimension internationale unifiée. La différence, après la défaite de 1928, est que le développement des luttes dans les différents pays est en fait l'achèvement de la contre-révolution qui va y détruire les forces prolétariennes.

1.3.2.- En Union soviétique, les meilleurs éléments de la classe ouvrière sont morts au cours de la guerre civile, les autres se sont dissouts dans l'immense pays. Avec l'industrialisation qui suit 1928, un nouveau prolétariat se forme. Le stalinisme empêche qu'il ne vienne renforcer les restes de l'opposition de gauche qui d'ailleurs sur beaucoup de points (en ce qui concerne les questions internes surtout) ne se différencie pas de la direction stalinienne. Celle-ci en présentant l'industrialisation comme la construction du socialisme arrivera à lier le prolétariat à cette tâche d'édification capitaliste (qu'elle est en réalité) renouvelant l'alliance prolétariat-capital du XIX^e siècle en Angleterre, qui eut lieu d'ailleurs à la suite d'une défaite de ce dernier (faillite du mouvement chartiste). Le mouvement prolétarien a désormais accompli un cycle historique en Russie, un nouveau cycle commence.

1.3.3.- La défaite du prolétariat signifie donc, en Russie le triomphe du stalinisme, en Europe occidentale celle du fascisme ou de son double, le front populaire. Ceci sera donc traité dans les thèses sur le fascisme (5.4.). Cependant en Angleterre, le triomphe du capital est tel qu'un gouvernement travailliste n'est même pas nécessaire. Les travaillistes n'entreront au gouvernement (de coalition, précédé par Churchill) qu'en 1941.

I.3.4. Aux E.U. la situation se présente de façon différente. Ici c'est la constitution de la classe qui est enrayée. Celle-ci s'est développée comme en Angleterre (I.I.6.) au XIX^e siècle grâce aux luttes économiques, à travers toute la seconde moitié du siècle passé. Dans un premier moment, le mouvement socialiste n'est qu'un appendice de celui européen (prédominance des allemands). Le parti socialiste fondé en 1901 (c'est le second, le premier étant né après 1870 : le " Socialist labor party ") a surtout une influence sur les émigrés. Ce pendant au fur et à mesure que les éléments sont absorbés par l'immense nation (ils ont surtout la possibilité de devenir agriculteurs dans l'ouest) ils perdent contact avec le mouvement socialiste.

Toutefois le mouvement d'unification de la classe se fait au travers des syndicats. Après les " Chevaliers du travail ", l'A.F.L. (American federation of labor) c'est la formation des I.W.W. (travailleurs industriels du monde) : " Les maux économiques universels qui affligent la classe ouvrière peuvent être extirpés seulement par un mouvement ouvrier universel " (Manifeste de 1905).

Cependant cette organisation ne pouvait avoir une assise puissante ne serait-ce que parce que la formation de la classe n'était pas encore achevée du fait même de l'inachèvement de la nation américaine.

La guerre de 1914 avait arrêté le développement du mouvement ouvrier mais en même temps elle avait renforcé le capitalisme américain qui accrut son emprise sur la société américaine et produisit un prolétariat encore plus nombreux.

Au cours de la guerre, une aile gauche internationaliste se détacha du parti socialiste et forma en 1919 le " American communist party ". La même année, sur l'initiative de John Reed, se constitue le " Communist labor party " et, en 1920, les deux fusionnent pour former le parti communiste d'Amérique. Ce parti reconnaissait l'importance de l'I.W.W. dans le mouvement d'unification de la classe ouvrière, seulement il affirmait qu'il fallait aller au-delà des voies pacifiques :

" L'I.W.W. retourne à son antique projet d'organiser tous les travailleurs par groupe d'industrie et par la propagande du développement pacifique des nouvelles associations, unique moyen pour accomplir la révolution. Le parti communiste reconnaît l'I.W.W. comme mouvement révolutionnaire au sein du prolétariat industriel, mais en critique les prémisses théoriques et les présuppositions tactiques. L'I.W.W. repousse la nécessité d'une action politique révolutionnaire pour la conquête du pouvoir et pour l'institution consécutive de la dictature après laquelle - et seulement grâce à son oeuvre - pourra être créée l'organisation industrielle et sociale désirée par les ligues des ouvriers industriels. L'I.W.W. croit que ses plans théoriques forment sa propre contribution au mouvement. En réalité l'importance de son mouvement réside dans le fait qu'elle est l'expression du développement du prolétariat inférieur. " (L.C. Fraina. Secrétaire international du P.C. d'Amérique. " Il soviét " 06.06.1920.)

On voit par là le contre-coup important de la révolution russe. On a jonction du mouvement de formation de la classe sur les bases mêmes de la société américaine (grand développement des syndicats) et la secousse externe. Les années qui suivent sont des années de reflux comme partout ailleurs dans le monde, avec cette différence qu'aux Etats-Unis, le capitalisme se développe en extension dans le vaste pays et en intensité par modernisation et rationalisation du système économique. De telle sorte qu'entre 1920 et 1928 on assiste à un développement considérable du capitalisme américain et, au moment où la crise éclate, en 1929, on peut considérer que finalement la nation américaine est constituée d'un océan à l'autre. La crise de 1929 est non seulement la crise classique décrite par Marx mais elle est celle de la nation parvenue à sa ma-

turité; elle est aussi le produit de la structuration de celle-ci. La nation s'est développée de façon anarchique, selon le libéralisme le plus classique et le plus débridé. Il faut maintenant une certaine intervention de l'état, il faut une certaine régulation. En un mot les Etats-Unis avaient brûlé les étapes. On en était déjà au passage - à l'échelle sociale - de la domination formelle à celle réelle du capital.

La crise de 1929, en affaiblissant le capital américain facilita le mouvement d'unification de la classe ouvrière. Le syndicalisme reprit avec une ampleur encore plus grande. Mais, il ne trouvait plus, comme en 1919, un mouvement révolutionnaire à l'échelle mondiale. Celui-ci était liquidé, les révolutionnaires cantonnés dans les divers pays, où se livraient les ultimes batailles. Au moment où le mouvement de grève des ouvriers américains atteindra presque son sommet, en 1935, l'Internationale, depuis déjà 7 ans ouvertement contre-révolutionnaire, rejette définitivement le programme révolutionnaire !

Le prolétariat affaibli par le chômage recevait une aide sous la forme de contingents de nouveaux prolétaires : les hommes expropriés des campagnes. En effet, l'agriculture s'était développée jusque là de façon extensive et les lois du capital ne la dominaient pas. Maintenant que le marché intérieur est réalisé, les lois du capital vont pouvoir réellement se manifester. La crise facilite cette main-mise capitaliste. Les terres inaptes à produire le profit social moyen, donc une rente différentielle minimum, furent éliminées. La surface des terresensemencées diminue. Depuis lors, celle-ci augmente ou diminue en fonction de la demande, en liaison avec le marché mondial. Lorsqu'il y a demande, les terres qui jusque là ne pouvaient pas produire de rente sont alors cultivées, mais dès que la production atteint de nouveau un certain niveau et que la demande diminue, les prix baissent et les terres ne sont plus rentables. La surfaceensemencée est réduite à nouveau (ceci illustre magnifiquement l'exposé théorique de Marx dans le livre IV au sujet de la rente foncière.)

Le prolétariat s'organise de plus en plus et en 1935 apparaît un nouveau syndicat, le C.I.O. (Committee for industrial organisation). L'état capitaliste se rend bien compte de l'impossibilité d'arrêter le phénomène. Toute tentative de le heurter de front aurait eu pour résultat une radicalisation majeure. Dans un premier temps il accepte et soutient même le syndicat (c'est le moment de l'occupation des usines, et dans ce cas mieux vaut faire pression sur les industriels pour qu'ils reconnaissent le syndicat); dans un second temps, il essaie de trouver appui auprès de lui pour réaliser l'oeuvre de rationalisation (New deal, par exemple) et assurer la survie du capital. La manoeuvre de la bourgeoisie anglaise du XIX^e siècle se répétait avec le même succès.

Le mouvement prolétarien est dévoyé. La classe ne se constitue pas en tant que classe et donc en parti mais il a une force considérable qui explique la difficulté de l'entrée en guerre des E.U. (ce qui n'exclut pas les autres causes qui se situent pleinement à l'intérieur de la sphère des intérêts capitalistes : laisser l'Europe s'épuiser par exemple). La guerre sera nécessaire pour détruire le mouvement prolétarien. Ce sera l'oeuvre des stalinien qui, à partir de 1941, demandent aux ouvriers d'abandonner les avantages conquis dans la phase précédente afin de faire un effort de production pour la défense de la patrie et soutenir l'URSS (ceci n'empêchera pas qu'il y ait encore de grandes grèves en 1942).

Maintenant le mouvement est détruit à la suite de l'action conjuguée du réformisme classique - intégration de la classe dans la société - et du stalinisme qui sur ce plan-là n'est qu'un ersatz infâme de la social-démocratie : défense de la patrie.

1.3.5.- En rapport avec cette fragmentation de la classe à l'échelle mondiale, il y a une division profonde sur le plan doctrinal. Elle affecte fondamentalement la question du rapport du parti à la classe.

Les trotskystes d'abord groupés dans l'opposition bolchevik-léniniste, puis dans la ligue, considèrent qu'il est possible de faire une quatrième internationale. Ils sont obnubilés par la question de la conquête des masses. Pour ce faire ils entrent, en France, d'abord dans la S.F.I.O. puis dans le P.S.O.P. (Parti Socialiste Ouvrier et Paysan); en Espagne, ils participent à la formation du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste), puis s'en séparent, tandis qu'aux E.U. et au Mexique, ils noyautent les partis communistes officiels (pratique qu'ils répèterons ailleurs). Cependant en 1936, les conditions leur semblent favorables et dans le I° n° - spécial - de IV° Internationale (Résolutions de la conférence pour la IV° Internationale) ils considèrent la nouvelle montée révolutionnaire et les tâches de la IV° Internationale. Mais il faudra tout de même attendre 1939 pour que celle-ci voie le jour. Cette "petite" erreur de prévision ne les empêchera pas ultérieurement de proclamer de nouvelles montées révolutionnaires, donc la nécessité d'une action, etc... Ils sont fidèles à eux-mêmes : ils doivent terminer une révolution; une simple secousse peut tout remettre en branle.

I.3.6. Les positions du KAPD, des communistes de conseil, des tribunistes continuent à être défendues. Leurs positions négatrices du parti ne ferons que s'accuser. Le triomphe du fascisme en Allemagne provoquera une dispersion de ces éléments : certains iront en Australie (Pannekoek par exemple) et continueront à défendre la nécessité des conseils ouvriers, d'autres aux E.U. où ils affirmeront dans des revues comme "International Council correspondance", "Living marxism" des positions similaires.

Les luxembourgistes se rattachent un peu à ces courants par leur critique de l'absence de démocratie à l'intérieur du parti russe et par le fait qu'ils font dériver la défaite de défauts intrinsèques au parti bolchévik.

1.3.7. En définitive, le devenir de la classe qui s'érige en parti n'est plus conçu comme une totalité mais est appréhendé de façon unilatérale. On est dans une phase d'interprétation de la défaite où beaucoup de courants ne veulent pas réellement la reconnaître.

En ce qui concerne l'attitude vis-à-vis des syndicats on peut dénombrer les principales positions suivantes :

a- Refus total d'y travailler : le K.A.P.D. A l'origine, la position de ce parti doit être réellement prise en considération en ce sens qu'en 1919-20, un grand nombre de prolétaires quittaient les syndicats et cherchaient à créer des organismes plus révolutionnaires (conseils d'entreprises).

b- Il faut lutter pour un syndicat révolutionnaire. On reprend la vieille position de la III° Internationale sans mettre en évidence que celle-ci avait créé une internationale syndicale rouge et donc avait dû accepter la coupure du mouvement ouvrier : position trotskyste.

c- Les syndicats doivent être indépendants des partis. On réaffirme purement et simplement la Charte d'Amiens : position des anarcho-syndicalistes.

d- Le syndicat est un organe qui n'est pas susceptible d'avoir uniquement une position réformiste-bourgeoise. De ce fait, il n'est pas impossible que l'on ne puisse pas conquérir les directions syndicales. Cependant cette perspective est lointaine. On ne peut pour le moment qu'y faire oeuvre limitée de prosélytisme : position de la gauche communiste italienne.

1.3.8.- La seule position qui défendit avec le plus de cohérence — bien qu'avec beaucoup de faiblesses — la théorie du prolétariat et, surtout, a affronté correctement la question de la formation d'un nouveau parti, c'est la gauche communiste italienne.

Après le congrès de Lyon 1926, la Gauche perd définitivement la direction et l'influence puissante sur le P.C.I. En 1927, un certain nombre de camarades fondent à Pantin la fraction de la gauche communiste au sein du P.C.I. et publient un journal, Prometeo. Ils entrent en conflit constant avec les trotskystes tandis que les éléments dérivés du K.A.P.D. et des Tribunistes leur reprochaient de ne pas aller aussi loin qu'eux dans la critique de la révolution russe, c'est-à-dire de ne pas aller jusqu'à affirmer que la contre-révolution était l'oeuvre de Lénine, etc...

La gauche souligna l'impossibilité de créer un parti." Au lieu d'une rigoureuse analyse de la situation pour voir si les conditions existent pour fonder les nouveaux organes, on détermine à priori la nécessité de créer la nouvelle internationale. De la formule : la révolution est impossible sans parti communiste, on en tire la conclusion simpliste qu'il faut d'ores et déjà construire le nouveau parti " (Bilan. N° 1. 1933.)

En 1935, constitution de la fraction indépendante. Lors de la guerre d'Espagne, elle souligna, dans un premier temps, l'aspect hautement révolutionnaire du mouvement, puis dénonça la guerre impérialiste en laquelle s'était transformée la lutte.

La gauche maintient fermement son anti-démocratisme et son refus de la lutte de défense nationale sous quelque prétexte que ce soit, en particulier au nom de la défense de l'URSS, alors que beaucoup de trotskystes entrèrent dans la résistance.

Dans Prometeo et dans Bilan se trouvent certes des faiblesses dérivant de la non-individualisation claire et nette de la phase de recul et de l'étude du développement du capital à l'échelle mondiale. Cependant cette fraction eut le mérite de défendre correctement les principes fondamentaux du communisme, ce qui l'empêcha de tomber dans le traquenard démocratique ou dans celui de la création du parti.

La force de ce mouvement, c'était d'avoir compris qu'il fallait battre en retraite.

1.3.9.- Avec la guerre de 1939-45, c'est le triomphe total de la social-démocratie telle qu'elle se manifesta en 1914 : triomphe de la démocratie, de la nation, de l'évolutionnisme, etc... Le stalinisme, une fois son oeuvre de répression accomplie (comme le fit en 1919 la social-démocratie allemande)

retrouva pleinement les mots d'ordre de la social-démocratie, en ce sens il est sa vérité. En 1914, un des mots d'ordre qui avait permis d'embrigader les prolétaires dans la lutte impérialiste, fut de proclamer la défense de la France, terre des libertés et de la révolution et on rappelait : "Tout homme a deux patries, la sienne et puis la France"; en 1940, l'U.R.S.S. remplace la France : "Tout homme a deux patries, l'U.R.S.S. et puis la sienne". Le résultat fut le même : la défaite du prolétariat.

En acceptant de se battre pour la démocratie le prolétariat redonnait vie au capital (il allait le montrer puissamment dans les années d'après-guerre).

" Aussi horriblement une fois encore, la jeune et généreuse bouche du prolétariat, puissante et vitale, s'est appliquée contre la bouche putréfiée et fétide du capitalisme et lui a redonné, dans une étroite union inhumaine, un autre souffle de vie."

1.4.- Le mouvement prolétarien après la seconde guerre mondiale.

1.4.1.- La guerre mondiale eut un caractère nettement anti-prolétarien. Evidemment la propagande officielle de tous les bords tente de masquer au maximum cela. Cependant il est quelques faits qu'il n'a pas été possible d'escamoter :

- a - La répression contre la population civile allemande,
- b - la répression du ghetto de Varsovie (1944)
- c - la coupure de l'Allemagne en deux, afin d'éviter un soulèvement prolétarien comparable à celui de 1919,
- d - c'est grâce à la guerre que la classe capitaliste américaine put détruire la force des syndicats.

D'autre part, dans cette guerre, se manifesta nettement la domination du capital sur la société. Elle lui fut nécessaire pour éliminer toutes sortes de marchandises encombrant son procès de valorisation, mais aussi pour éliminer son ennemi, l'homme. D'où non seulement les massacres que toute guerre implique, mais la destruction scientifique, rationnelle d'ethnies entières: juifs, tziganes, parce que pour le capital ces êtres humains étaient devenus surplus.

1.4.2. 1945 signe la défaite complète et irrémédiable, pour un certain laps de temps, du prolétariat. Celui-ci pourtant avait tenté dans certains pays d'utiliser l'affaiblissement de la classe capitaliste pour passer à l'offensive contre le capital. En effet beaucoup de militants ouvriers crurent pouvoir réellement, à la fin de la guerre, effectuer cette offensive. Sans cette perspective, il est évident qu'il n'aurait pas été possible de mobiliser les ouvriers pour la lutte contre le fascisme allemand. Ceci apparaissait d'autant plus plausible que l'on se référait à la révolution russe qui avait triomphé au sein de la I^o guerre mondiale.

Cependant partout, dès la guerre finie, les partis staliniens procédèrent au désarmement des différentes milices populaires et proclamèrent que la tâche essentielle était la reconstruction de la nation. Ils justifiaient cette position au nom des conditions objectives défavorables : toute tentative

de prise de pouvoir entraînerait l'intervention des E.U. Argument fallacieux car le monde capitaliste était affaibli et que commençait à se déchaîner les révolutions anti-coloniales.

L'intervention des staliniens eut deux résultats : remettre les prolétaires dans les entreprises-prison et freiner la révolution coloniale qui à cause de cela trouva devant elle des états capitalistes vite réaffermis.

Si en 1914 il fut possible de parler de trahison, le faire pour les événements de 40 ou de 45 est une sinistre farce parce que c'est masquer complètement que tous les partis communistes étaient ouvertement (par leur programme même) des partis au service du capital. Leur reprocher une trahison, c'est les virginiser et faire du réformisme vis-à-vis de la pourriture.

1.4.3.- Cependant les difficiles conditions de vie de la classe ouvrière liées au désastre de la guerre et à la pression énorme du capital qui se reconstruit sur le dos de celle-ci amènent de grandes grèves en France (1947) avec formation - limitée mais symptomatique - de comités de lutte, en Italie, en Grèce où le mouvement armé fut détruit par les capitalistes occidentaux avec le consentement des russes; grèves aussi en Angleterre. Mais le plan Marshall en apportant une aide à la reconstruction de l'Europe (moyen pour les F.U. de la coloniser) favorise une amélioration économique qui enrayera l'agitation sociale.

La plupart des mouvements qui se développeront jusqu'à la période de coexistence pacifique seront dévoyés dans la lutte contre "l'impérialisme américain" et donc pour le soutien de l'URSS, c'est-à-dire que la classe ouvrière était utilisée comme instrument dans la fameuse guerre froide.

Cependant quelques grèves eurent encore un caractère nettement de classe telle celle générale de 1953 en France, telles celles moins étendues de 1956 liées à la lutte contre la guerre d'Algérie (mouvement des rappelés).

En 1960 la grande grève des mineurs en Belgique est liée à la transformation structurelle du capitalisme. Le prolétariat reprenait une base de classe mais à un stade assez inférieur : revendication du droit au travail.

En 1963, le même mouvement - avec une ampleur moindre - affecta le bassin houiller du nord de la France, puis ultérieurement Decazeville. En aucun cas on ne pouvait voir de symptômes de reprise. Ce n'était même pas des combats d'arrière-garde. Ces révoltes étaient vite déviées par l'ensemble des partis de gauche et par les syndicats.

A peu près à la même époque des mouvements similaires affectaient l'Italie (d'abord en 1960 puis surtout en 1962) ils étaient dûs au brusque démaillage de l'industrie italienne. Les nouveaux prolétaires - venus du sud surtout - se rebellèrent contre le despotisme de fabrique. Là encore les divers partis de gauche éteignirent l'étincelle. A quelques différences près, la même chose advint en Espagne lors de la grande grève des Asturies. Au Japon à la même époque on assiste au début d'un vaste mouvement de lutte ouvrière. Tous ces mouvements étaient en liaison avec la crise capitaliste qui couvait et commençait à se manifester mais qui fut surmonter à la suite, surtout, de l'intervention américaine au Vietnam (1964).

Le prolétariat était bien emprisonné et surveillé par ses partis et ses syndicats.

1.4.4.- L'Union Soviétique pouvait jouir d'une certaine paix sociale (tout au moins d'après ce que laissait filtrer le rideau de mensonge) étant donné que les difficultés économiques étaient surtout subies par les pays satellites horriblement exploités. Ceci détermina la grande explosion prolétarienne de Berlin-Est.

" Les mouvements ouvriers qui se sont déroulés au cours du mois dernier en Allemagne orientale - mouvements non limités à une seule journée à Berlin, ni limités à cette seule ville, mais étendus avec une vigueur spontanée à tous les centres prolétariens, se répétant de façon diverse, non éteints par la répression la plus pesante, ni par les promesses et par les concessions effectives et les reculs du pouvoir-donneur de travail, qu'on l'appelle armée russe d'occupation, république démocratique ouvrière, Etat capitaliste et patronal - ont une portée qui va certainement hors des limites de l'épisode.

" Ce n'est toutefois qu'avec une extrême réserve que l'on peut y découvrir le début d'un "nouveau cours". Si on le fait - on doit réagir - en même temps contre la vogue corrompue du monde bourgeois décadent qui court à chaque instant derrière le sensationnel et l'imprévu (....).

" Cependant il n'est pas facile - même pour ces groupes de prolétaires qui ont - si l'on peut dire - physiologiquement hérité la possibilité de parcourir le chemin qui va des actes immédiats contingents de la lutte économique aux revendications sociales et révolutionnaires - de dépasser la zone minée où peut se produire une reprise de l'action, même éclatante, pour aller à celle où se crée un tissu organisationnel et où se retrouve la doctrine politique, conditions sans lesquelles reste barrée la voie unique qui peut résoudre la lutte en victoire.(....)

" Pour tous, des deux côtés opposés, le problème du monde d'aujourd'hui est celui de l'organisation de l'Europe. Celui-ci dépend du problème de l'unité allemande.(....)

" Le problème de l'unité allemande se projette et devient incandescent dans le feu de Berlin divisée où chacun des deux groupes impérialistes voudrait voir un mécanisme étatique unique contrôlant toute l'Allemagne et la constellation européenne, et, contrôlé par lui."

" La seule voie révolutionnaire est que ce grand prolétariat réussisse au cours des phases de ce processus dramatique à se soustraire aux vicissitudes d'un "mouvement pendulaire" entre les deux pôles attractifs de l'est et de l'ouest, et décrive sa propre trajectoire autonome. Non pas comme lorsqu'il suivit la guerre des Hohenzollern ou subit celle nazie, mais comme lorsqu'à la fin de 1918, après avoir chassé sa monarchie, il tenta de prendre à la gorge la république de Weimar vendue aux vainqueurs et manqua de peu la situation qui aurait certainement renversé celle d'aujourd'hui : dictature des ouvriers à Berlin ! L'action critique au socialisme national de la part des bolchéviks et des spartakistes avait œuvré en vue de ce résultat."

" DUR et LONG le chemin, GRAND et LOINTAIN le but "

" Il programma comunista. N° 14. 1953.

Ainsi le vieux front de classe - le front décisif où s'était déroulé la lutte entre bourgeoisie et prolétariat, à l'échelle mondiale - les pays entre la Russie et l'Allemagne (celle-ci étant exclue), réapparaissait ainsi que la condition de la victoire du prolétariat. Il s'était manifesté la dernière fois en 1944 lors de la Commune de Varsovie écrasée par les allemands avec l'assentiment des russes.

1.4.5.- Ce front de classe devait à nouveau bouger en 1956, en Pologne (Juin).

" Il était inévitable - bien que douloureux - que l'explosion prolétarienne de Poznan fut prise sous le feu concentré des deux impérialismes de l'occident et de l'orient et que son caractère nettement ouvrier soit dénaturé.(....)

"Les ouvriers de Poznan se sont révoltés contre les conditions de sur-exploitation qui - dans toute période de folle accumulation - prévalent sous tous les méridiens et parallèles, à droite comme à gauche, à l'est comme à l'ouest. Nous ne savons pas si au-delà de la revendication économique, ils ont donné à leur agitation un contenu programmatique révolutionnaire. Le grand péril est que la révolution ouvrière polonaise se laisse canaliser dans la voie (absente certes à l'origine du mouvement) de la démocratie, des droits de l'homme, de l'indépendance nationale, au lieu de prendre la voie directe de la lutte révolutionnaire et de la formation du parti de classe. Longue et pénible est dans la situation internationale présente, cette dernière voie. Le but en est lointain comme nous l'indiquions au sujet de la révolte berlinoise, sous beaucoup de points semblables. Saluons les prolétaires tombés, victimes de la puissance unitaire du capital, et souhaitons que de leur première titanesque révolte naisse un mouvement qui ne se laisse pas altérer par les champs magnétiques d'orient et d'occident, se dirige sans hésitation vers le nord révolutionnaire, et seulement vers ce point cardinal."

" Il Programma Comunista ". N° 15. 1956.

1.4.6.- Puis ce fut en Hongrie.

" L'appréciation marxiste de ce qui arrive en ces jours tragiques ne peut se réduire à une "prise de position" entre les deux forces armées qui se heurtent. Elle ne se réduit pas à une option qui de façon indiscutée doit être prononcée en faveur des rebelles contre les forces de l'ordre hongroises et russes qui, dans une lutte sans quartiers où des deux côtés on utilise sans réserves la méthode de la terreur, tentent de les écraser. Souhaiter le succès final difficile et sanglant aux rebelles ne suffit pas pour pousser la solidarité enthousiaste jusqu'à glorifier le mouvement comme un retour total à la voie révolutionnaire communiste, comme une secousse totale contre l'onde de l'opportunisme, traître personnifié par le stalinisme, comme par l'antistalinisme du vingtième congrès.

" On a le devoir d'aller plus loin et de dire qu'une telle secousse est encore - de quelque façon que se termine la terrible crise qui bouleverse toutes ces instables "démocraties populaires" de l'Europe - très lointaine. La révolution ne vit pas d'illusions ni d'extrémismes sentimentaux, vides.

" Nous n'en sommes pas au retour d'un mouvement autonome de la classe ouvrière, mais à un mouvement interclassiste de travailleurs et classes semi-bourgeoises, qui ne sort pas de la formule hypocrite sur laquelle s'alignent les saboteurs du communisme révolutionnaire de l'Internationale de Lénine. On ne peut pas le nier. On doit regarder la vérité en face, mais avec une force dialectique apte à savoir comprendre et à accepter le fait historique que c'est seulement par cette voie que peut passer la reprise révolutionnaire. Pour le moment c'est un retour en arrière, à un stade de lutte qui apparaissait déjà dépassé il y a plus de trente ans et qui au fond fait reflourir schémas et alignements quarantuitards. Mais on ne peut pas hésiter lorsqu'il s'agit du choix entre l'adoption de ces schémas au sens de la manoeuvre politicarde et parlementaire corruptrice et leur réapparition sur le terrain de la lutte courageuse héroïque les armes à la main.(....)

" Le mouvement hongrois, pour admirable qu'il soit, n'est pas le nôtre. Il n'ouvre pas des ères nouvelles, telles que nous les attendons".

" Il Programma Comunista. N° 22. 1956.

1.4.7.- Aux E.U. l'histoire du mouvement ouvrier d'après-guerre présente deux périodes. La première est en liaison étroite avec celle que nous avons indiquée précédemment. On a d'abord les grandes grèves de 1945-46 de la General Motors, des cheminots et dans les mines de charbons. Cependant cette fois la classe capitaliste est renforcée et ne compose pas comme avant 1939 mais au contraire passe à l'attaque : loi Taft-Hartley (23.04.47).

La lutte contre le syndicat sera renforcée par la lutte contre le "communisme", c'est-à-dire contre l'URSS. L'identification de ces deux termes fut la manoeuvre la plus remarquable pour détruire le mouvement ouvrier. De cela tout le mouvement stalinien international en est responsable en ce sens que dans un premier temps on avait présenté les E.U. comme sauveurs du prolétariat, puis en 1946 on dénonce leur nature impérialiste et sont taxés d'ennemi n°1. La guerre froide ne fut que le prolongement de la guerre contre le prolétariat (1939-45), elle permit d'éliminer les derniers ^{restes} restant avec la période révolutionnaire de 1917-28 et donc de parachever de façon absolue la victoire du capital sur le prolétariat. Tout cela c'est aux U.S.A. qu'on l'aperçoit le mieux. L'union AFL-CIO en 1955 marque en fait l'intégration du syndicat qui soutiendra ouvertement les entreprises les plus "impérialistes" de l'Etat américain.

Ainsi se terminait une grande phase de la vie du prolétariat aux E.U. celle du prolétariat blanc qui avait si magnifiquement commencée au milieu du XIX° siècle (martyrs de Chicago et les grandes luttes pour la réduction de la journée de travail à 8 heures) et qui se terminait par l'intégration de ce même prolétariat dans le capitalisme développé.

La deuxième période a deux causes essentielles : le développement de l'automation et l'industrialisation du sud des E.U. Une partie importante du prolétariat fut exproprié des usines tandis que d'autre part une portion grandissante de la communauté noire du sud était prolétarisée et venait renforcer celle du nord.

A ces causes économiques s'en ajoute une autre politique déterminante pour la mise en mouvement de la communauté noire : l'indépendance d'un grand nombre de pays d'Afrique noire à partir de 1960. Cette indépendance était la

preuve de la non-infériorité des noirs. Dès lors le mouvement prend une ampleur considérable : émeutes de Birmingham de 1963. L'assassinat de Malcom X freine le mouvement mais divers groupements se formèrent alors, depuis ceux d'auto-défense jusqu'aux mouvements étudiants.

Une unification s'est produite et a engendré le pouvoir noir où coexistent un certain nombre de positions. Cependant il en émerge une qui, bien que de façon contradictoire, se relie à la position classique marxiste prolétarienne : la revendication de la société sans classes.

Le mouvement du prolétariat noir affirme le futur du mouvement ouvrier non pas tellement à cause des positions théoriques qu'il défend mais à cause de sa praxis liée à sa situation :

- Etant rejeté des usines il ne se pose pas la question de leur occupation.
- Il considère l'automation comme un phénomène positif irréversible et comme devant arriver à détruire finalement le travail (nous, nous dirions plus précisément le travail producteur de plus-value pour le capital).
- Il pose la question du pouvoir et la destruction de l'Etat en place parce que toute réforme est impossible.

En un mot, ils nous présentent ce que devient l'homme lorsque le système capitaliste est pleinement arrivé à maturité. Le capitalisme chasse de la sphère productive; il doit le détruire car c'est son ennemi mortel. L'humanité ne peut se sauver qu'en se révoltant contre ce monstre automatisé.

Aux E.U. le facteur de race existe et voile celui de classe. Le premier fut essentiel dans la mise en mouvement de la communauté noire; il fut révolutionnaire. Cela explique d'ailleurs le fait que l'on utilise parfois le terme de colonisation pour indiquer la situation des noirs aux E.U. Si le facteur de classe est fondamental, il n'empêche que celui de race a une très grande importance, ne serait-ce que pour masquer le premier et faciliter l'exclusion de toute une communauté humaine de la société en place. De tout cela les prolétaires et étudiants noirs (du moins la majorité) en ont pris conscience. Il est tout à fait logique qu'ils se méfient des prolétaires blancs qui ont profité de leur exploitation comme les prolétaires européens profitèrent de celle de leurs frères noirs d'Afrique, des arabes ou des jaunes...

La crise en rendant sans réserve les prolétaires blancs permettra de faire le lien avec les prolétaires noirs et surmonter ainsi, dans la lutte contre le capital, le facteur de race. Elle transformera en noirs la majorité des prolétaires et même les éléments des nouvelles classes moyennes.

1.4.8.- C'est au début des années 1960 que se produisit une reprise de l'agitation ouvrière un peu partout dans le monde. Elle fut enrayée (1.4.3.) dès que la crise larvaire fut totalement surmontée (depuis 1964, c'est le "boom" aux E.U.). Mais la petite récession de 1967 associée à la crise monétaire, la révolte du prolétariat noir américain, les conséquences de la guerre du Vietnam, la guérilla latino-américaine, et surtout le vaste mouvement d'insurrection des nouvelles classes moyennes à l'échelle mondiale, tout cela trouva dans la société française un terrain favorable par suite de contradictions internes du capitalisme français : ce fut le mouvement de mai-juin 1968.

Cependant ce mouvement est lui aussi un mouvement des classes moyennes et non un mouvement prolétarien. Sa manifestation signifie la rupture de la phase de contre-révolution et émergence de la révolution. C'est le premier acte d'un drame qui aura son paroxysme dans les années 1975-80.

1.4.9.- Comme pour la période d'avant-guerre, à la fragmentation de la lutte de classe à l'échelle mondiale correspond celle du corps de doctrine. Elle atteint un degré plus élevé encore. C'est la phase groupusculaire. La plupart de ces groupes n'ont d'intérêt que dans la mesure où ils défendent, même de façon très parcellaire, la doctrine communiste, revendiquent la révolution. En effet - en dehors de la gauche communiste italienne - tous sont absolument dominés par le poids du passé et sont absolument incapables de montrer ce que sera la révolution future. Ainsi les tribunistes hollandais, les hommes du KAPD avec leurs successeurs ont lutté contre la dégénérescence de l'I.C. Ils affirment constamment la caractère international de la révolution avant et après la seconde guerre mondiale. Cependant ils défendent une position unilatérale, immédiate en refusant toute la corruption marxiste du parti. Ainsi :

" Aucun parti, aucune autorité ne peut réaliser l'émancipation; seule le peut la masse de la classe travailleuse. Dans ce but il faut une plus ample connaissance, et une conscience plus mûre de la part des travailleurs, maturité qui est donnée par l'expérience pratique des masses. La tâche du mouvement de Spartacus consiste seulement à aider et à clarifier, à donner des conseils et une orientation." Voilà ce qu'affirmait le groupe hollandais Spartakus. Il ajoutait qu'après la destruction du régime capitaliste "les différentes tendances et les diverses orientations de la démocratie ouvrière discuteront - en congrès démocratiquement élus - toutes les questions et prendront des décisions en rapport à leur force relative. La minorité acceptera la domination de la majorité tout en conservant sa pleine liberté de critique."

Au parti, Spartakus substitue les Conseils ouvriers qui : a). sont élus directement par les ouvriers sur le lieu de leur travail; b). sont contrôlés et révocables à tout moment par les masses qui les élisent; c). comprennent tous les ouvriers sans distinction d'âge, sexe, croyance ou affiliation politique et qu'ils soient ou non membres des organisations syndicales; d). leurs buts sont au-delà de ceux de l'organisation syndicale; e). ne fragmentent pas les ouvriers en différentes catégories professionnelles mais les unissent en une nouvelle organisation de masse; f). ils ne toléreront jamais une bureaucratie où les délégués cessent d'être des ouvriers et reçoivent pour l'exécution de leurs tâches plus qu'un salaire normal d'ouvrier " (Programme du groupe Spartacus. 1941-42.)

Ce programme fut repris par les revues australiennes : "Southern socialist international digest.", puis "Southern Advocate for Workers' Councils", tout de suite après la guerre. Mais en fait on le retrouve dans une foule de revues un peu partout dans le monde. En France, des revues non prolétariennes telles que "Socialisme ou Barbarie" ou l'"Internationale Situationniste" (Cf. 1.4.11.) reprisent cela en insistant sur la question de la démocratie directe.

La revendication des Conseils ouvriers est en fait la revendication de l'unité perdue du prolétariat, puisque l'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes. Cependant cette unité est vue dans son immédiateté et jamais en tant qu'unification, en tant que processus qui suppose une base médiatrice (le programme ou mission de la classe). De ce fait il n'est pas possible d'expliquer la production de la conscience par l'intermédiaire de la classe devenue sujet historique.

1.4.10.- Le mouvement trotskyste à travers de multiples scissions et quelques réunifications poursuit son existence et refléurit même à l'heure actuelle. La caractéristique de ce mouvement est une façade théorique derrière laquelle se cache un rabâchage de vieilles formules. Les trotskystes effectuent même ce tour de force de rabâcher encore lorsqu'ils affirment innover ou enrichir. Cela découle de leur incapacité à comprendre l'immensité de la défaite prolétarienne d'où leur travail de Sisyphe : reconstruire et recoller les morceaux. Ils profitent de chaque secousse de la société, qu'ils baptisent montée révolutionnaire, puis ils se trouvent désemparés parce que rien n'est venu et au contraire c'est la débandade. Il en fut ainsi lors de la résistance, de l'agitation d'après-guerre, de l'affaire yougoslave, de la grande vague de révolution anti-coloniale (certains d'entre eux théorisant un déplacement du centre révolutionnaire dans les pays qu'ils appellent du tiers-monde) etc... Le mouvement de mai leur permet cet épanouissement que nous avons signalé. Cependant, leur lien avec la classe prolétarienne est allé en diminuant - comme pour tous les groupuscules d'ailleurs ; s'ils sont plus nombreux maintenant c'est parce qu'ils s'étaient reconstitués en englobant un grand nombre d'hommes des nouvelles classes moyennes. D'où l'immense populisme de la plupart d'entre eux - ils ne furent concurrencés sur ce plan que par les pro-chinois - lors de mai-juin 1968. Ce populisme témoignait amplement de leur séparation d'avec la classe ouvrière.

1.4.11.- Les différents groupes trotskystes ont en commun la revendication plus ou moins intégrale du Programme de Transition rédigé par Trotsky "et adopté en 1938 en même temps que les Statuts de la IV^e Internationale par la conférence internationale de fondation de la nouvelle internationale révolutionnaire."

Tous les zig-zags pratiques et les divagations théoriques des trotskystes sont inclus dans ce texte. Il est donc évident que tous s'y rattachent. Nous avons dit que le trotskysme était une maladie de la volonté (1.2.6.). Trois affirmations du programme transitoire le prouveront à suffisance:

- " La crise historique de l'humanité se réduit à la crise de la direction révolutionnaire." Il suffit donc de reconstituer cette direction, de former des cadres (ici Trotsky est cohérent avec lui-même, c'est ce qu'il disait déjà dans " Les leçons d'octobre " en 1923)

- " Le vieux "programme minimum" est constamment dépassé par le programme de transition dont la tâche consiste en une mobilisation systématique des masses pour la révolution prolétarienne." On ne se pose pas la question de savoir si les masses ne sont pas, dans certains cas, non-mobilisables. On pose qu'il peut en être toujours ainsi. On propose de ce fait la revendication de l'échelle mobile, du contrôle ouvrier- même avant la prise du pouvoir - du gouvernement ouvrier et paysan. Même si ces revendications ne peuvent trouver une satisfaction, cela importe peu; ce qui compte c'est qu'elles mobilisent.

- " Toutes ces objections démontrent que ces sceptiques ne sont pas bons à créer une nouvelle internationale. En général, ils ne sont bons à rien."

" La IV^e internationale est déjà surgie de grands événements : les plus grandes défaites du prolétariat et la trahison de la vieille direction. La lutte des classes ne tolère pas d'interruptions. La 3^e internationale, après la deuxième, est morte pour la révolution. Vive la IV^e internationale! "

Evidemment, c'est bien l'originalité de cette internationale: elle ne vit que de défaites ! Elle en est toujours à vitupérer contre la dégénérescence et la trahison alors qu'il n'y a plus rien. Tout cela est fort cohérent en fonction de " la lutte de classe ne tolère pas d'interruption " de " la révolution permanente " et du fait qu'il faut compléter la révolution de 17, accaparée par la bureaucratie !!

Les défaites apportent des coupures dans les continuités et la lutte de classe permanente n'explose qu'à certains moments en mouvements révolutionnaires de grandes amplitudes commençant ainsi un nouveau cycle révolutionnaire. Ne voulant pas comprendre que le marxisme est une théorie de la contre-révolution, qu'il faut individualiser les cycles de révolution et de contre-révolution, Trotsky a toujours une phase de retard dans l'appréciation des mouvements. Les trotskystes eux sont totalement en dehors de la réalité.

1.4.12.- Cette mauvaise sortie historique, ils la doivent d'ailleurs à leur maître qui dans le fameux programme en question écrivait : "les forces productives de l'humanité ont cessé de croître". Malheureusement pour eux cela n'est pas vrai. S'il en était ainsi, le capitalisme aurait épuisé toutes ses possibilités, puisque sa mission consiste à accroître les forces productives, à exalter la production. Or, surtout à partir de 1956, on a eu une explosion productive et c'est justement ce rajeunissement qui fut cause de l'enraiment de la reprise révolutionnaire du mouvement prolétarien qui commençait à se manifester, à émerger (1960).

On ne peut pas reprocher aux trotskystes de n'avoir rien fait, de n'avoir mené aucune action révolutionnaire d'envergure. On peut leur reprocher d'avoir cru que cela était possible. A cause de quoi, ils ont même gâché les quelques possibilités de reprise.

Les divers mouvements trotskystes actuels sont en fait tirillés par les divers courants idéologiques : le léninisme (à ne pas confondre avec les positions de Lénine) et son succédané le stalinisme : théorisation de l'avant-garde révolutionnaire, exaltation des cadres, nécessité des alliances, des mots d'ordre transitoires tel que celui de gouvernement ouvrier et paysan! théorisation du profit maximum et du capitalisme monopoliste (deux slogans staliniens) - nécessité d'une phase transitoire après la destruction du capitalisme où il faudra accroître la production, où l'on aura besoin de la loi de la valeur etc...une variété d'anarchisme qui revendique l'autogestion même avant la prise du pouvoir. Là encore - ironie du sort -ils paient tribut à Trotsky : " Par l'expérience du contrôle, le prolétariat se préparera à diriger directement l'industrie nationalisée, quand l'heure aura sonné." En 1938, ce n'était pas l'autogestion, c'était le contrôle ouvrier avant la prise du pouvoir, c'était le premier pas vers l'idéologie gestionnaire.

Le trotskysme est l'interprétation de l'immédiat à l'aide de vieilles formules puisées dans l'arsenal de la 3^e Internationale surtout de sa mauvaise période (dès le 3^e congrès) avec laquelle le mouvement prolétarien n'a pas encore positivement rompu. D'où sa persistance et, parfois, sa prospérité.

1.4.13.- Le groupe lié à "Socialisme ou Barbarie" s'est affirmé au début comme une critique du mouvement trotskyste et en tant que dépassement du mouvement ouvrier traditionnel. Il s'est fait en réalité l'interprète du vide théorique - à l'échelle mondiale - dû à la défaite du prolétariat. D'autre part, dans la tentative de dépasser le marxisme, il a toujours présenté celui-ci tel qu'il venait d'être déformé par le prisme stalinien (ainsi "Socialisme ou Barbarie" présentait toujours le socialisme classique comme revendication de la planification et de la nationalisation). C'est pourquoi a-t-il toujours préféré ignorer l'oeuvre théorique de la gauche communiste d'Italie et dissenter oisivement à partir de toutes les déformations du marxisme.

1.4.14.- "Socialisme ou Barbarie" se présente d'abord comme une dissolution du trotskysme en poussant celui-ci jusqu'à son extrême limite. Non seulement la bureaucratie s'est emparée de l'Etat, mais aussi de l'économie, puisque la bureaucratie est une nouvelle classe et de ce fait il faudra, en Russie, une révolution anti-bureaucratique. Telle fut la grande découverte qui nécessita la publication d'un nouveau manifeste qui est un vrai "détournement" avant la lettre. Cela amène "Socialisme ou Barbarie" à affirmer : "Nous pensons que nous représentons la continuation vivante du marxisme dans le cadre de la société contemporaine."

1.4.15.- Cependant les barbaristes retombaient dans ce même trotskysme qu'ils pensaient dépasser lorsqu'ils envisageaient la situation immédiate et la perspective. Pour eux - en opposition avec les éléments de la gauche d'Italie, affirmant que la situation d'après-guerre était une situation de recul - il y avait une possibilité révolutionnaire et celle-ci était liée à la 3^e guerre mondiale imminente. Cette possibilité était attestée - selon eux - par la désertion des partis staliniens de la part des ouvriers.

Dans cette perspective il fallait lutter à fond contre le stalinisme phénomène original, lié à la contre-révolution bureaucratique et non simple réédition du réformisme au sein du mouvement ouvrier (ce qui ne les empêcha pas de caractériser ce même stalinisme comme un "moment de la conscience prolétarienne" !). Ainsi comme les trotskystes, ils étaient amenés à mettre au coeur de leur préoccupation la question russe.

1.4.16.- La prévision ne devait pas se réaliser et au lieu de la guerre, on eut la coexistence pacifique: "Socialisme ou Barbarie" passa alors de la dissolution du trotskysme à celle du mouvement des conseils. La nouvelle phase (commençant à peu près en 1957) débute par une révision du marxisme, avouée cette fois. A la bureaucratisation généralisée de la société, on oppose la revendication de la gestion ouvrière qui va être mise au centre du contenu du socialisme. Belle découverte en réalité, alors que pour le mouvement communiste, le socialisme c'est la destruction du prolétariat ! en fait toute la théorie du prolétariat est mystifiée et transformée en une philosophie de l'exploitation. "Socialisme ou Barbarie" pousse jusqu'à l'absurde la position des différents courants se réclamant des conseils ouvriers. Cependant en 1957, il ne peut encore couper le cordon ombilical qui le lie au trotskysme et au stalinisme puisqu'il considère encore que le socialisme se construit : "on ne peut pas attendre, on ne peut tenir qu'en construisant le socialisme".

1.4.17.- De la philosophie on passe à la justification : " Le prolétariat ne pouvait éliminer le réformisme et le bureaucratisme avant de les avoir vécus c'est-à-dire avant de les avoir produits comme réalités sociales. Maintenant, la gestion ouvrière, le dépassement des valeurs capitalistes de la production et de la consommation comme fin en elles-mêmes, se présentent au prolétariat comme seule issue" (n°35). D'où le programme socialiste est "programme d'humanisation du travail et de la société" et c'est la redécouverte des bons vieux slogans des socialistes réformistes d'avant 1914, qui voyaient dans le socialisme une fin à l'exploitation humaine, une humanisation. Beau dépassement en vérité !

A partir de ce moment le petit relan prolétarien et communiste est définitivement rejeté et commence la longue errance, pleine d'élucubrations où

"Socialisme ou Barbarie" se développe uniquement comme parasite de toutes les théories bourgeoises surgissant en tant que dépassement du marxisme. En cela seulement, il est fidèle à sa tradition : à l'origine sa position était plus existentielle que marxiste.

1.4.18.- En 1964, c'est l'aveu de la défaite avec la proclamation que le mouvement ouvrier est un cadavre, que le mouvement prolétarien en est encore à sa phase théologique; avec l'affirmation que la révolution est un accident: "Tôt ou tard, à la faveur d'un de ces "accidents" inéluctables sous le système actuel, les masses entrent de nouveau en action pour modifier leurs conditions d'existence." (n°35)

Le marxisme est réexaminé après une étude de Hegel en passant par Lukacs et c'est à nouveau la découverte : le marxisme est en fait un théorie bourgeoise, Marx ne tient pas compte de la lutte des classes, Marx n'a pas compris la dialectique, etc... Il est arrivé à "Socialisme ou Barbarie" la même mésaventure qu'à Proudhon : une indigestion hégélienne. Tous les deux ont voulu être une synthèse, ils ne furent qu'une erreur composée.

1.4.19.- La tentative de reposer le mouvement révolutionnaire vu en tant que totalité n'a été qu'un moyen de vider de tout contenu les théories de ce mouvement : le trotskysme ou le communisme de conseil, celle de redéfinir "le contenu du socialisme" débouche en fait dans une énorme accommodation identique à celle opérée par Hegel. Celui-ci ne voulait aucune séparation entre la vie civile et la vie politique. De ce fait - étant donné qu'il ne pouvait poser, comme le fera Marx, la formation d'une autre Gemeinwesen - il en arrive à réintroduire la nécessité des états :

" Le summum de l'identité de Hegel, ainsi qu'il l'avoue lui-même, était le moyen-âge. Là les états de la société civile en général et les états au point de vue politique étaient identiques.

" Hegel veut le système constituant médiéval, mais au sens moderne, du pouvoir législatif, et il veut le pouvoir législatif moderne, mais dans le corps du système constituant médiéval : c'est du très mauvais syncrétisme".

C'est le même horrible syncrétisme que théorisait "Socialisme ou Barbarie" lorsqu'il fondait le socialisme sur l'entreprise capitaliste.

1.4.20.- "Socialisme ou Barbarie" n'est pas ^{un} accident. Il exprima de façon nette une position diffuse à l'échelle mondiale : interprétation de l'absence du prolétariat et de la montée des nouvelles classes moyennes (surtout à partir du n°35).

"Socialisme ou Barbarie" a rempli sa mission de dépasser les sectes puisqu'il a débouché dans l'immédiat, dans le présent, coupant toute attache avec le passé devenant l'expression du phénomène autonomisé du capital, de sa mystification : la circulation du capital voilant totalement le procès de production immédiat, d'où escamotage du prolétariat. Ainsi il finissait par le commencement de l'Internationale Situationniste, idéologie plus élaborée, plus adéquate à l'existence des nouvelles classes moyennes. Il révélait réellement ce qu'il contenait dès son origine : qu'il n'avait aucun rapport avec la théorie du prolétariat.

1.5.- La Gauche Communiste d'Italie après la guerre.

1.5.1.- En 1943, le Parti communiste internationaliste d'Italie est fondé par des militants de la gauche qui, dès la fin de la guerre, seront en contact avec des éléments français et belges.

Ce mouvement naquit lesté d'un certain nombre d'erreurs liées à l'idée que l'on pouvait et devait répéter ce qui s'était produit au cours du premier-après-guerre. Il y avait la croyance en la venue plus ou moins proche d'une phase révolutionnaire comme celle de 1917 et donc possibilité d'une intervention prolétarienne. A cela s'ajoutait la personnalisation de la contre-révolution en la Russie soviétique laquelle connaîtrait une phase nouvelle : le capitalisme d'Etat vu comme un stade intermédiaire, particulier entre le capitalisme et le communisme.

Il y avait donc un fort courant qui n'avait pas brisé les attaches avec la 3^e internationale, avec ses polémiques, il restait sur son terrain et, par là, manifestait une déviation type trotskyste à tel point que dans une plate-forme de 1944 il était écrit ceci :

" Notre parti, qui ne sous-estime pas l'influence des autres partis à tradition ouvrière et l'importance d'une telle influence sur les masses, se fait le défenseur du " front unique " manifestation organique de l'unité ouvrière au-dessus des partis, etc.. "

1.5.2. Mais en même temps se trouvait un autre courant qui avait réellement tiré les leçons des événements qui s'étaient produits depuis 1928, pour qui la constitution du parti était prématurée, mais pour qui, aussi, il était nécessaire de préserver les quelques énergies prolétariennes afin qu'elles ne deviennent pas la proie de l'immédiatisme. Ce courant accepta le parti un peu comme Engels reconnut la fondation de la II^e internationale.

1.5.3. Les positions " immédiates " de ce courant peuvent être résumées de la façon suivante :

- Le fascisme a gagné la guerre.
- Pas de 3^e guerre mondiale imminente.
- L'U.R.S.S. est pacifiste et les E.U. sont bellecistes.
- Le mouvement prolétarien doit en finir avec toutes les scories du passé; il doit en finir avec la démocratie.
- Lutte contre le nouveau révisionnisme qui sème le doute : le prolétariat ne pourrait plus accomplir seul sa mission historique (dernière manifestation du passif de la théorie du front unique, puis des fronts populaires).

Ces positions furent défendues dans la chronique de " Sul filo del tempo " de Battaglia comunista, puis de *il programma comunista* et dans la plupart des articles de la revue *Prometeo* (jusqu'en 1952).

1.5.4. L'opposition entre les deux courants ne devait que s'amplifier. Le point d'achoppement en fut la Russie et la question syndicale (plus exactement le lien du parti à la classe et les possibilités d'intervention de celui-ci dans la situation immédiate). Le premier courant influencé par l'idéologie ambiante et en particulier par Socialisme ou barbarie, en arrivait de plus en plus à théoriser qu'en Russie il y avait des phénomènes nouveaux qui nécessitaient une révision de la théorie. D'autre part le prurit de l'agitation pous-

sait à remettre en cause l'anti-démocratisme du mouvement (la démocratie pourrait être utilisée dans un but d'agitation). Ainsi les erreurs de 1945 se révélèrent dans leur plénitude, par une manifestation qui avait été sollicitée de l'extérieur. En un mot l'absence de reprise empêchait une soudure avec dépassement réel. Une séparation devint nécessaire.

1.5.5. En 1951, s'opère une épuration en ce sens que les résidus de l'histoire antérieure sont éliminés et le mouvement prend un aspect plus pur, plus réellement communiste. C'est la rupture effective, efficace avec la démocratie telle qu'elle avait été proclamée en 1921 à Livourne (et dans le principe démocratique) mais qui n'avait pu être réalisée à cause de l'I.C. elle-même. Le principe vital du parti n'est plus le centralisme démocratique, mais le centralisme obéissant. Les thèses de 1945 sont reprises et précisées avec :

- les leçons de la contre-révolution; la Russie n'est pas au centre des préoccupations, elle n'est pas non plus le centre de la contre-révolution.
- Le stalinisme ne fait que réaliser le contenu de la social-démocratie.
- Condamnation de l'activisme et explication du renversement de la praxis.
- Appréciation des révolutions anti-coloniales comme phénomènes positifs même s'ils ne sont pas prolétariens et aboutissent au triomphe de révolutions bourgeoises.
- Lutte contre le révisionnisme et le doute; réfutation qu'il puisse y avoir une nouvelle classe (en Russie d'abord, dans le monde ensuite) : la bureaucratie; dénonciation du danger représenté par certains groupes reprenant les positions de Socialisme ou barbarie, non pas pour l'immédiat, mais pour le futur, parce qu'ils défendent des positions qui tendent, en définitive, à nier l'importance de l'intervention du parti politique de classe dans le déroulement de la révolution.

1.5.6.--Ainsi ce petit regroupement pourra résister grâce à un effort théorique intensé et en créant en quelque sorte un cordon sanitaire autour de lui. Il préparera par là, la transmission de l'expérience révolutionnaire aux jeunes générations, la formation d'un vrai parti de classe à l'échelle mondiale. Dans une certaine mesure il pouvait être lui-même un parti, car exprimant la situation où se trouvait la classe ouvrière : défaite sur le plan politique, mais victoire totale sur le plan programmatique. Sa forme réduite sur le plan organisationnel, extraordinairement puissante sur le plan théorique, lui était imposée par les données mêmes de la lutte de classe, totalement contraires au développement extensif du mouvement.

Ce groupement vivait en sachant bien que la révolution était lointaine.

1.5.7.- Après le XX^e congrès du P.C.R., lors du 40^e anniversaire de la révolution d'octobre, la perspective de la révolution future fut indiquée (cf. 2.1.). Celle-ci eut en définitive un aspect négatif en ce sens que certains éléments au lieu de chercher à comprendre et étudier comment la prévision pourrait se vérifier dans la réalité, choisirent une voie plus rapide, plus lestée d'impatience. Ils se polarisèrent sur la Russie et quêtèrent l'aveu fatal : la reconnaissance du capitalisme en Russie de la part des dirigeants de celle-ci. Sur le plan pratique, considérant que du moment que l'énigme russe était résolue, tout était réalisé (preuve de leur incompréhension du devenir du grand champ de luttes d'après-guerre et incapacité à intégrer un phénomène dans le corps de doctrine). Ils proclamèrent la doctrine restaurée,

l'effort théorique fini, la nécessité d'aller dans la pratique. Or abstraitement, on peut concevoir qu'il y a pour un groupement d'hommes donné, réalisation d'une restauration. Mais est-ce que cela veut dire pour autant qu'il soit possible de reprendre une activité effective à l'extérieur ? Cela est pur schématisme, métaphysique. La possibilité d'intervention ne dépend pas uniquement d'une restauration théorique mais aussi, fondamentalement, de secousses profondes qui bouleversent toute la société. C'est pourquoi, on peut se demander dans quelle mesure un tel mouvement - dans son ensemble - pouvait avoir intégré une "théorie restaurée" lorsqu'il ne savait pas que les conditions d'intervention du mouvement dépendent de facteurs en dehors de sa volonté.

En fait, l'oeuvre de restauration n'en était pas qu'à son début et elle fut assez vite abandonnée.

1.5.8.- Un élément essentiel dans la décomposition du mouvement, ce fut la faiblesse critique. Dans le texte de 1957, il était dit : "Au cours des vingt ans qu'il nous reste à subir, la production industrielle et le commerce mondiaux connaîtront une crise qui aura l'ampleur de la crise américaine de 1929-32, mais qui n'épargnera pas, cette fois, le capitalisme russe."

Huit ans après la prévision, à peu près à la moitié de la distance historique séparant de la grande crise pouvant amener la 3^e guerre mondiale, il n'y avait pas manifestation de cette crise d'entre-deux guerres qui aurait permis la formation des premiers noyaux du parti de classe. Or - sauf rares exceptions - la non-vérification de cette prévision n'était pas abordée. On fit comme si de rien n'était, comme si la crise était simplement différée. Or, il était possible qu'à force d'être différée, elle ait été finalement surmontée. En fait, il y avait une certaine rupture dans la prévision. Il aurait fallu l'affronter, au lieu de parler à n'importe quelle occasion de la crise du capital, de son agonie, etc... : les litanies classiques du trotskysme.

Or, lorsqu'un mouvement quelconque est devenu inapte à percevoir les discontinuités, c'est qu'il a abandonné la doctrine intégrale; sa dégénérescence est inévitable. Ce qui se produisit.

1.5.9.- La réalité est têtue et les désirs de ces éléments n'étaient pas réalisés. Aussi s'enfermèrent-ils dans leur schéma et retournèrent-ils finalement aux défauts antérieurs, dénonçant l'URSS comme le centre de la contre-révolution, étendant même cela aux différents pays qui s'étaient émancipés des métropoles coloniales, en se disant socialistes.

Pour ces éléments, il semblait qu'il y avait des potentialités révolutionnaires qui n'étaient pas utilisées; on ne savait pas les exploiter. Enfin, si le parti n'avait pas plus d'influence, c'est que tout simplement il était mal organisé. D'où un retour à Lénine. En effet, celui-ci, en 1903, avait fait propagande pour la formation d'un organe central et la création d'un parti plus centralisé et structuré (une foule de cercles existait alors, il fallait unifier les unités existantes). On devait donc faire comme Lénine, exporter la théorie et, pour ce faire, on devait trouver un autre mode d'organisation. En particulier il fallait reconsidérer le parti comme un instrument qui pourrait utiliser la démocratie.

On se référait donc à Lénine, comme en 1945 où l'on avait rappelé que celui-ci, avec le parti bolchevik, avait été apte à transformer la guerre impérialiste en guerre civile. Il aurait fallu en faire autant. Ce fut aussi le retour à la mystification démocratique. L'idéologie bourgeoise refaisait fortement son apparition au sein du mouvement parce que la théorie instrumentaliste n'est qu'une variante de l'utilitarisme né au XVIII^e siècle. La différence, c'est qu'elle exprime que l'essentiel n'est plus l'homme, mais l'instrument, la machine.

D'autre part poser les questions sous l'angle de l'organisation, c'est encore être victime de l'idéologie ambiante, le fascisme, qui ne voit que des questions organisationnelles, jamais de théorie.

1.5.10.- Au fond dans un premier temps on voulut forcer la prévision à se réaliser : " Ce qui est grave, c'est quand on fixe un terme limite à l'histoire pour confirmer les prévisions de la doctrine : l'opportunisme n'a jamais eu d'autre origine et n'a jamais conduit sur une autre base ses campagnes de sophistication dont celle du socialisme en Russie a été la plus pernicieuse." (Dialogue avec les morts. p.132.)

En 1962, le Parti communiste internationaliste crut possible - à la suite de l'agitation commencée en 1960 et renforcée au cours de l'année même - de faire un organe syndical : Spartaco. Ces mouvements n'étaient que des symptômes mais non la crise. Cela ne faisait rien puisqu'il était prévu qu'elle devait venir.

Mais quand on commence à ne plus avoir un comportement matérialiste, non volontariste, l'erreur est inévitable. La parution de cette feuille fut la première défaite théorique car elle signifiait l'abandon de la revendication de lier en un tout indissoluble l'action immédiate (syndicale ou autre, selon les organisations : comité d'usine, conseil d'entreprise, etc...) et la lutte médiante, "politique" ; c'était reconnaître la division de la classe, l'accepter et la théoriser. Tout cela parce qu'avec cette feuille on espérait être plus perméable à la classe. Il fallait maintenir la position qui affirmait que le petit parti préfiguration de celui de demain devait conduire toutes les luttes et son organe de presse être unitaire.

En 1963, on s'enfonça un peu plus en publiant en France "Le prolétaire". Le mouvement quittait ses positions originales et se mettait au niveau du mouvement trotskyste avec lequel il entraînait en concurrence. D'où les divers articles ou réunions publiques proclamant la mort du trotskysme, parlant de son autopsie, alors que leur manifestation était la meilleure preuve de la vigueur de celui-ci.

Tout cela montrait aussi l'insuffisance de la thèse de la gauche sur le syndicat (1.3.7.d) dès lors que n'étaient pas clairement précisées l'évolution de celui-ci, son intégration dans l'Etat et le comportement des prolétaires à son égard : la désertion.

1.5.11.- Cette déviation ne fit que se renforcer. De 1964 à 1966 ce fut l'assaut du fétichisme démocratique (on voulut même structurer le mouvement en lui créant des "chefs" !), du doute révisionniste. Celui-ci se manifesta sur-

tout dans l'abandon de la perspective tracée en 1957. Ce ne fut pas de façon nette et précise mais par l'affirmation de perspectives nouvelles sans essai de relier avec l'ancienne pour la confirmer ou la rejeter. On fit de la Chine un nouveau foyer révolutionnaire, puis l'Inde fut proclamée poudrière de l'Asie; le marché commun était considéré comme réalisé et le stade des nations dépassé en Europe; on remettait en question l'importance des révolutions anti-coloniales, on leur niait toute manifestation révolutionnaire (la révolution algérienne est-elle une révolution ?) alors qu'au cours des années précédentes on avait salué l'immense vague révolutionnaire (même si elle était bourgeoise) des pays d'Asie et d'Afrique et stigmatisé l'Europe enfoncée dans la stupidité démocratique. Il y eut même de très belles découvertes, comme celle-ci : "L'empire américain est immense mais plus vulnérable encore que les vieux empires coloniaux qui se sont survécus jusqu'à la seconde guerre mondiale. Il ne tient que sur la puissance du capital et la force vive des armes, à quoi se réduit sa politique coloniale et internationale." (Programme communiste, n°36) sans parler de celle de la proto-bourgeoisie ou de la rente usuraire capitaliste.

Il y eut tout de même des réactions importantes : les notes pour les thèses, les thèses de Naples, celles de Milan rappelèrent comment le parti avait vécu depuis 1951, comment dans la réalité le centralisme organique s'était manifesté. Malheureusement le courant était trop fort et emportait tout.

L'acceptation des thèses ne fut que formelle car, dans la vie, dans la pratique du mouvement, le mécanisme n'était même pas à la hauteur du centralisme démocratique tant décrié; il était à celui d'un mouvement en décomposition.

1.5.12.- Le faible parti formel de 1951, faible numériquement, mais fort sur le plan programmatique succombait lui aussi à l'assaut révisionniste. Jamais peut-être, sur une si longue durée, un parti formel n'avait eu une expression aussi puissante. Jamais une telle résistance à la contre-révolution n'avait été opérée. Malheureusement il succomba lui aussi en résolvant la question qui l'avait minée dès le début et qu'il avait paru surmonter : Quel doit être le mode de vie du parti ? Réponse que le regroupement défendant le programme - donc les lignes théoriques fondamentales ainsi que la perspective de l'action future - du parti dans sa large acceptation historique, soit un vaste mouvement ou la réunion de quelques individus, un seul et même mode de vie : le centralisme organique; donc banissement absolu de toute révérence ignominieuse à la mystification démocratique. Dit autrement, il ne doit pas y avoir distorsion entre programme et tactique : acquisition de la gauche au cours du premier après-guerre; de même il ne doit pas y en avoir entre programme et principe d'organisation : acquisition définitive du second après-guerre.

1.5.13.- Cette défaite est due à l'abandon des conditions de 1951, conditions qui exprimaient dans quelles limites le regroupement pouvait être un parti exprimant un certain moment de la vie de la classe. Il ne peut se considérer un parti et ne pourra continuer à l'être, c'est-à-dire qu'il n'y aura pas de rupture entre l'organisation actuelle et celle qui dirigera la révolution de demain, que si le parti est faible numériquement et ne regroupe que les éléments totalement persuadés de la validité de la doctrine non seulement pour tout l'arc historique passé mais surtout pour celui à venir. Il perdurera dans la mesure où il sera apte à lutter contre le révisionnisme. Celui-ci ne naît pas à la suite d'une défaite sanglante du prolétariat, mais en pleine période d'expansion de celui-ci (à l'époque de l'abrogation des lois anti-socialistes, par exemple), en pleine période aussi du renforcement du capitalisme, de telle sorte que le but semblait s'éloigner bien que la capacité d'intervention dans

la société devint de plus en plus grande. D'où l'idée de trouver une voie plus rapide (court-circuiter l'histoire) : le but n'est rien, le mouvement est tout. Le doute révisionniste dénoncé en 1945, triomphe en 1966. On peut résumer son mode d'affirmation dans la phrase : la prévision n'est rien, l'organisation est tout. On retrouvait la même erreur qu'en 1925, lors de la bolchevisation.

1.5.14.- Ce révisionnisme a donc été engendré par le renforcement considérable du capital dans la période d'après-guerre, par son rajeunissement. D'autre part, les classes moyennes, produits du capital, pénétrèrent le parti et firent triompher une position hybride. Celle-ci se manifesta surtout au sujet de son organisation. Ceci était inévitable puisque si on ne recherchait plus, dans les faits matériels, la cause de l'absence de liens entre ce parti et la classe, restait, alors, à s'en prendre aux principes du mouvement.

La contre-révolution triomphait totalement. L'être du parti était remis en cause, puisqu'il y avait négation du centralisme organique. Les forces de tension ont été telles qu'elles ont réussi à désintégrer le dernier noyau restant sur les bases du programme.

1.5.15.- Il faut constater l'échec et en tirer toutes les conséquences. La tentative de former un parti efficient, apte à se lier à la classe, a fait faillite. Deux événements auraient pu la favoriser : 1°. la révolution anti-coloniale, en provoquant une certaine radicalisation dans les métropoles capitalistes. Le phénomène se produisit mais fut de trop faible envergure, d'autre part, le parti abandonna trop vite la juste interprétation de ces révolutions, ce qui mit obstacle à sa liaison avec elles. 2°. Une crise économique de type 1929. Celle-ci fut escomptée pour le milieu de la décennie 1960-1970. Or cette crise fut en fait surmontée par le capital. Ces deux mouvements expliquent la stagnation du mouvement et son volontarisme tendant à surmonter cette dernière en changeant son être afin de se rendre compatible avec la situation.

Il faut battre en retraite. Comme en 1852 lors de la dissolution de la Ligue des communistes, en 1872 lors du transfert de l'A.I.T. à New-York, en 1906 après la défaite de la 1^o révolution russe, après 1928, lorsque certains éléments de la gauche jugèrent que tout était fini et qu'il fallait attendre une autre phase révolutionnaire. Battre en retraite signifie retourner aux positions fondamentales, celles de 1951, 1945 et par delà la révolution russe, aux fondements du communisme affirmé dans l'oeuvre de Marx et d'Engels.

1.5.16.- Il faut aussi tirer les leçons de cet échec. Celui-ci ne dérive pas uniquement du renforcement du capital et de l'action des nouvelles classes moyennes, mais de l'ambiguïté même du mouvement : il se prétendait parti tout en disant que le vrai parti ne serait possible que demain. Il dérive du fait de proclamer correctement le futur sans être apte à rompre réellement avec le passé; de ne pas être un véritable dépassement. Il fallait clairement porter la critique à la 3^o internationale en tant que phénomène global. Or reprocher, à juste raison, à l'I.C. que l'adoption d'une mauvaise tactique n'était pas seulement néfaste sur le plan de l'action immédiate, mais remettait en cause l'être du parti, impliquait que l'I.C. réalisait correctement cet être. Il n'en était pas ainsi.

Que la critique n'ait pas été portée au moment de la grande lutte qui va jusqu'en 1928 beaucoup de faits peuvent le justifier, mais il n'en est pas de même des années après, lorsqu'il n'y a plus rien. La non-coupure avec l'idéologie léniniste, avec la conception léniniste de la tactique et de l'organisation devait inévitablement produire des effets néfastes.

En un mot le mouvement anticipait trop tout en ne réussissant pas à se distancier vis-à-vis du passé. Il ne pouvait pas être reconnu en tant que mouvement du futur, il fut dévoré par le passé.

1.5.17.- " Le parti détruit pièce à pièce en trente ans, ne se recompose pas goutte à goutte comme un cocktail, selon l'art bourgeois de se droguer. Il doit se placer au terme d'une ligne unique et sans rupture de continuité, qui ne se caractérise pas par la pensée d'un homme ou d'un groupe d'hommes présents "sur le marché", mais par l'histoire cohérente d'une succession de générations. Par dessus tout, il ne peut surgir de cette nostalgie illusoire du succès qui, loin de se fonder sur la certitude doctrinale inébranlable (que nous possédons depuis un siècle) de la réalité du cours révolutionnaire, compte bassement sur l'exploitation subjective du tatonnement et des trébuchements d'autrui : ce serait là une voie bien mesquine, stupide et illusoire pour un résultat historique immense ! " (Préface au Dialogue avec les Morts.P.6)

La rupture de continuité organisationnelle impose une étude théorique plus exhaustive, une rectitude encore plus grande et un enracinement dans le passé plus profond, une intégration de tous les courants qui - même partiellement - défendent la théorie du prolétariat.

Cependant cette rupture doit permettre en même temps de rompre réellement avec la III^e internationale, car il est impossible que le parti de demain puisse se former sur la base des thèses même des deux premiers congrès seulement (ceux qui représentent le mieux la position révolutionnaire intégrale).

1.5.18.- Le parti ne peut se reformer qu'avec la soudure de deux mouvements: celui du retour à la totalité de la théorie du prolétariat et celui de l'unification de la classe. Depuis 1914 le mouvement prolétarien est à la recherche de l'unité perdue. Certains croient la retrouver en conquérant les syndicats, d'autres en théorisant un système de conseils d'entreprise qui escamoterait parti-direction-autorité, etc... Cependant l'exigence de réaffirmer la doctrine en tant que totalité (alors que de tous côtés on veut y faire des coupures, des séparations) ne s'est manifesté réellement que dans le parti communiste internationaliste, puis international. Ce mouvement a lui aussi fait faillite. En conséquence, il est nécessaire de reprendre l'oeuvre unificatrice, en suivant toujours, en même temps, le mouvement réel.

1.5.19.- On ne crée pas un parti à plus forte raison à une grande distance historique de la vague révolutionnaire. Il se formera du mouvement d'unification de la classe. Son existence formelle à l'heure actuelle est une gêne ne serait-ce que parce qu'au bout d'un certain temps - à cause même du marasme politique - il tend à se prendre pour un deus ex-machina et à croire que tout

doit passer par lui, qu'il doit tout diriger. Ceci, juste au moment où il est le moins reconnu par le mouvement réel. Il faut au contraire montrer comment la triple exigence de l'unification, de la réacquisition de la totalité de la doctrine et de celle de la formation de la Gemeinwesen implique obligatoirement la formation du parti.

1.5.20.- Un élément fondamental pour la réacquisition de la totalité doctrinale est fourni par l'apport de la gauche communiste d'Italie. Cependant beaucoup d'éléments parallèles peuvent être nécessaires: Tribunistes, KAPD, divers mouvements se réclamant des conseils, Lukacs, etc... Le travail d'unification implique le refus des anathèmes.

Cependant cette unification implique en même temps une très nette délimitation, sinon c'est l'unification de n'importe quoi. Réunifier n'est pas abjurer les schismes (avec la démocratie sous toutes ses formes, avec le mouvement anarchiste). C'est au contraire grâce à des délimitations rigoureuses que le mouvement d'unification peut réellement déboucher sur la formation d'un être unitaire : la classe en tant que classe et donc constituée en parti.

1.5.21.- Après la deuxième guerre mondiale, le rajeunissement du capital, le blocage de la plupart des révolutions coloniales au stade de révolutions par le haut, tout cela a favorisé la destruction du mouvement révolutionnaire. Il ne reste plus rien d'organisé, de structuré. Tel est le triomphe de la contre-révolution. Elle est allée jusqu'au bout. Mais la révolution réapparaît, émerge.

1.5.22.- Le mouvement prolétarien noir des E.U., la rupture de mai-juin, la réapparition des diverses positions affirmées au cours de la révolution russe, la revendication des conseils ouvriers et même la manifestation du communisme grossier à quoi se réduit la théorie diffusée par l'Internationale Situationniste, tout cela montre qu'une nouvelle phase est en cours. Ajoutons à cela la persistance du front de classe de l'Europe centrale, les profondes transformations s'opérant en Chine, la guérilla endémique de l'Amérique Latine, le réveil de l'Afrique, et on comprendra que comme le disait Engels (1.1.11.) des événements mûrissent qui préparent la réunification de la classe et la reformation du parti.

Nous l'avons souvent affirmé le monde entier (surtout l'aire euro-nord-américaine) souffre du retard de la révolution communiste. Le triomphe de la révolution russe en tant que révolution uniquement bourgeoise a asiatisé l'Europe, l'a figée dans son capital. Depuis 1848, la révolution communiste est possible, depuis 1914 elle est absolument nécessaire. A l'heure actuelle nous avons une situation sublimée, c'est-à-dire que depuis longtemps la société aurait dû devenir communiste. Le "point de transformation" est dépassé depuis longtemps. De même qu'une eau peut être portée à une température inférieure à 0° sans qu'elle se prenne en glace (elle est sublimée); il suffit alors d'un cristal de glace pour que tout se solidifie. Demain la crise rendra apparente la sublimation de cette société. Les quelques groupes révolutionnaires - ceux demeurés fermes sur la position de classe, reliés à la tradition historique et ceux surgis sur la base même de la lutte sociale - seront autant de cristaux qui provoqueront l'érection de la classe en parti.

2.- LA QUESTION RUSSE ET LA THEORIE DU PROLETARIAT.

2.1.- 7 Novembre 1917-1957 : Quarante ans d'une estimation organique des événements de Russie dans le dramatique développement social et historique international.

2.1.1.- La Russie contre l'Europe au XIX^e siècle.

2.1.1.1.- Dans la première lutte qu'ils livrèrent à propos du " rôle " de la Russie dans la politique européenne, les socialistes marxistes visaient à réfuter l'opinion fautive selon laquelle les conclusions du marxisme historique étaient inapplicables à ce pays. Les déductions sociales que Marx avait tirées de l'étude du premier capitalisme, l'Angleterre, avaient été généralisées par lui à la France, à l'Allemagne et à l'Amérique en raison de leur portée universelle. L'internationalisme marxiste ne pouvait douter que la même clef permit d'ouvrir la porte qui avait semblé se refermer pour toujours au nez de la société capitaliste avec la défaite des baïonnettes napoléoniennes, retardant d'un siècle tout le développement historique.

2.1.1.2.- Pour la Russie, notre école attendait et préconisait donc, comme pour tous les pays européens, une révolution bourgeoise du type des grandes révolutions anglaise et française. En 1848, celle-ci vint ébranler toute l'Europe. Pour Marx, la Russie des tsars assumait la fonction de citadelle de la réaction européenne anti-libérale et anti-capitaliste. C'est pourquoi la destruction du mode de production féodal y fut prévue, attendue, revendiquée. Jusqu'en 1871, l'appréciation marxiste de toutes les guerres nationales qui se succéderont en Europe sera fonction de leur capacité à entraîner un désastre pour Pétersbourg. Cela fit accuser Marx de pangermanisme anti-russe, mais s'il souhaitait la défaite du tsarisme, c'est parce que son maintien constituait un obstacle non seulement à la révolution bourgeoise, comme nous avons vu, mais à une ultérieure révolution ouvrière en Europe. En conséquence, la première Internationale ouvrière accorda son plein appui aux mouvements des nationalités opprimées par le tsar, comme en témoigne l'exemple classique de la Pologne.

2.1.1.3.- La doctrine historique de l'école marxiste considère comme close en 1871, en Europe, la période de l'appui socialiste aux guerres de systématization nationale en Etats modernes, aux luttes internes de la révolution libérale et aux renaissances nationales. A cette date, l'obstacle russe se dresse toujours à l'horizon. A moins d'être abattu, il barrera la route à toutes les insurrections ouvrières dressée contre " la confédération des armées européennes ", envoyant les cosaques défendre non plus de Saints Empires, mais les démocraties parlementaires auxquelles le développement occidental aura abouti.

2.1.1.4.- Très vite, le marxisme s'occupe des questions sociales de Russie. Il étudie sa structure économique et le développement des antagonismes de classe. Cela ne l'empêche nullement de rechercher le cycle des révolutions sociales en tenant compte des rapports de force internationaux; car la gigantesque construction de Marx a mis en évidence que les conditions de la révolu-

tion résident dans une maturité de la structure sociale (dont les étapes du cycle révolutionnaire dépendent) qui se manifeste justement à l'échelle internationale. Tout de suite, donc, une question se pose : n'est-il pas possible d'abrégé le développement historique qui, en Russie, n'en est pas encore arrivé au stade atteint dès le début du XIX^e siècle ou dès 1848 dans le reste de l'Europe ? Nous avons deux réponses de Marx à ce problème : la première en 1877, dans une lettre à un périodique; la seconde en 1882, dans la préface à la traduction russe du Manifeste Communiste due à Vera Zassoulitch.

La Russie pourra-t-elle sauter par dessus le mode de production capitaliste ? La première réponse est en partie positive : " Oui, si la révolution russe donne le signal à une révolution ouvrière en Occident, de façon que l'une complète l'autre." Mais la seconde réponse déclare que cette occasion était déjà perdue. Elle se réfère à la réforme agraire bourgeoise de 1861 - abolition de la servitude de la glèbe - qui provoqua la dissolution finale du communisme primitif de village. Bakounine - féroce stigmatisé par Marx et Engels - en avait fait l'apologie :

" Si la Russie suit la voie qu'elle a prise après 1861 elle perdra la plus belle occasion de sauter par-dessus toutes les alternatives fatales du régime capitaliste que l'histoire ait jamais offerte à un peuple. Comme tous les autres pays, elle devra subir les lois inexorables de ce système."

Voilà tout, concluait brutalement Marx. C'était tout : la révolution prolétarienne ayant manqué et ayant été trahie en Europe, la Russie d'aujourd'hui est tombée dans la barbarie capitaliste. Des écrits d'Engels sur le mir communiste russe montre que dès 1875 et à plus forte raison en 1894 le mode capitaliste de production a gagné la partie : désormais, il domine non seulement sur les villes, mais dans certaines régions de la campagne russe, et ceci sous le pouvoir tsariste.

2.1.1.5.- En Russie, l'industrie capitaliste a surgi grâce à des investissements directs de l'Etat plutôt que d'une accumulation primitive. Avec elle, c'est le prolétariat urbain et le parti ouvrier marxiste qui apparaissent. Tout comme les premiers marxistes dans l'Allemagne d'avant 1848, ce parti est placé devant le problème d'une double révolution. Sa ligne théorique (représentée tout d'abord par Plékhanov, puis par Lénine et les Bolchéviks) est en pleine harmonie avec celle du marxisme européen et international, surtout dans la question agraire, qui est en Russie de première importance. A cette double révolution, quelle sera la contribution des classes rurales, des serfs et des paysans misérables bien que juridiquement émancipés, dont les conditions de vie ont empiré par rapport à celles qu'ils connaissaient dans le féodalisme pur ? Partout, serfs et petits paysans ont historiquement soutenu les révolutions bourgeoises, et ils se sont toujours insurgés contre les privilèges de la noblesse terrienne. En Russie, le mode féodal présente cette originalité de n'être pas centrifuge comme cela avait été le cas en Europe et surtout en Allemagne : pouvoir d'Etat et armée nationale y sont en effet centralisés depuis des siècles. Historiquement, et jusqu'au XIX^e siècle, cette condition est progressive, non seulement sous l'aspect politique et historique (c'est-à-dire en ce qui concerne les origines de l'armée, de la monarchie et de l'Etat, importés du dehors), mais aussi sous l'aspect social. L'Etat, la Couronne (et certaines communautés religieuses non moins centralisées) possèdent plus de terre et de serfs que la noblesse terrienne : de là la définition de féodalisme d'Etat appliquée à la Russie. Un tel féodalisme s'était montré capable de résister au choc des armées démocratiques françaises, pendant de longues années. Marx alla jusqu'à en appeler à des armées européennes, turques et allemandes pour le détruire.

En substance : la voie du féodalisme d'Etat au capitalisme d'Etat a été moins longue en Russie qu'en Europe celle du féodalisme moléculaire aux Etats bourgeois centralisés, et du premier capitalisme autonomiste au capitalisme concentré et impérialiste.

2.1.2.- Les perspectives de disparition du dernier féodalisme.

2.1.2.1.- Ces formes sociales séculaires expliquent qu'une classe bourgeoise d'une puissance comparable à celle d'Europe ne se soit jamais formée en Russie. En conséquence, la greffe de la révolution prolétarienne sur la révolution bourgeoise que les marxistes attendaient y apparaissaient encore plus difficile que dans l'Allemagne de 1848.

A la différence de ce qui s'était passé en Angleterre, la tradition révolutionnaire allemande s'était tout entière épuisée dans la réforme religieuse. constatant sa carence au XIX^e siècle, Engels tournait son attention vers les paysans dont il retraça la guerre historique de 1525, et la terrible défaite, due à la lâcheté de la bourgeoisie urbaine, du clergé réformé et aussi de la petite noblesse.

En Russie (où une petite noblesse et un clergé rebelles faisaient également défaut), la classe paysanne pouvait-elle jouer le rôle de substitut de la classe bourgeoise politiquement absente ? Tel fut le premier point sur lequel les marxistes entrèrent théoriquement et pratiquement en lutte contre tous les autres partis. Selon la formule de nos adversaires, la révolution russe ne devait être ni bourgeoise, ni prolétarienne, mais paysanne. Nous avons défini la révolution paysanne seulement comme une figure complémentaire (contrefigura) de la révolution bourgeoise citadine. Le marxisme - durant 100 ans de polémiques et de guerres de classe - a refusé la perspective monstrueuse d'un " socialisme paysan " qui serait engendré par un mouvement des petits cultivateurs - en vue d'un partage utopiquement égalitaire des terres - parvenant pour ce faire à contrôler l'Etat. Ils réalisèrent cela - selon cette doctrine - mieux que la bourgeoisie impuissante et que le nouveau prolétariat dont on ne soupçonnait pas la terrible énergie, découlant de son existence en tant que section du prolétariat européen. La bourgeoisie naît nationale et ne se transmet pas d'énergie par-dessus les frontières. Le prolétariat naît international et comme classe, il est présent dans toutes les révolutions " étrangères ". La paysannerie n'arrive même pas au niveau national.

C'est sur ces bases que Lénine édifia la doctrine marxiste de la révolution russe dont, écartant la bourgeoisie indigène et la paysannerie, il désignait le prolétariat comme protagoniste.

Le développement de tout ce qui précède a été fait - de façon documentée - dans notre travail : Russie et révolution dans la théorie marxiste. (Cf. " il Programma Comunista ", du n° 21 de 1954 au n° 8 de 1955.)

2.1.2.2.- Les grandes questions de la révolution russe étaient au nombre de deux : la question agraire et la question politique.

Dans la première, les populistes et les socialistes révolutionnaires étaient partisans du partage des terres; les mencheviks de leur municipalisation, les bolcheviks de leur nationalisation. Autant de postulats - selon Lénine lui-même - d'une révolution non pas socialiste mais bourgeoise-démocratique. La troisième position était pourtant la plus avancée, parce qu'elle créait les conditions les meilleures pour un communisme prolétarien. Nous nous limitons à citer - à nouveau - " Deux tactiques " : " L'idée de la nationalisation de la terre est donc une catégorie de la société mercantile et capitaliste." Dans la Russie actuelle, seule la partie de l'agriculture organisée en sovkhoses est nationalisée, et c'est la plus petite. Le reste n'est même pas arrivé à ce niveau.

En ce qui concerne le pouvoir, les Menchéviks sont partisans de laisser la bourgeoisie s'en saisir et de passer alors à l'opposition : en 1917, ils collaboreront au gouvernement avec les bourgeois. Les populistes sont pour un illusoire gouvernement paysan; avec Kérénsky, ils feront la même fin que les précédents. Les bolcheviks sont pour la prise du pouvoir et une dictature démocratique du prolétariat et des paysans. Les paroles suivantes de Lénine expliquent l'adjectif "démocratique" et le substantif "paysan" :

" Cette victoire ne fera nullement de notre révolution bourgeoise une révolution socialiste.

" Non seulement les transformations qui sont devenues une nécessité en Russie n'impliquent pas l'écroulement du capitalisme, mais elles débarrassent effectivement le terrain pour son développement large et rapide, à l'europpéenne et non plus à l'asiatique.

" Cette victoire nous aidera à soulever l'Europe, et après avoir rejeté le joug de la bourgeoisie, le prolétariat socialiste d'Europe nous aidera à faire la révolution socialiste."

Que faire, alors, des alliés paysans ? La réponse de Lénine est claire. Marx avait déjà dit que les paysans sont les " alliés naturels de la bourgeoisie ". Lénine écrit :

" Dans la véritable lutte, dans la lutte décisive pour le socialisme, les paysans, comme classe de propriétaires terriens, auront la même fonction de trahison et montreront la même inconstance qu'aujourd'hui la bourgeoisie pour la démocratie."

A la fin du travail cité (n°8.1955) nous avons montré comment Lénine soutenait sa formule : Prise du pouvoir et dictature dans la révolution bourgeoise contre la bourgeoisie elle-même avec l'appui des seuls paysans. Il la soutenait de ce double point de vue : pour arriver à la révolution prolétarienne en Europe, condition sans laquelle le socialisme ne pourrait vaincre en Russie; pour éviter la restauration du tsarisme qui aurait repris son rôle de garde blanche de l'Europe.

2.1.3.- L'inoubliable épopée russe de la révolution prolétarienne mondiale.

2.1.3.1.- Marx avait prévu la guerre entre l'Allemagne et une alliance franco-slave. En 1914 elle éclate. Comme il l'avait prophétisé, la révolution

russe naît des revers militaires du tsar.

La Russie était alors alliée aux puissances démocratiques : France, Angleterre et Italie. Aux yeux des capitalistes, des démocrates et des sociaux-traitres qui avaient adhéré à la cause la guerre anti-allemande, le tsar était devenu un ennemi à abattre, parce qu'ils le jugeaient incapable de conduire la guerre ou le soupçonnaient de se préparer en secret à une alliance avec les Allemands. Aussi la première révolution, en février 1917, fut-elle accueillie par les applaudissements unanimes des patriotes, démocrates ou socialistes, qui l'attribuaient non tant à la lassitude des masses et en particulier des soldats, qu'aux habiles manœuvres des ambassades alliées. Bien que n'ayant pas, en majorité, adhéré à la guerre, les socialistes de droite s'orientèrent tout de suite vers un gouvernement provisoire qui devait continuer celle-ci en accord avec les puissances étrangères. C'est sur cette base qu'ils conclurent le compromis avec les partis bourgeois. Avec hésitation tout d'abord, mais de toutes ses forces après le retour de Lénine et des autres chefs de 1917 en Russie, et le ralliement de Trotsky, le parti bolchevik se prépara à renverser ce gouvernement soutenu par les menchéviks et les populistes.

Dans notre exposé sur la " Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui " - particulièrement dans la première partie, nous avons exposé à l'aide de documents le déroulement historique qui conduit en Octobre - dont on célèbre aujourd'hui le quarantième anniversaire - à la seconde révolution. Nous avons confronté la lutte pour le pouvoir en 1917 aux questions doctrinales qui avaient surgi auparavant dans la vie du parti.

2.1.3.2.- La conquête du pouvoir par le Parti communiste résulta de la défaite de tous les autres partis, tant " ouvriers et paysans " que bourgeois (qui s'obstinaient à continuer la guerre aux côtés des Alliés) dans la guerre civile. Cette conquête fut complétée par la victoire sur ces partis dans le soviet panrusse, qui parachevait celle dans la rue obtenue sur eux et leurs alliés d'en dehors du soviet - par la dispersion de l'Assemblée Constituante convoquée par le gouvernement provisoire - par la rupture des bolcheviks avec l'ultime allié, le parti des socialistes-révolutionnaires de gauche, partisans de la guerre sainte contre les Allemands et qui avaient une forte influence dans les campagnes.

Ce bond gigantesque n'alla pas sans des luttes graves à l'intérieur du parti lui-même. Historiquement, il ne se termina qu'après quatre ans environ d'une terrible guerre intérieure, avec la défaite des armées contre-révolutionnaires qui comprenaient à la fois les forces de la noblesse féodale et monarchique; celles qu'avant et après la paix de Brest-Litovsk de 1918 l'Allemagne avait suscitées contre la révolution; enfin, celles que les puissances démocratiques avaient mobilisées à grands renforts, parmi lesquelles l'armée polonaise.

Pendant ce temps, il n'y eut en Europe qu'une série de tentatives malheureuses de prise du pouvoir par la classe ouvrière ardemment solidaire de la révolution russe. En substance, la défaite des communistes allemands en janvier 1919, après la débâcle militaire du pays et la chute du Kaiser fut décisive. Ce fut là la première rupture grave dans le déroulement historique prévu par Lénine, qui jusque-là s'était magnifiquement vérifié, surtout dans l'acceptation de la paix de mars 1918 par les bolcheviks, solution décisive que la démocratie mondiale qualifia stupidement de trahison.

L'histoire des années suivantes confirma qu'il ne fallait pas compter sur l'aide d'un prolétariat européen victorieux à l'économie russe tombée dans une désorganisation effrayante. Les bolcheviks n'en continuèrent pas moins à défendre le pouvoir en Russie, et le sauvèrent; mais il n'était désormais plus possible de régler la question économique et sociale de la Russie selon la prévision de tous les marxistes, c'est-à-dire en soumettant les forces productives surabondantes de l'Europe (elles le restaient même après la guerre) à la dictature du parti communiste international.

2.1.3.3.- Lénine avait toujours exclu - et il l'exclut jusqu'à sa mort, ainsi que les marxistes-bolcheviks authentiques - que la société russe puisse prendre des caractères socialistes si la révolution russe ne se répercutait pas en Europe, et si donc l'économie y restait capitaliste. Cela ne l'empêcha pas de toujours soutenir qu'en Russie le parti prolétarien soutenu par les paysans devait prendre le pouvoir, et le garder, sous une forme dictatoriale.

Deux questions historiques se posent. Peut-on définir comme socialiste une révolution qui, comme Lénine l'avait prévu, créa un pouvoir obligé d'administrer, en attendant de nouvelles victoires internationales, des formes sociales d'économie privée, dès lors que ces victoires ne se sont pas produites ? La seconde question concerne la durée concevable pour une telle situation et s'il n'y avait pas une autre issue que la contre-révolution politique franche, le retour au pouvoir d'une bourgeoisie nationale à visage découvert.

Pour nous, la révolution d'Octobre fut socialiste. Quant à l'issue opposée à la contre-révolution armée (qui ne se produisit pas) elle n'était pas unique, mais double : ou l'appareil du pouvoir (Etat et parti) dégénérait en s'adaptant politiquement à l'administration de formes capitalistes, c'est-à-dire en renonçant ouvertement à attendre la révolution mondiale (c'est ce qui s'est passé); ou bien le parti marxiste se maintenait au pouvoir pendant longtemps, et s'engageait à soutenir la lutte prolétarienne révolutionnaire dans tous les pays étrangers, tout en reconnaissant, avec le même courage que Lénine, que les formes sociales restaient, à l'intérieur, largement capitalistes, et même pré-capitalistes.

Nous examinerons tout d'abord la première question, la seconde étant liée à l'examen de la structure sociale de la Russie actuelle, faussement présentée comme socialiste.

2.1.3.4.- Tout d'abord, on ne doit pas considérer la Révolution d'Octobre sous l'angle de la transformation, ni immédiate, ni même très rapide, des formes de production et de la structure économique, mais comme une phase de la lutte politique internationale du prolétariat. Elle présente en effet une série de caractères qui sortent totalement des limites d'une révolution nationale et purement anti-féodale, et qui ne se réduisent pas au fait qu'elle fut dirigée par le parti prolétarien.

a) Lénine avait établi que la guerre européenne et mondiale avait un caractère impérialiste " même pour la Russie " et que le parti prolétarien devait en conséquence pratiquer ouvertement le défaitisme, tout comme dans la guerre russo-japonaise qui avait provoqué les luttes de 1905. Ce défaitisme

avait donc les mêmes raisons que dans les autres pays, où les partis socialistes avaient également le devoir de le pratiquer; il ne dépendait pas du fait que l'Etat russe n'était pas démocratique. Le développement du capitalisme et de l'industrie en Russie ne suffisait pas à fournir une base au socialisme, mais il suffisait à donner un caractère impérialiste à la guerre. Les traîtres qui avaient épousé la cause des brigands impérialistes sous le prétexte de défendre la démocratie " en général " (ici contre le danger allemand, là contre le danger russe) condamnèrent les bolcheviks, pour avoir mis fin à la guerre et liquidé les alliances militaires, et ils cherchèrent à poignarder la Révolution d'Octobre. C'est contre eux, contre la guerre, contre l'impérialisme mondial qu'Octobre vainquit : ce fut là une victoire purement prolétarienne et communiste.

b) En triomphant des attentats de ces traîtres, Octobre revendiqua les principes oubliés de la révolution, et il restaura la doctrine marxiste dont ils avaient comploté la ruine. La voie de la victoire sur la bourgeoisie, il la définit pour toutes les nations : emploi de la violence et de l'atrocité révolutionnaire - rejet des "garanties démocratiques" - application illimitée de la dictature de la classe ouvrière exercée par le parti communiste, concept essentiel du marxisme. Ainsi, il abandonnait pour toujours à leur imbécilité ceux qui, dans la dictature, voyaient le pouvoir d'un homme, et presque autant ceux qui, redoutant la tyrannie au même titre que les démocrates bourgeois, n'admettaient que la dictature d'une classe amorphe, non constituée en parti politique comme le posent au contraire les textes séculaires du marxisme.

c) Depuis, la classe ouvrière s'est souvent présentée sur la scène politique (ou pis, parlementaire) fictivement divisée en plusieurs partis : jamais la leçon d'Octobre, montrant que la voie révolutionnaire ne passe pas par l'exercice du pouvoir en commun avec ces serviteurs du capitalisme, mais par leur liquidation violente, les uns après les autres, jusqu'au pouvoir total de l'unique parti prolétarien, n'a été démentie.

L'importance de ces trois points réside dans le fait que c'est peut-être justement en Russie, en raison de la survivance d'un despotisme médiéval, qu'une exception par rapport aux pays bourgeois avancés aurait pu s'expliquer. Or c'est au contraire la voie unique et mondiale tracée par la doctrine universelle du marxisme (dont à aucun moment, ni dans la pensée ni dans l'action, Lénine non plus que son admirable parti bolchevik ne s'écartèrent) que la révolution russe emprunta, que les révolutionnaires russes martelèrent, à la terre ou à l'enthousiasme du monde.

C'est ignoble que ces noms soient aujourd'hui exploités par ceux qui - honteux de ces gloires qu'ils feignent théâtralement de vouloir célébrer - demandent des excuses pour ces voies que la Russie a dû prendre, en raison de circonstances et de conditions locales. Des gens qui - comme si telle était leur mission, comme s'ils en avaient seulement le pouvoir ! - promettent de faire parvenir les autres pays au socialisme par d'autres voies, différentes selon les nations, que leur trahison et leur infâmie pavent de tous les matériaux fangeux que l'opportunisme est capable de pétrir : liberté, démocratie, pacifisme, coexistence, émulation !

Pour Lénine, la révolution occidentale était l'oxygène dont le socialisme avait besoin en Russie. Pour ces gens-là, qui le 7 novembre défilent devant son mausolée stupide, l'oxygène est que le capitalisme fructifie et prospère dans le reste du monde, pour pouvoir coexister et marcher avec lui.

2.1.4.- Sinistre parabole de la révolution tronquée.

2.1.4.1 - La seconde question à examiner est celle de la structure économique de la Russie lors de la victoire d'Octobre. Les éléments essentiels de la réponse ont été établis par Lénine dans des textes fondamentaux auxquels nous nous sommes référés de façon très étendue - non avec des citations détaillées que l'on peut ensuite insérer dans des écrits généraux et brefs - mais en dressant un tableau qui met en liaison toutes les formules avec les conditions historiques du milieu et avec les rapports de forces, dans leur développement historique.

En tant que " révolution double ", la révolution russe devait porter sur le théâtre des opérations trois modes historiques de production, tout comme l'Allemagne d'avant 1848 où la vision marxiste classique reconnaissait trois forces en présence : l'empire médiéval aristocratique-militaire, la bourgeoisie capitaliste et le prolétariat, c'est-à-dire le servage, le salariat et le socialisme. En Allemagne, le développement industriel était alors limité quantitativement, sinon qualitativement. Si Marx introduisait néanmoins le troisième personnage, le prolétariat, ce fut parce que les conditions technico-économiques du troisième mode de production existaient déjà pleinement en Angleterre, tandis que les conditions politiques semblaient présentes en France : à l'échelle européenne, il existait donc une perspective socialiste. L'idée d'une chute rapide du pouvoir absolu en Allemagne au bénéfice de la bourgeoisie, et d'une attaque ultérieure du jeune prolétariat à celle-ci était liée à la possibilité d'une victoire ouvrière en France où, après la chute de la monarchie bourgeoise de 1831, le prolétariat de Paris et de la province livra généreusement une bataille qu'il perdit.

Les grandes visions révolutionnaires sont fécondes, même quand l'histoire en renvoie à plus tard la réalisation. Dans celle de Marx, la France aurait donné la politique, avec l'instauration de la dictature ouvrière à Paris, comme cela fut effectivement tenté en 1831 et 1848, et réalisé en 1871, où cette dictature succomba glorieusement, les armes à la main. L'Angleterre aurait donné l'économie et l'Allemagne la doctrine, à laquelle Léon Trotsky appliqua dans le cas de la Russie le nom classique de révolution permanente. Chez Marx, comme chez Trotsky, la permanence de la révolution se vérifie dans un cadre mondial, non à l'échelle misérable d'une nation. Le terrorisme idéologique des staliniens a condamné la révolution permanente : mais ce sont eux qui l'ont singé dans une parodie vide et toute imbibée de patriotisme.

En 1917, dans la vision de Lénine (et celle de nous tous, qui le suivions), la Russie révolutionnaire (industriellement en retard comme l'Allemagne de 1848) devait offrir la flamme de la révolution politique, rendant toute sa force à cette grande doctrine grandie en Europe et dans le monde. L'Allemagne vaincue aurait fourni les forces productives, le potentiel économique. Le reste de cette Europe centrale si tourmentée aurait suivi. Puis une seconde vague aurait submergé les " vainqueurs " : la France, l'Italie (que dès 1919 nous espérames en vain entraîner dans la première vague), l'Angleterre, l'Amérique et le Japon.

Dans le noyau Russie-Europe, le développement des forces productives en direction du socialisme n'aurait pas rencontré d'obstacles et n'avait besoin que de la dictature du parti communiste.

2.1.4.2.- Pour cette rapide esquisse du résultat de nos recherches, il faut considérer l'autre issue, celle d'une Russie restée seule avec la victoire politique en mains. Situation d'énorme avantage par rapport à 1848, où toutes les nations entrées dans la lutte restèrent sous la coupe du capitalisme, et l'Allemagne plus en arrière encore.

Résumons brutalement la perspective intérieure de Lénine dans l'attente de la révolution occidentale. Dans l'industrie, contrôle de la production, et plus tard, gestion par l'Etat; cela signifiait bien la destruction de la bourgeoisie privée, et donc la victoire politique, mais aussi une administration économique de type mercantile et capitaliste développant seulement les bases du socialisme. Dans l'agriculture, destruction de toute forme de sujétion féodale, et gestion coopérative des grandes tenures, avec le minimum possible de tolérance à l'égard de la petite production mercantile. Celle-ci était déjà la forme dominante en 1917, et la destruction du mode féodal de production (qui, elle, fut effective non seulement politiquement mais économiquement) n'avait pu que l'encourager : les ouvriers agricoles sans terre, seuls " paysans pauvres " véritablement chers à Lénine, avaient en effet diminué de nombre, l'expropriation des paysans riches les ayant transformés en propriétaires.

En 1926 éclata la grande discussion - que nous avons fondamentalement clarifiée - des durées de l'évolution. Staline disait : si le plein socialisme est impossible ici, alors nous devons abandonner le pouvoir. Trotsky cria sa foi dans la révolution internationale, affirmant qu'il fallait rester au pouvoir à l'attendre même si elle devait tarder encore pendant cinquante ans. On lui répondit que Lénine avait parlé de vingt ans pour la Russie isolée. En réalité, Lénine parlait de vingt ans de " bons rapports " avec les paysans, après quoi, même si la Russie n'était toujours pas devenue socialiste économiquement, la lutte des classes entre ouvriers et paysans se serait déclenchée pour liquider la micro-production rurale et le micro-capitalisme privé agraire, qui consumaient les forces de la révolution.

Mais dans l'hypothèse de la révolution ouvrière européenne, la micro-propriété terrienne - vivace et indéracinable aujourd'hui sous la forme kolchos - aurait subi sans délais un traitement draconien.

2.1.4.3.- La science économique marxiste sert à prouver que le stalinisme n'en est même pas arrivé au résultat que Lénine prévoyait pour vingt ans plus tard. Pourtant ce ne sont pas vingt mais quarante ans qui se sont écoulés : les rapports avec les paysans kolkhosiens sont aussi bons que sont mauvais les rapports avec les ouvriers de l'industrie, celle-ci étant gérée par l'Etat sous le régime du salaire dans des conditions d'échange de la force de travail encore pires que celles qui existent dans les capitalismes non camouflés. Le paysan, lui, est bien traité comme coopérateur de l'entreprise kolkhosienne, et mieux encore comme petit gérant de terre et de capital-réserves.

Il est inutile de rappeler les caractéristiques bourgeoises de l'économie soviétique, qui vont du commerce à l'héritage et à l'épargne. Elle ne s'achemine nullement vers l'abolition de l'échange monétaire, aussi les rapports entre les ouvriers et les paysans vont-ils dans un sens opposé à l'abolition de la différence entre travail industriel et travail agricole, ainsi qu'entre travail intellectuel et travail manuel.

Quarante ans nous séparent de 1917, et environ trente de la date à laquelle Trotsky évaluait à une cinquantaine d'années (ce qui portait à 1975 environ) le temps qu'il serait possible de rester au pouvoir, mais la révolution prolétarienne n'est pas venue, en Occident. Les assassins de Trotsky et du bolchevisme ont construit largement le capitalisme dans l'industrie, c'est-à-dire les bases du socialisme, mais seulement de façon limitée dans l'agriculture; et ils sont encore en retard de vingt ans sur les vingt ans de Lénine en ce qui concerne la liquidation de la stupide forme kolkhosienne, dégénérescence du capitalisme libéral classique lui-même dont, dans un accord souterrain avec les capitalistes d'au-delà les frontières, ils veulent aujourd'hui infecter jusqu'à l'industrie et toutes les formes de la vie. Mais il ne faudra pas attendre jusqu'à 1975 pour voir des crises de production déferler sur les deux camps en émulation, crises qui balayeront les meules de paille et les poulaillers privés aussi bien que les garages individuels et toutes les misérables installations du répugnant idéal domestique kolkhosien, cette illusoire Arcadie d'un capitalisme populiste.

2.1.4.4.- Une étude récente d'économistes bourgeois américains sur la dynamique mondiale des échanges calcule que la course actuelle à la conquête des marchés (qui, après le second conflit mondial s'est dissimulée derrière le louche puritanisme de la secourable Amérique) atteindra un point critique en 1977. Vingt ans nous séparent encore de la nouvelle flambée de la révolution permanente conçue dans le cadre international, ce qui coïncide tant avec les conclusions du lointain débat de 1926 qu'avec le résultat de nos recherches de ces dernières années (cf. : Synthèse des rapports aux réunions de Bologne, Naples et Gènes, in " Il programma comunista n°15 et 16 de 1955).

Une nouvelle défaite ne pourra alors être évitée que si la restauration théorique n'attend pas pour se faire qu'un troisième conflit mondial ait déjà regroupé les travailleurs derrière tous les drapeaux que l'on sait (contrairement à ce qui se passa en 1914 et qui contraignit Lénine à un effort gigantesque). Cette restauration devra pouvoir se développer bien avant, avec l'organisation d'un parti mondial n'hésitant pas à proposer sa propre dictature. Une telle hésitation liquidatrice est le fait de ceux qui regrettent que cette dictature ait un " petit goût " personnel et qui finalement s'acoquinent avec ceux qui expliquent la question russe par des révolutions de palais opérées par des grands hommes ou des brigands, des démagogues ou des traîneurs de sabre.

Au cours des vingt ans qu'il nous reste à subir, la production industrielle et le commerce mondiaux connaîtront une crise qui aura l'ampleur de la crise américaine de 1932, mais qui n'épargnera pas le capitalisme russe. Elle pourra constituer la base du retour de minorités appréciables et décidées sur des positions marxistes qui ne renfermerons aucune apologie des pseudo-révolutions anti-russes, de type hongrois, dans lesquelles paysans, étudiants et ouvriers combattent côte à côte à la manière stalinienne.

Peut-on hasarder un schéma de la future révolution internationale ? Son aire centrale sera constituée par les pays qui ont répondu aux ruines de la guerre par une puissante reprise productrice, en premier lieu l'Allemagne - y compris celle de l'Est - la Pologne et la Tchécoslovaquie. L'insurrection prolétarienne qui suivra l'expropriation extrêmement féroce de tous les possesseurs de capital popularisé, devrait avoir son épice entre Berlin et le Rhin et attirer à elle rapidement le nord de l'Italie et le nord-est de la France. Une telle perspective n'est pas accessible aux minus qui ne veulent pas accorder une heure de survivance relative à aucun des capitalismes, tous égaux à

leurs yeux, à exécuter en série, sans se préoccuper s'ils disposent de missiles atomiques au lieu de canons à culasse.

La preuve que Staline et ses successeurs ont révolutionnairement industrialisé la Russie, tandis qu'ils castraient contre-révolutionnairement le prolétariat mondial, c'est que la Russie sera pour la nouvelle révolution une réserve de forces productives et seulement ensuite une réserve d'armées révolutionnaires.

Dans cette troisième vague historique de la Révolution, l'Europe continentale deviendra communiste politiquement et socialement - ou bien le dernier marxiste aura disparu.

Le capitalisme anglais a déjà brûlé les réserves qui lui permettaient, ainsi que le lui reprochèrent Marx et Engels, d'embourgeoiser à la façon laboriste l'ouvrier anglais. Lors du suprême conflit qui aura alors lieu, ce sera le tour du capitalisme américain, dix fois plus vampire et oppresseur. A la répugnante émulation d'aujourd'hui se substituera le mors tua vita mea social.

2.1.4.5.- C'est pourquoi notre commémoration ne s'adresse pas aux quarante ans passés, mais aux vingt ans à venir et à leur dénouement. (°)

(°) " Il Programma Comunista " . n°21. 1957.

2.2.- La Russie de 1957 à 1969.

On assiste à un développement de plus en plus pur du capitalisme. Les catégories fondamentales de ce mode de production font leur apparition; ce qui est lié à l'accroissement du capital. Lorsque celui-ci est peu important, le capital variable est prédominant; d'où l'affirmation de Staline (capitaliste classique et socialiste romantique) : "L'homme, le capital le plus précieux". Puis, avec le développement du machinisme, du capital fixe, l'homme est relégué au second plan. A cela correspond l'importance de plus en plus déterminante du profit parce qu'il est l'indicateur essentiel du capital. A ce moment-là, on ne peut plus se préoccuper simplement de l'accroissement matériel de la production, mais de celle de la valeur. On indique l'augmentation de la production non plus en quantités physiques, mais en roubles.

Tout cela est fort logique et n'apporte rien de nouveau pour ou contre la théorie du prolétariat. Le cas russe est résorbé dans l'étude du capitalisme en général.

2.3.- Attitude de la gauche communiste d'Italie vis-à-vis de la question russe.

2.3.1.- Le mouvement de la gauche communiste a toujours indiqué que la question russe n'était pas au centre de ses préoccupations. Cela implique que l'on ne pouvait pas attendre confirmation ou infirmation de la théorie prolétarienne du déroulement de la lutte dans l'aire slave.

En revanche ce qui compte fondamentalement c'est l'attitude des divers mouvements vis-à-vis d'Octobre. En conséquence nous donnerons les affirmations du phénomène russe aux différentes étapes de son devenir.

2.3.2.- Le mouvement de la gauche n'a pas prévu la révolution russe mais il n'a pas été surpris par elle. Il a tout de suite reconnu en elle l'importance exceptionnelle du prolétariat et la possibilité de généralisation à l'échelle mondiale de la révolution.

" La logique nous a forcé à être prophètes. Nos modestes prévisions, faciles et conséquentes (elles ne sont pas nôtres seulement mais de tous ceux qui ont la tête sur les épaules et savent peser les événements et leur attribuer leur valeur effective) se sont révélées entièrement justes, sans même une variation micrométrique. Kérénsky désavoué par le Soviet, doit abandonner le pouvoir et, sous les acclamations, il est remplacé par Lénine, le vrai représentant de la Russie nouvelle, du prolétariat révolutionnaire."

"Tandis que Lénine triomphe" "L'Avanguardia".
02.12.1917.

" Le prolétariat russe a entre-temps compris quels périls contient la politique bourgeoise et réformiste de Kérénsky et les socialistes maximalistes gagnent du terrain. Le gouvernement provisoire se trouve dans une crise continuelle entre les tentatives contre-révolutionnaires de Kornilov et la propagande des "léninistes" pour la prise du pouvoir. Finalement le gouvernement est renversé et le Soviet, dans lequel les extrémistes sont devenus l'énorme majorité, assume le pouvoir. Tandis que nous écrivons parmi la ronde infernale de nouvelles contradictoires et tendancieuses qui nous parviennent, on comprend que les socialistes travaillent à l'actualisation d'un programme aux lignes simples et grandioses - celui du Manifeste des communistes - c'est-à-dire l'expropriation des détenteurs privés des moyens de production, tandis qu'ils procèdent logiquement et avec conséquence à la liquidation de la guerre."

"La Révolution russe". "L'Avanguardia" 02.12.1917.

2.3.3.- On peut constater le même processus de compréhension lors des événements de Brest-Litosvk.

" Tout conduit au contraire à penser que les révolutionnaires russes informés sur les multiples circonstances qui consentaient à l'impérialisme allemand de faire encore confiance jusqu'à une certaine limite en la soumission du prolétariat, ont laissé parvenir les bataillons al-

lemands jusqu'à cette limite, en acceptant les conditions de paix "sans même les discuter" pour conserver la possibilité d'attendre la "conversion" du peuple allemand qui inéluctablement effacera les traités impériaux et corrigera, s'il ne l'abolit pas complètement, les frontières imposées."

" La tactique de la "guerre sainte" aurait au contraire creusé l'abîme entre les deux peuples et lié le peuple allemand au char de ses dirigeants, entreposant des obstacles insurmontables entre la révolution russe et son développement historique futur, condition indispensable de son existence même; et aurait troublé le procès social entier d'élimination des instituts capitalistes en préparant la voie à un néo-nationalisme russe qui aurait asphyxié le socialisme."

"... La Russie contemporaine affirme le nouveau programme politique du prolétariat et de l'Internationale; elle obtiendra la solidarité des peuples ou elle tombera pour avoir manqué à sa mission."

" Sauver la révolution ! Tel est le but des prolétaires russes. Mais la santé de la révolution ne peut être mesurée à son extension territoriale, mais plutôt à l'intégrité de son programme historique et social."

" Nous serions fort désireux de posséder le texte authentique de la protestation des négociateurs russes à Brest-Litvosk et de la délibération du Congrès des Soviets de Moscou qui ratifia la paix, et nous sommes convaincus que la juste interprétation de tels documents conduit à la conclusion que la Russie nouvelle a entendu répudier, pour des raisons de principes, toute sorte de guerre nationale et qu'elle a constitué, avec l'armée rouge territoriale, l'organisation armée du prolétariat pour réprimer les mouvements contre-révolutionnaires et garantir le processus historique de l'expropriation capitaliste; elle ne pense en aucune façon préparer une guerre contre des pays étrangers."

" Les directives de la révolution russe dans une phase décisive." "Avanti !" du 25.05.1918.

Une telle compréhension n'est pas le fait du hasard. Elle dérive du fait qu'en Italie, le mouvement de gauche avait retrouvé, lui aussi, les bases fondamentales de la doctrine et l'avait restaurée.

" Il aurait compris que bolchevisme et socialisme sont la même chose et que pour combattre le préjugé patriotique et le sophisme de la défense nationale nous n'avons pas attendu que Lénine et les camarades bolcheviks, nos camarades de foi et de combat depuis de longues années, réussissent à triompher en Russie; même sans leur glorieux et lumineux exemple, le jour où les vicissitudes historiques nous auraient porté à la victoire, nous aurions fait comme eux."

"... Le bolchevisme vit en Italie, non comme article d'importation, parce que le socialisme vit et lutte partout où il y a des exploités qui tendent à leur émancipation."

" Le bolchevisme, plante de n'importe quel climat"
"Il Soviet" 23.02.1919.

2.3.4.- En revanche il n'en fut pas de même pour beaucoup d'éléments qui à la suite de la contre-révolution devaient prendre la direction du parti communiste d'Italie. Ainsi de Gramsci qui écrivait le 24.11.1917 : "La révolution des bolcheviks est plutôt matière à idéologie que de faits (c'est pourquoi au fond il importe peu d'en savoir plus que nous n'en savons). Elle est la révolution contre le Capital de Karl Marx. Le Capital de K.Marx était plus en Russie le livre des bourgeois que celui des prolétaires...." ("Avanti !")

En réponse à cela, la Gauche écrivait :

" Même si on voulait limiter tout le "communisme critique" - doctrine de l'émancipation du prolétariat que le prolétariat élabore continuellement et "représente" dans l'histoire-aux résultats auxquels parvinrent Marx et Engels à l'époque du Manifeste, nous pourrions toujours rappeler qu'ils considéraient la révolution communiste possible en Allemagne en 1847, socialement et politiquement presque féodale et encore dans l'attente de la révolution bourgeoise. Les conditions techniques de l'économie socialiste, en tant qu'elle représente un stade de développement des moyens de production, existaient donc selon le marxisme classique dans l'Europe de 1848; manquaient seulement les développements politiques des énergies de classe du prolétariat que l'évolution du capitalisme devait, selon les schémas bien connus, toujours plus inciter. Pourquoi donc nier à la Russie de 1917 les conditions technico-économiques de l'Allemagne de 1848, pourquoi ergoter sur les conditions politiques de la conquête prolétarienne du pouvoir, quand le succès en prouve à l'évidence la maturité ?

" Les philistins, ceux qui prétendent enterrer le socialisme, les savants défenseurs bureaucrates de l'ordre constitué, sentent la terre trembler sous leurs pieds, parce que de la Russie libre les avant-gardes victorieuses du prolétariat proclament : la révolution sociale internationale est à l'ordre du jour de l'histoire."

" Les enseignements de la nouvelle histoire"

"Avanti !" 16.02.1918.

2.3.5. Après la NEP et avant que Staline/^{ne} lance sa fameuse théorie du socialisme en un seul pays, le repli du mouvement été vu. On a déjà une dénonciation de la méthode du camouflage théorique qui devait honteusement triompher.

" Il n'y a pas davantage de raisons de présenter le bolchevisme et le léninisme comme une doctrine à part qui serait une idéologie révolutionnaire du prolétariat allié aux paysans, comme le camarade Zinoviev semble vouloir le faire, et même si cela ne cache aucune divergence de fond. Pour les courants opportunistes sinon dans les intentions de notre camarade, cela pourrait fournir une formule théorique pour camoufler un éventuel repli historique de la révolution prolétarienne en Russie."

" Lénine sur le chemin de la révolution " 1924.

2.3.6. Il fallait aussi affirmer et défendre le caractère prolétarien de la révolution russe.

" Par exemple , votre "façon de vous exprimer" au sujet de la Russie me

semble ne pas convenir. On ne peut pas dire que "la révolution russe est une révolution bourgeoise". La révolution de 1917 a été une révolution prolétarienne, bien qu'il soit faux de généraliser ses leçons de "tactique". Aujourd'hui se pose la question de savoir ce qui arrive à une dictature prolétarienne dans un pays, si la révolution ne suit pas dans tous les autres. Il peut y avoir une contre-révolution; il peut y avoir une intervention extérieure; il peut y avoir une tendance à la dégénérescence dont il s'agit de découvrir et de définir les symptômes et les répercussions dans le parti communiste. On ne peut pas dire tout bonnement que la Russie est un pays où l'on tend vers le capitalisme. La chose est beaucoup plus complexe : il s'agit de nouvelles formes de la lutte des classes qui n'ont pas leurs précédents dans l'histoire. Il s'agit de montrer comment toute la conception stalinienne des rapports avec les classes moyennes équivaut à renoncer au programme communiste. Il semblerait que vous excluez la possibilité d'une politique du parti communiste russe qui n'aboutirait pas à la restauration du capitalisme. Cela reviendrait à justifier Staline ou à soutenir l'inadmissible politique de "se démettre du pouvoir". Il faut dire au contraire qu'une juste politique de classe aurait été possible en Russie, sans cette série d'erreurs graves en politique internationale, erreurs commises par la "vieille garde léniniste" dans son ensemble." (.....)

" Les positions de la Gauche russe sur les directives de la politique d'Etat du Parti communiste russe ont notre assentiment. Nous combattons la politique soutenue par la majorité du Comité central comme un acheminement vers la dégénérescence du parti russe et de la dictature prolétarienne qui conduit hors du programme du marxisme révolutionnaire et du léninisme. Dans le passé nous n'avons pas combattu la politique d'Etat du Parti communiste russe aussi longtemps qu'elle est restée sur le terrain défini par les deux documents que sont le discours de Lénine sur l'impôt en nature, et le rapport de Trotsky au IV^e Congrès mondial. Nous acceptons les thèses de Lénine au II^e Congrès."

Lettre de Bordiga à Korsch
28.10.1926.

Dans cette lettre était envisagée la perspective que des événements permettraient de relancer la révolution à l'échelle mondiale. Ceci ne s'étant pas vérifié, il est clair que la révolution russe, envisagée dans sa totalité - depuis 1917 jusqu'au triomphe final et clairement constatable du capitalisme - fut une révolution bourgeoise faite par le prolétariat. Cependant, nier son caractère prolétarien initial, c'est escamoter la lutte du prolétariat et en venir à une position menchevique.

2.3.7.- Le triomphe de la contre-révolution est clair et net en 1928. A partir de ce moment-là il n'est plus possible que la Russie tende au socialisme. Le capitalisme dont les bases ont été restaurées ne peut que se développer. Il y aura de plus en plus tendance à ce qu'il y ait accord entre infrastructure et Etat.

On ne peut pas dire que la Gauche communiste d'Italie (l'immigration italienne en France et en Belgique) ait été capable de donner une explication claire et nette de la société russe, mais elle ne s'illusionna en rien sur le développement de celle-ci.

Après la deuxième guerre mondiale, l'appréciation est plus nette. La révolution prolétarienne russe a été réabsorbée et l'on n'a plus qu'une révolution bourgeoise : développement du capitalisme. Mais ceci est considéré comme révolutionnaire puisque c'est la généralisation d'un mode de production progressif à toute la Russie et l'immense Asie. (Réunion de Naples 1951)

2.3.8.- En 1953, dans le "Dialogue avec Staline", en réponse à l'oeuvre de ce dernier : "Les problèmes du socialisme en Russie", il est constaté que l'économie mercantile s'est généralisée à toute la Russie et que le capitalisme s'est édifié dans l'immense territoire.

" La révolution russe is over. C'est un fait accompli. Les imbéciles chroniques peuvent se moquer de nous et d'elle."

La même année de bonnes précisions sont données sur le processus particulier du développement de la révolution dans ce pays.

" Avec ce stade d'attente, passé avec les guerres perdues sur les frontières et l'humiliation nationale d'avoir vu musulmans et jaunes plus avancés dans le maniement de la technique capitaliste de guerre, se trouvaient réalisées toutes les prédispositions à la tâche "romantique" du prolétariat; c'est-à-dire résoudre le rébus historique pour donner le pouvoir politique, non à lui-même, mais à ses exploiters sociaux. Toute une littérature avait travaillé en ce sens : le roman de la révolution était écrit avant son histoire et par une série de colosses à partir de Gogol; tandis que les grands, Tolstoï, Dostoïewski et Gorki, de façon diverse et dans une mesure variable, avaient absorbé les postulats sociaux d'occident, pensés de façon romantique et non marxiste."

"Printemps fleuris du capital".

"Il programma comunista", n°4. 1953.

" Une bourgeoisie avec une conscience et une force propres de classe étant absentes, les marxistes se mettent à faire les "illuministes", c'est-à-dire à réciter la partie romantique qui est dévolue à la pensée bourgeoise."

"Malenkov-Staline : étape et non rapiéçage."

"Il programma comunista", n°6. 1953.

Puis dans "l'ours et son grand roman", huit thèses définissent rigoureusement le résultat auquel on était parvenu en Russie:

1. Le processus économique en cours dans les territoires de l'Union Soviétique, se définit essentiellement comme l'implantation du mode de production capitaliste sous une forme et avec une technique très moderne dans des pays à économie arriérée, rurale, féodale et asiatico-orientale.

2. L'Etat politique est, bien entendu, celui d'une révolution où le pouvoir féodal a été battu par des forces parmi lesquelles le prolétariat était prépondérant, avec en second lieu la paysannerie, tandis qu'une véritable bourgeoisie était à peu près absente. Seulement cet Etat s'est consolidé en tant qu'organe politique du capitalisme, à cause de la faillite de la révolution politique prolétarienne en Europe.

3. Les manifestations et toutes les superstructures d'un tel régime, avec les différences dues au temps et au lieu, coïncident au fond avec celles de toutes les formes de capitalisme, lors de leur émergence et de leur progression au début de leur cycle.

4. Toute la politique et la propagande des partis qui dans les autres pays exaltent le régime russe, ont été vidées du contenu de classe et révolutionnaire et représentent un complexe d'attitudes "romantiques" dépassées et privées de vie dans le développement historique de l'occident capitaliste.

5. L'affirmation selon laquelle il n'y a pas actuellement en Russie une classe bourgeoise statistiquement définissable ne suffit pas à contredire les thèses précédentes, puisque c'est un fait constaté et prévu par le marxisme - bien avant la révolution - et étant donné que la puissance du capitalisme moderne est définie par les formes de production et non par les groupes nationaux d'individus.

6. La gestion de la grande industrie de la part de l'Etat ne contredit en rien les thèses précédentes, puisqu'elle se développe sur la base du salariat et de l'échange mercantile externe et interne. Elle est un produit de la technique industrielle moderne et fut appliquée en Russie de la même façon qu'en occident, dès la destruction de l'obstacle des rapports pré-bourgeois de propriété.

7. L'absence d'une forme de démocratie n'entre pas en contradiction avec les thèses précédentes. Là où elle existe, elle n'est que le masque de la dictature du capital. Elle est dépassée et tend à disparaître partout où la technique productive en vue d'inventions ultérieures se fonde sur des réseaux généraux et non sur des installations autonomes; d'autre part la dictature ouverte a été adoptée par tout capitalisme surgissant et en phase "adolescente".

8. Ceci n'autorise en aucune façon à dire que le capitalisme russe est "la même chose" que celui de tout autre pays, puisqu'il y a différence entre la phase dans laquelle le capitalisme développe les forces productives et pousse leurs applications outre les antiques limites géographiques, en complétant la trame de la révolution socialiste mondiale, et celle où il exploite ces forces d'une façon seulement parasitaire, tandis qu'elles ont déjà atteint et dépassé depuis longtemps le niveau qui permette de les développer " pour l'amélioration des conditions du travail vivant ", amélioration possible seulement grâce à la forme économique non fondée sur salaire, marché et monnaie, grâce à la forme socialiste seule.

2.3.9.- 1956, au XX^e Congrès, c'est l'abandon définitif de tout lien avec la révolution, d'où la réponse : " Dialogue avec les morts ". La Russie a terminé sa phase capitaliste révolutionnaire. Elle accède en force sur le marché mondial et prône la théorie de la coexistence pacifique. Ce n'est pas pour cela que l'U.R.S.S. est exactement la même chose que les E.U.. La question de l'identité de ces deux pays fut posée au début des années 50. La réponse à cette question pouvait avoir des conséquences considérables. D'où la nécessité de préciser :

1^o. Les dispositions des classes dans une société qui a encore objectivement une action révolutionnaire à accomplir, ne sont pas les mêmes que celles qui vivent au sein d'une société devenue absolument mûre pour une autre forme sociale.

2°. Le centre de la contre-révolution ne pouvait pas être la Russie, mais les E.U. Dire que c'était la première, c'était encore accepter la thèse que l'opinion domine le monde, que la conscience précède l'action. En effet, pour les tenants de cette thèse le plus grand obstacle à la révolution, c'est la mystification de Moscou. Celle-ci tombant, on aurait la révolution. Or, c'est le phénomène révolutionnaire qui détruira la mascarade. Celui-ci dépend de la crise économique et enfin la révolution ne peut se développer avec une quelconque chance de succès que si elle touche les E.U.

2.3.10.- Après le XXI° et le XXII° congrès du PCR, on constate que l'URSS est de plus en plus une société capitaliste mais toujours retardataire sur les E.U. qui demeure le centre de la contre-révolution mondiale. La gauche démontra dès le début des années 50 à quel point l'agriculture était un handicap pour l'URSS et prédisait en 1954 (in Question agraire) que l'URSS devrait dans 10 ans acheter du blé, ce qui advint effectivement en 1964. Elle insista d'autre part, de façon précise, sur le caractère social de la crise agraire russe. Crise due fondamentalement à la structure du kolkhose. Le kolkhosien réunit en lui les trois personnages fondamentaux de la société capitaliste : il est salarié en tant qu'il touche un salaire pour son travail sur le champ commun; propriétaire foncier puisqu'il a une jouissance héréditaire de la terre; il est capitaliste en tant qu'il vend ses produits sur un marché. La forme kolkhosienne a enchaîné la lutte de classe à la campagne, elle est un compromis entre le passé communautaire et le capitalisme. Elle est donc, sur le plan politique, fort intéressante pour l'Etat capitaliste, mais sur le plan économique elle est désastreuse parce qu'elle s'oppose à une conduction rationnelle de l'agriculture, d'où les crises périodiques de sous-production.

Le kolkhose comme la petite paysannerie en France ne peut être éliminé qu'à la suite de crises importantes. En France ce ne fut possible qu'après la seconde guerre mondiale et la perte des colonies, et grâce à la défaite du prolétariat qui était embrigadé dans des partis qui l'immobilisaient en totalité. Maintenant que le capital s'est assez développé en URSS pour être à même d'assurer, comme en occident (mais dans une moindre mesure), une certaine réserve aux prolétaires, il pourra tendre à remettre en cause la structure du kolkhose afin de pouvoir résister à la pression américaine d'abord, chinoise ensuite.

2.3.11.- Ainsi, donc, il était stupide de vouloir prouver que la Russie retournait au capitalisme ou même qu'elle était capitaliste, puisque la société russe n'a jamais connu une forme de production communiste. En revanche, il a été nécessaire de démontrer que l'Etat russe, à l'origine Etat de classe au service du prolétariat, était devenu un Etat de classe au service du capital. La question était donc celle de l'Etat. Une fois démontré que celui-ci - avec l'abandon de la révolution mondiale pour la "construction du socialisme en un seul pays" - n'avait plus rien de commun avec la position prolétarienne, la question était réglée. S'il fut nécessaire de faire une étude, maintes fois reprise, afin de montrer comment, dans la réalité concrète, la Russie était capitaliste et ne pouvait être que cela, ça découlait de la faiblesse du mouvement de la gauche, faiblesse reflétant le désarroi total de la classe. Dès 1953, pourtant, on pensait que la question était réglée : " Le camarade prévint que cette réunion comporterait une partie dédiée aux problèmes de l'Amérique et des pays capitalistes occidentaux en général, étant donné qu'un travail antérieur notable a cristallisé en des lignes suffisantes, une définition générale de notre mode de considérer la Russie et son économie sociale. Il a mis en évidence le concept marxiste de double révolution, l'une greffée sur l'autre, ou révolution impure (en donnant au terme non une portée morale, mais histori-

que). Le "Dialogue avec Staline" et autres textes ont suffisamment systématisé cette partie, nous devons étudier maintenant une révolution pure, c'est-à-dire seulement anti-capitaliste et prolétarienne, dont l'histoire a fourni un seul exemple : la Commune de Paris, aussi grande dans sa victoire que dans sa défaite. Il faut donc déclarer pourquoi nous affirmons possible et inévitable la révolution anti-capitaliste aux E.U. et dans les pays qui leur sont liés."

"Il programma comunista" n° 9. 1953.

2.3.12. En fait beaucoup de camarades considéraient la Russie comme une énigme si ce n'est pour eux du moins pour les autres. Il fallait la déchiffrer afin de pouvoir trouver audience auprès du prolétariat. C'était encore remettre cette question au centre des préoccupations. Dans une première phase, il fut possible de résister à leurs sollicitations et le mouvement aborda d'abord les "Facteurs de race et de nation dans la théorie marxiste", la question agraire, l'étude théorique de l'économie et sa phénoménologie : "Volcanisme de la production ou marais du marché", mais à partir de fin 1954 et durant 3 ans tous les efforts furent portés sur la Russie. L'étude théorique des questions fondamentales : mystification démocratique, question philosophique, développement du capitalisme, histoire du mouvement communiste mondial, fut escamotée et le mouvement se contenta de sa solution de l'énigme russe qu'il rabâcha et rabâche depuis. Le parti communiste international se trouvait lui aussi résorbé dans l'immédiat.

2.3.13.- Le prolétariat a fait la révolution au profit de la bourgeoisie. Le capitalisme est fils de la révolution prolétarienne. Ce n'est que lorsque le capital aura, aussi, dans l'aire slave, produit l'autre forme sociale, le communisme, que le prolétariat retrouvera sa mission historique et réimposera une révolution qui fut escamotée non à cause de la défaite du prolétariat russe mais du prolétariat d'occident.

On a longuement démontré que l'augmentation de la production tant dans sa masse que dans ses rythmes annuels, n'était pas une preuve de socialisme. Cependant, nous ne pouvons pas nous réjouir si l'URSS ne parvient pas à rattraper les E.U. Au contraire, car un tel résultat aurait une conséquence révolutionnaire indéniable, à brève échéance, cela impliquerait la crise du système capitaliste : guerre ou révolution. De plus l'URSS au même stade que les E.U., cela veut dire que le communisme est aussi prisonnier de la société capitaliste dans l'aire slave, donc proximité immédiate de la société communiste.

Dans tous les cas, on ne peut attendre la reprise révolutionnaire que de faits matériels : la crise du capitalisme.

2.3.14.- Depuis 1956, la sainte-alliance russo-américaine est pleinement visible, contre la révolution communiste et contre les mouvements de libération nationale ne dépassant pas le cadre bourgeois. Ils se sont entendus pour arrêter l'onde révolutionnaire anti-coloniale et intégrer, par l'intermédiaire de l'ONU, les différentes nations parvenues à l'indépendance. Cependant, chaque fois qu'il y eut conflit entre les deux, c'est toujours l'URSS qui dut céder. Le capitalisme américain reste bien le centre fondamental de la contre-révolution.

2.4.- Attitudes d'autres courants vis-à-vis de la révolution russe.

2.4.1.- Ce qui est important c'est non seulement la position au moment de la révolution, mais, ensuite, au cours des années qui nous séparent, à l'heure actuelle, de cette révolution.

Etant donné que la gauche communiste d'Italie a considéré le phénomène révolutionnaire russe dans son devenir, il a fallu donner les différentes approches théoriques de celui-ci. Pour le mouvement trotskyste, au contraire, la position s'est rapidement figée. C'est celle formulée par Trotsky après 1927 : en URSS on a un Etat ouvrier dégénéré. Cependant il est intéressant de voir comment Trotsky est arrivé à cette caractérisation. Pour cela il faut envisager sa théorie de la révolution permanente contestable (2.4.4. et 9.2.), sa position exacte lors de la N.E.P., sa lutte tardive contre la contre-révolution stalinienne, enfin sa retrouvaille avec la théorie de la révolution permanente qu'il érige en système.

En ce qui concerne la position des différents courants trotskystes, l'inconsistance de leur position a déjà été mise en évidence (1.4.10 à 1.4.13.)

2.4.2.- La position anarchiste est aussi une position figée, encore plus tôt que celle de Trotsky. La contre-révolution date de 1921 (Cronstadt) et, en fait selon eux, elle était déjà potentielle dans le parti bolchevik. Car, selon leur " doctrine ", la contre-révolution ne dépend pas de rapports de force défavorables mais de principes d'organisation erronés. Or les bolcheviks revendiquaient centralisme, autorité, nécessité de l'Etat transitoire, etc... donc ils étaient contre-révolutionnaires.

La position des anarchistes s'est nourrie de celle de l'opposition ouvrière (Kollontaï, etc.). Or l'erreur de celle-ci était immédiatiste puisqu'elle reprochait à Lénine de ne pas appliquer des mesures socialistes ou y allant directement. Pourtant celui-ci avait bien expliqué qu'avec le recul de la révolution en Occident, seule l'édification du capitalisme était possible, en attendant la révolution communiste occidentale. Sinon on en revenait à la vieille théorie populiste dont l'erreur avait été prouvée au cours du siècle précédent.

2.4.3.- La position de R.Luxembourg n'est pas seulement intéressante d'un point de vue historique mais aussi à cause de son influence actuelle bien qu'il n'y ait jamais eu qu'un très faible courant (luxembourgistes) revendiquant ses positions.

R.Luxembourg glorifie tout d'abord l'action des bolcheviks :

" C'est ce qui est l'essentiel et ce qui reste de la politique des bolcheviks (le fait d'avoir osé; n.d.r.). En ce sens, il leur reste le mérite impérissable dans l'histoire d'avoir pris la tête du prolétariat international en conquérant le pouvoir politique et en posant dans la pratique le problème de la réalisation du socialisme, ainsi que d'avoir puissamment avancé la liquidation entre le Capital et le Travail dans le monde. En Russie, le problème ne pouvait être que posé : il ne pouvait pas être résolu en Russie. Et c'est en ce sens que l'avenir appartient partout au " bolchevisme ". (La Révolution Russe. Examen critique)

" Ils ont ainsi acquis dans l'histoire le mérite impérissable de proclamer pour la première fois le but final du socialisme comme programme immédiat de politique pratique. Ce qu'un parti peut, à une heure historique, fournir de courage, de force d'action, de coup d'oeil révo-

lutionnaire et de logique, les Lénine, Trotsky et leurs camarades, l'ont donné largement. Tout l'honneur révolutionnaire et la capacité d'action qui a manqué à la démocratie socialiste en Occident, s'est trouvé chez les bolcheviks. Leur soulèvement d'Octobre n'a pas seulement sauvé effectivement la Révolution russe, il a aussi sauvé l'honneur du socialisme international." (Ibid)

Cependant, elle fait de virulentes critiques sur trois points :

a) Question agraire :

" Or le mot d'ordre donné par les bolcheviks : prise immédiate et partage de la terre par les paysans devait précisément opérer dans le sens contraire. Non seulement ce n'est pas une mesure socialiste, mais elle coupe le chemin qui y mène, elle accumule, devant la transformation des conditions de l'agriculture dans le sens socialiste, des difficultés insurmontables." (Ibid)

R.Luxembourg oublie que ceci ne correspond en aucune façon au programme agraire des bolcheviks. Les bolcheviks ne firent que reconnaître un état de fait. Ou ils acceptaient cela et les paysans devenaient réellement les alliés du prolétariat, ou ils s'opposaient, au nom d'une vision socialiste pure, et ceux-ci entraient en contraste avec le prolétariat. Ces mesures étaient révolutionnaires car elles correspondaient à la destruction de l'antique société; c'étaient le programme des socialistes-révolutionnaires qui était actualisé, mais ceux-ci n'avaient même pas eu la force révolutionnaire de la défendre et de l'imposer. R.Luxembourg critique la révolution russe comme si celle-ci, dans les limites de la seule Russie, pouvait être autre chose qu'une révolution bourgeoise.

b) Question des nationalités.

" Ce sont d'ailleurs les bolcheviks eux-mêmes qui ont, dans une forte mesure, accentué les difficultés matérielles que leur présentait la situation par un mot d'ordre qu'ils ont mis au premier plan de leur politique : à savoir ce qu'on appelle le droit des nations à disposer d'elles-mêmes, ou pour dire ce qui se cachait en réalité sous cette formule : le morcellement de la Russie comme Etat. (Ibid)

" Au lieu de viser, selon l'esprit même de la nouvelle politique internationale de classe, qu'ils représentaient par ailleurs, à rassembler en une masse compacte les forces révolutionnaires sur tout le territoire de l'Empire russe comme étant la terre de la révolution; au lieu d'opposer, comme loi suprême de leur politique, la cohésion et l'union inséparable des prolétaires de toutes les nationalités sur le territoire de la Révolution russe à toutes les tendances de séparatisme nationaliste, les bolcheviks, par leur phraséologie retentissante du " droit de libre disposition allant jusqu'à la séparation des Etats ", ont tout au contraire fourni à la bourgeoisie de tous les pays limitrophes le prétexte le plus spécieux et le plus souhaité, constituant le drapeau qu'il fallait à leurs menées contre-révolutionnaires." (Ibid)

R.Luxembourg ne se rend pas compte que l'affirmation du principe de "libre disposition", dans la période où se plaçait la lutte des bolcheviks, était le meilleur moyen pour enlever l'obstacle national à la constitution du prolétariat en tant que classe; le fait national a toujours permis à la bourgeoisie de dévier le prolétariat d'un pays donné et de le mobiliser contre celui d'un autre pays. Elle oublie d'autre part que si, en Finlande par exemple, la révolution fut battue, ce ne fut pas à cause du principe défendu par les bolcheviks, mais à cause de l'illusion démocratique.

" La faiblesse de la bourgeoisie nous laissait sous le charme de la démocratie et nous décidâmes de marcher vers le socialisme par l'action parlementaire et la démocratisation de la représentation nationale."

" ... ne désirant pas risquer nos conquêtes démocratiques et espérant d'ailleurs franchir, grâce à d'habiles manoeuvres parlementaires, ce tournant de l'histoire, nous décidâmes d'éluder la révolution... Nous ne croyions pas à la révolution; nous ne fondions sur elle aucune espérance, nous n'y aspirions point." (Kuusinen)

c) Assemblée constituante.

" Tout cela est fort bien dit et très convaincant. Seulement, on ne peut que s'étonner que des gens aussi malins que Lénine et Trotsky ne soient pas arrivés à la conclusion tout indiquée qui ressortait des faits ci-dessus. Comme l'Assemblée constituante nommée longtemps avant le tournant décisif d'Octobre présentait dans sa composition l'image du passé dépassé et non l'état de choses nouveau, la conclusion s'imposait d'elle-même pour eux de casser précisément cette Constituante surannée, donc mort-née, et d'organiser sans tarder de nouvelles élections pour une nouvelle Constituante ! Ils ne voulaient pas, ils ne pouvaient pas confier le sort de la révolution à une Assemblée qui représentait la Russie contemporaine de Kérénsky, la période d'oscillations et de coalition avec la bourgeoisie. Bon ! il ne restait qu'à convoquer tout de suite à sa place une Assemblée de la Russie rénovée et allant de l'avant." (La Révolution russe. Examen critique.)

Ici, R.Luxembourg escamote la question essentielle des Soviets. Ceux-ci représentait la démocratie prolétarienne (tout en dépassant ce cadre, d'ailleurs) qu'elle revendiquait. Elle ne comprend pas la transcroissance de la révolution russe. La revendication de la convocation de l'Assemblée constituante était en liaison avec le mot d'ordre de dictature démocratique des ouvriers et des paysans. Une fois les soviets formés, le prolétariat conquerrait le pouvoir et les deux mots d'ordre était dépassés par le mouvement réel. La dispersion de l'Assemblée était une nécessité vitale, sinon c'était le recul. Convoquer une autre Assemblée, c'était rejeter la transcroissance, faire de nouveau appel au passé, et donc nier le rôle des soviets. Ici R.Luxembourg entre en contradiction avec toute sa vision du rôle des masses et de l'importance de leur mouvement spontané. En effet, elle nie implicitement le travail des masses russes et veut leur substituer une mesure d'ordre étatique, et une forme particulière d'organisation.

Tout ceci découle en fait de la nonrupture d'avec la vieille vision du socialisme réalisation de la démocratie, vision que Marx et Engels avaient dépassée dès 1844 en concevant le communisme comme la formation de la vraie Gemeinwesen (communauté) humaine. L'erreur de R.Luxembourg est de ne pas avoir perçu la transcroissance de la révolution et la discontinuité qu'impliquait la guerre de 1914. Il fallait en finir avec la démocratie. Cette erreur transposée dans la société actuelle est un ferment réactionnaire au sein du mouvement ouvrier.

2.4.4.- Les Tribunistes hollandais (Pannekoeck, Gorter) saluèrent eux aussi avec enthousiasme la révolution russe. Gorter y vit le triomphe du marxisme. Cependant il eut le tort de considérer le socialisme comme instauré.

" Ils ont commencé l'échange socialiste et le commerce socialiste. En un mot la société socialiste a été établie." (La révolution mondiale)

" Le communisme débuta en Russie, il y existe à cette heure." (Ibid)

" Pourquoi ces deux classes (paysans et prolétaires) ne fonderaient-elles pas une société socialiste ? Pourquoi ne pourraient-elles pas

régler, sur une base socialiste, toutes les entreprises de l'industrie, du commerce, des banques." (Ibid)

Il est évident qu'après, avec le reflux de la vague révolutionnaire, lorsque le caractère bourgeois de la révolution russe (lors de son repliement dans les limites de l'ancien empire des tsars) se révéla pleinement, Gorter et ses camarades reprochèrent vivement à Lénine de ne pas appliquer des mesures communistes, de faire un recul, etc... Alors qu'il n'y avait jamais eu de socialisme en Russie. On relève la même confusion au sujet de la question nationale.

" Il est évident que sous l'impérialisme, le droit des nations de disposer d'elles-mêmes ne peut être en aucun cas une préparation au socialisme, qu'il ne peut en être que la conséquence." (Ibid)

A la différence de R.Luxembourg, ils reconnurent l'importance des Soviets. " Le système soviétique, cette nouvelle démocratie " (Pannekoeck) et, finalement, avec le KAPD ils ne retiendront de la révolution russe que cet aspect, comme étant essentiel. Cependant, Pannekoeck donna plus tard une bonne définition de la révolution russe : une révolution bourgeoise faite par le prolétariat. Une définition valable pour indiquer le résultat final, mais non pour indiquer la totalité du mouvement car elle escamote la transcendance originelle sans laquelle même la révolution bourgeoise n'aurait pas pu triompher.

Il est un point où la critique de Gorter et Pannekoeck est juste; c'est celui qui concerne la généralisation du schéma de la révolution russe à l'occident.

" Vous avez tort, selon moi, au sujet du parallélisme entre la révolution en Europe de l'ouest et la révolution russe, au sujet des conditions de la révolution dans l'Europe de l'ouest, autrement dit du rapport des forces de classes, et à cause de cela, vous méconnaissez le terrain de développement de la gauche, de l'opposition." (Gorter. " Réponse à Lénine.")

2.4.5.- Avec Lukacs on a une tentative à la fois de saisir dans sa réalité la révolution russe et en même temps de poser les données de celle d'occident. Il fit une oeuvre de clarification doctrinale remarquable avec la revue *Kommunismus* publiée à Vienne en 1920-21. Malheureusement, il succomba à la contre-révolution et ne put continuer ce travail.

2.4.6.- Ainsi, la plupart des courants sus-indiqués ne parvinrent pas à comprendre le caractère double de la révolution russe. Ce qui amena dans un premier temps à surestimer les mesures socialistes appliquées en Russie et dans un deuxième temps à nier le caractère prolétarien de l'Etat et du pouvoir en Russie et, maintenant, à nier le caractère prolétarien de la révolution d'octobre 1917. De cette incompréhension découlent les deux courants : les communistes de conseils pour qui la révolution échoua parcequ'on n'avait pas appliqué les mesures socialistes et en particulier parce qu'on n'avait pas accordé assez d'importance aux soviets; les trotskystes, qui pensent qu'il y a quelque chose de communiste en Russie et qu'il suffit de faire une révolution politique. Pour les uns, l'aspect socialiste est inaperçu, pour les autres, les caractères capitalistes sont niés.

2.5.- Données essentielles mises en évidence par le phénomène révolutionnaire dans l'aire slave.

2.5.1.- Le socialisme est impossible à l'échelle d'une seule nation. La révolution russe est née en affirmant cela; elle est morte en le niant. La seule concession que les révolutionnaires aient faite à la thèse opposée est celle de Trotsky qui pensait qu'il y avait quelque chose de socialiste dans l'économie, dans la gestion (planification). Cette concession coûta cher à tout le mouvement qui se réclame de ses thèses : les militants s'engluèrent dans cette parcelle imaginaire de socialisme.

Cependant cela n'implique pas acceptation de la thèse social-démocrate contre laquelle s'élevait Lénine : pour que le socialisme triomphe il faut simultanément de la révolution dans tous les pays; une révolution isolée est inévitablement battue. Cette thèse revenait à théoriser l'abandon de la lutte dans une zone déterminée. A l'heure actuelle, dans un pays capitaliste évolué, une fois que la révolution prolétarienne a triomphé, il est possible d'appliquer les premières mesures socialistes. Mais ceci ne peut avoir un développement ultérieur qu'à la condition de la généralisation de la révolution dans les autres pays. En un mot, dans un pays isolé, peut commencer à se manifester la domination formelle du communisme, sa domination réelle dépend du renversement du capitalisme à l'échelle mondiale.

2.5.2.- La révolution ayant triomphé dans une zone donnée du globe, l'Etat prolétarien édifié se posa (en Russie) et pourra se poser la nécessité de résister aux attaques des troupes réactionnaires et, une fois le triomphe assuré, résister aux pressions économiques. Mais ceci ne peut pas se faire indéfiniment. Il ne peut pas y avoir de distorsions indéfinies. Un Etat gérant une économie capitaliste ou le devenant, un Etat ayant assuré les premières mesures du socialisme, sera, tôt ou tard, en absence de révolution mondiale, réabsorbé. De cela on ne peut en déduire qu'il faille remettre en vigueur la théorie menchevique (théorie des étapes et du mûrissement) car elle revient à refuser l'éventualité d'une résistance dans une zone donnée en attendant la généralisation de la révolution dans le monde.

2.5.3.- La révolution russe dès la fin de la période du "communisme de guerre" mit en évidence la question de la valeur. Le pouvoir prolétarien devait construire le capitalisme et le contrôler, donc il fallait contrôler la loi de la valeur. Or pour accroître la production il fallait l'accumulation d'un sur-produit et d'une plus-value. Celle-ci ne pouvait se prélever que sur les paysans, le prolétariat ayant pour ainsi dire disparu après 1921. Boukharine voulait aller doucement afin de ne pas heurter ces derniers; Préobrajenski à la suite de Trotsky voulait une accumulation dirigée par l'Etat (une accumulation socialiste) qui pourrait contre-balancer l'économie privée. Mais dans les deux cas la thèse centrale de Marx était perdue de vue : le socialisme est négation de la loi de la valeur. Cette faiblesse ne fit que faciliter la parution de la théorie stalinienne sur l'existence de cette loi et des marchandises dans le socialisme inférieur. " Par conséquent, notre production marchande n'est pas une production marchande ordinaire, elle est d'un genre particulier, c'est une production marchande sans capitalistes, se préoccupant pour l'essentiel des marchandises appartenant à des producteurs socialistes associés....." (Staline)

Tous les théoriciens actuels du socialisme conçu comme ayant besoin, dans sa phase inférieure, de la loi de la valeur, restent sur les faiblesses des

bolcheviks qui n'eurent pas la force de reconnaître ouvertement l'existence de cette dernière et la difficulté de la contrôler, ou bien ils théorisent les stupidités staliniennes.

2.5.4.- En Russie la question de l'Etat s'est posée de la façon suivante. Avant 1917, Lénine et les bolcheviks pensent que le triomphe de la révolution en Russie pourra conduire à la formation de la dictature démocratique des ouvriers et des paysans, c'est-à-dire qu'on aura affaire à un Etat s'appuyant sur deux classes. Entre février et novembre 1917 se produit la transcroissance. On a la dictature du prolétariat; démission des socialistes révolutionnaires de gauche qui abandonnent le pouvoir en même temps qu'ils furent incapables d'exécuter leur programme agraire, que les bolcheviks réalisèrent. L'intervention des bolcheviks tendra à corriger ce partage en formant les soviets de paysans pauvres.

Avec le recul de la révolution mondiale, l'Etat tend de plus en plus à s'appuyer sur deux classes comme Lénine le reconnut lui-même. La dictature démocratique des ouvriers et des paysans se réalisait en fait. Cependant ces derniers n'étaient pas représentés par un parti déterminé, comme ce fut le cas avec les socialistes révolutionnaires dans la période précédente. C'est le parti bolchevik lui-même qui assumait cette tâche, d'où évidemment la dualité de ce parti. Etant donné qu'il s'appuyait sur deux classes s'équilibrant, l'Etat put à un certain moment apparaître comme au-dessus des classes : le stalinisme. (5.4.8.)

2.5.5.- L'erreur de Trotsky est d'avoir toujours refusé la possibilité de la dictature des ouvriers et des paysans. La transcroissance semblait lui donner raison (c'est pourquoi affirma-t-il à tort que Lénine était venu sur ses positions) mais la réalisation de la dictature démocratique par la suite prouva qu'il n'avait vu dans le schéma de la révolution qu'une phase certes essentielle, mais unique, privilégiée, celle où le prolétariat pouvait diriger la totalité des forces révolutionnaires. C'est pourquoi Trotsky en est resté à sa théorie de la révolution permanente. Il est évident, ensuite, que le seul moyen d'avoir permanence de la révolution, c'est que perdure d'une façon ou d'une autre un phénomène révolutionnaire (cela implique qu'il n'y ait pas de discontinuité). Or, si, selon Trotsky, dans un premier temps l'Etat est vraiment resté ouvrier celui-ci peut dégénérer et si, en même temps, l'économie est restée révolutionnaire (puisque socialiste) alors la révolution peut redémarrer à la faveur de la moindre secousse (cf.9.2.).

2.5.6.- Le malheur pour les révolutionnaires c'est de ne pas percevoir les discontinuités ou de ne les percevoir qu'imparfaitement. Avec la NEP il y avait reconnaissance de la rupture de la transcroissance qui s'était déjà produite. L'Etat s'appuyant sur deux classes, on ne pouvait plus parler d'Etat ouvrier. Cependant la prépondérance du prolétariat n'était pas encore trop entamée pour que la volonté d'un parti resté sur des bases programmatiques correctes et lié aux forces internationales du prolétariat, ne puisse pas tendre à infléchir cette situation. Cela ne pouvait se faire qu'en favorisant d'autre part le développement du capital dans la Russie et en essayant de le contrôler. D'où les immenses difficultés de la révolution prolétarienne dans cette zone que l'on escamote avec la théorie de l'Etat ouvrier dégénéré.

2.5.7.- La révolution russe apparaît comme le triomphe de la volonté, de celle d'un parti. Certes dans une telle révolution, l'intervention volontaire devait jouer un grand rôle : le prolétariat était une infime minorité dans le

vaste pays, il devait profiter à fond de l'accélération de la lutte de classe liée à la défaite militaire pour greffer sur la série des révolutions se chevauchant, celle prolétarienne. D'où l'erreur de Gramsci et autres qui ont vu le triomphe de l'esprit sur le déterminisme. En fait le champ des possibilités de l'action de la volonté était déterminé par les données historico-économiques et sociales.

La volonté devait intervenir encore après la victoire de la révolution, car il fallait pousser au maximum les transformations qui ne pouvaient se produire spontanément étant donné le caractère arriéré de la société russe, il fallait tout contrôler, tout diriger à cause de l'immaturité de l'immense population paysanne. Toute la question était de savoir dans quelle limite cette volonté pouvait agir. D'où l'intervention de Lénine rappelant qu'il ne fallait pas s'exagérer l'importance du parti (ne pas le prendre pour un *deus ex machina*); il fallait lutter contre la maladie de la volonté.

La faiblesse numérique de la classe prolétarienne, l'état arriéré de la masse paysanne, la nécessité de sauter les étapes, tout cela explique le rôle important de la volonté, mais aussi celui des chefs. Car comme le dit Gorter avec juste raison : " Dans la mesure où l'importance de la classe augmente, baisse en proportion l'importance des chefs." (Réponse à Lénine.)

2.5.8.- Le phénomène bureaucratique russe est un phénomène indéniable clairement individualisé par Lénine lui-même. La bureaucratisation dérivait du retard de la société russe qui en était encore à la production marchande simple, où il n'y avait pas de concentrations (en dehors de quelques usines ne fonctionnant d'ailleurs plus durant les années révolutionnaires). L'Etat prolétarien doit contrôler tout cet éparpillement ainsi que le développement du capitalisme. Pour accomplir cela l'Etat s'hypertrophie. Cette bureaucratisation était l'indice que la révolution ne pouvait se développer en révolution communiste que s'il y avait aide de l'extérieur. Ensuite l'immense Etat servit directement à contrôler toute la société pour la formation du capital. Et celui-ci une fois édifié dans l'URSS, le phénomène bureaucratique prend une autre signification. Dans un premier temps la bureaucratisation est une pathologie de toute la société, dans le second cas, c'est celle de la classe capitaliste et ceci se trouve tel que en Occident.

2.5.9.- Au cours de la révolution russe deux formes d'organisation de la classe se manifestent : une médiate, le parti, l'autre immédiate, les soviets. Les divers courants du communisme se divisent sur cette question, les uns revendiquant le parti comme essentiel, les trotskystes, les autres, les soviets, le parti n'ayant qu'un rôle simplement idéologique (tribunistes et kapedistes). Or, ces deux positions réintroduisent la dualité, la coupure, que la révolution avait surmontée un moment, parce qu'elles n'envisagent pas la classe dans son processus de vie. Les soviets sont des organes immédiats engendrés dans une phase révolutionnaire; le parti est lui aussi lié à une telle phase, mais il peut la précéder et la suivre parce qu'il est une forme médiate et résulte d'un phénomène réflexif. Seule la gauche communiste d'Italie affronta correctement ce problème.

En fait ces deux visions unilatérales dérivent d'une déformation volontariste. On ne crée pas les soviets, ni le parti (comme Lénine le disait déjà), on ne peut qu'accélérer un mouvement déjà en acte.

2.5.10.- Intimement lié à ce qui précède se présente le faux problème mis sous forme d'alternative : dictature de la classe ou dictature du parti. Il implique encore une dualité. S'il peut arriver que le parti, en tant que

forme produite, s'autonomise ne serait-ce que parce que la contre-révolution provoque une coupure dans l'ensemble organisé de la classe, alors il peut y avoir une opposition. Mais c'est un phénomène de crise qui, s'il persiste, implique soit élimination du parti de façon violente, soit sa réabsorption. Cependant dans la mesure où le parti peut se limiter à un moment donné à la portion la plus consciente de la classe - il apparaît alors comme étant seulement un organe de celle-ci - il y a effectivement dictature du parti, mais ceci ne peut être que passager, car cela veut dire que le phénomène révolutionnaire ne se développe plus, a été enrayé. Si cela perdure, ça signifie que la contre-révolution l'emporte momentanément avant de triompher.

2.5.11.- Les masses paysannes ont joué un grand rôle au cours de la révolution russe. D'un point de vue théorique, le problème de la révolution paysanne et celui de la révolution agraire ont été au centre des débats non seulement avant, pendant, mais après la victoire de 1917. Dès 1907, Lénine avait de façon absolument nette, précisé tout cela :

" Toute révolution paysanne dirigée contre la féodalité, le caractère de l'ensemble de l'économie sociale étant capitaliste, est une révolution bourgeoise. Mais toutes les révolutions bourgeoises ne sont pas des révolutions paysannes. Si dans un pays où l'agriculture serait organisée sur le mode entièrement capitaliste, les agriculteurs capitalistes accomplissaient à l'aide d'ouvriers salariés, une révolution agraire, en abolissant par exemple la propriété privée du sol, ce serait une révolution bourgeoise mais pas du tout une révolution paysanne. Si une révolution éclatait dans un pays dont le régime agraire serait fondu avec l'économie capitaliste au point qu'il serait impossible d'anéantir ce régime sans anéantir le capitalisme, et si, disons, cette révolution mettait au pouvoir la bourgeoisie industrielle à la place de la bureaucratie autocratique, ce serait une révolution bourgeoise, mais pas du tout une révolution paysanne. Autrement dit : un pays bourgeois est possible sans la paysannerie et une révolution bourgeoise est possible dans un tel pays sans la paysannerie. La révolution bourgeoise est possible dans un pays avec une forte population paysanne; cette révolution, toutefois, n'est nullement paysanne, c'est-à-dire qu'elle ne révolutionne pas les rapports agraires touchant spécialement la paysannerie et ne la fait pas intervenir comme force sociale tant soit peu active et créatrice de révolution. Par conséquent, l'idée marxiste générale de "révolution bourgeoise" comporte certains éléments obligatoirement applicables à toute révolution paysanne dans un pays de capitalisme en développement; mais cette idée générale ne dit absolument rien sur la question de savoir si oui ou non la révolution bourgeoise d'un pays donné doit (dans le sens d'une nécessité objective) se transformer en révolution paysanne pour remporter une victoire complète." (Lénine. Oeuvres Complètes. Tome 13. Pages 368-369.)

2.5.12.- La révolution russe a marqué une profonde discontinuité non seulement dans l'histoire de l'aire slave mais dans celle mondiale. La destruction de l'empire des tsars, des rapports sociaux pré-capitalistes et, sur le plan théorique, le rejet de la théorie menchevique de la révolution à étapes : d'abord la révolution bourgeoise, puis celle prolétarienne, sont autant d'éléments de la discontinuité. Pour l'histoire du mouvement ouvrier mondial il en est de même, c'est le triomphe de la théorie de la catastrophe de Marx, de la révolution, de la doctrine de l'Etat, de l'importance des masses dans le processus révolutionnaire, la nécessité de leur organisation en parti. Cependant la transcroissance opérée dans la lutte et dans la clarté doctrinale, fut enrayée et, de l'ouest, ne vint pas l'aide qui aurait permis, sinon le saut par-dessus le capitalisme, du moins la réduction de la phase capitaliste.

2.5.13.- L'intervention du prolétariat a déblayé tous les obstacles au développement du capital. Mais celui-ci pour réellement triompher dût enrayer le mouvement prolétarien et pour ce faire détruisit non seulement la force prolétarienne mais tenta de freiner la lutte de classe. D'où la structure du kolkhose qui est un compromis entre la forme capitaliste et les anciennes formes de production. Cela veut dire que la puissance d'une révolution (si elle n'arrive pas à triompher totalement) peut engendrer des formes qui deviennent des obstacles au développement ultérieur. Autrement dit, la transcroissance prolétarienne fut un frein pour la révolution bourgeoise.

2.5.14.- Comme toute révolution radicale elle a provoqué un grand mouvement de convergence et de formation d'une vision globale, totale, d'un processus révolutionnaire et vital humain. Nous avons signalé le cas de Lénine et de Trotsky (1.2.2.). Ceci se fit dans l'aire slave. Mais en occident elle permit la convergence de courants qui se retrouvèrent dans le rejet commun de la démocratie et du parlementarisme. (gauche italienne, allemande, hollandaise, anglaise, etc...)

Si les bolcheviks ne comprirent pas les caractères spécifiques de la lutte en occident, les communistes de gauche (en dehors de ceux d'Italie) ne comprirent pas le problème russe. D'où la non fusion entre les deux phases révolutionnaires.

Des divergences devaient apparaître, ensuite, au sein de ce mouvement convergent, dès le reflux de la vague révolutionnaire. Cependant la plupart des Gauches se retrouvèrent dans la revendication du "Communisme de Conseils" (en dehors de la Gauche d'Italie.)

Ainsi, contre la II^e Internationale, le mouvement révolutionnaire issu de la secousse de la révolution russe et de celles autochtones de la société capitaliste occidentale, tendit à une totalité qui marqua une discontinuité avec la social-démocratie. Ce fut de courte durée et le mouvement se dissocia. D'un côté ceux qui voulaient le parti (généralisation extrapolatrice) : le parti substitut de la classe; de l'autre, ceux qui affirmaient les soviets : généralisation du mouvement spontané immédiat de la classe et escamotage du mouvement réflexif, le parti. La classe/appréhendée, fixée dans sa détermination historique immédiate. Voilà les termes de l'opposition de la dernière vague révolutionnaire. Maintenant que la reprise s'amorce, qu'un nouveau cycle se dessine, ces termes réapparaissent et c'est pourquoi la question syndicale passe obligatoirement au second plan.

Cependant revendiquer le parti en opposition aux soviets (même si l'on accepte l'existence de ceux-ci) ou ces derniers à l'exclusion du parti, conduit encore au triomphe de Berstein qui dissocia un tout. C'est raisonner sur la dissociation de la classe, sur sa fragmentation, alors que sa réunification s'impose.

2.5.15.- En Russie par suite de la contre-révolution stalinienne et par suite de l'assise sociale actuelle (fascisme sous une forme inférieure), il est évident que le mouvement ouvrier en Russie (comme l'attestent d'ailleurs les mouvements dans les pays de l'Est européen) aura un caractère initial de communisme de Conseils. Ce sera le premier temps de la reformation de la classe en tant que classe.

2.5.16.- Toutes les questions posées par la révolution russe ont été soit résolues par le mouvement réel ultérieur (question paysanne par exemple, avec les révolutions anti-coloniales), soit elles apparaissent en tant qu'aberra-

tions dues au retard du pays (question de la valeur), soit, enfin, elles correspondent à de faux problèmes (parti et soviétique par exemple) que le mouvement réel de la classe dépassera immédiatement. Autrement dit il n'y a plus de question russe. La révolution russe ne peut pas être, en quoi que se soit, un modèle pour celle future. Tous ceux qui veulent faire le contraire défendent en fait une théorie stalinienne même lorsqu'ils croient lutter contre elle.

2.5.17.- Le léninisme ou bolchevisme est la doctrine née et développée après la mort de Lénine. Tous les groupements et théoriciens russes ont contribué à son édification, que ce soit Staline, Zinoviev, Boukharine, Trotsky, etc. Elle est la fixation d'un certain nombre de positions de Lénine, mais il n'est pas possible d'écrire l'équation : Léninisme = théorie défendue par Lénine. Celui-ci se considérait continuateur de Marx, le restaurateur de sa doctrine.

C'est au travers de l'oeuvre de restauration de la doctrine du prolétariat que l'on doit apprécier l'activité de Lénine. Or, celle-ci est directement liée au processus révolutionnaire de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ce n'est que lorsque la révolution affirme sa transcendance qu'il retrouve réellement l'être même de la doctrine (l'Etat et la révolution) sinon il subit tout le poids du retard non seulement de la Russie, mais de toute l'Asie.

Lénine ne put qu'affirmer une partie du marxisme correspondant à un moment donné de la vie de la classe. Celui où elle doit lutter aux côtés du capital contre les anciennes formes sociales et où elle peut aller jusqu'à abattre le capital (double révolution). Mais il n'y a pas une restauration intégrale parce que le mouvement réel, le substrat de celle-ci fut détruit par la démocratie en occident. En rester à Lénine, c'est s'arrêter à une affirmation fondamentale mais unilatérale de la théorie du prolétariat.

Le léninisme est fondamentalement la généralisation du schéma russe à la révolution occidentale. Il contient la théorisation du parti deus-ex-machina avec la conscience venant du dehors, le culte de la volonté et de la manoeuvre tactique, le fétiche de l'organisation avec le culte du chef, une sophistique en guise de dialectique qui permet de tout justifier; plus précisément qui permet à la direction du parti de se justifier. Le léninisme pousse le dualisme au sein de la classe et dans la doctrine jusqu'aux plus extrêmes conséquences et, en ce sens, il est bien l'expression théorique de la défaite prolétarienne. Or, la défaite est fragmentation de la classe.

Le léninisme conserve le schéma international de la révolution mais de façon abstraite : litanies sur l'internationalisme prolétarien. C'est un internationalisme qui se pose simplement en négatif du nationalisme. Or, étant donné la prépondérance de l'URSS au sein de l'I.C., le contenu de cet internationalisme s'est restreint rapidement à la défense de l'URSS. On arrivait progressivement à l'affirmation nationaliste.

Le léninisme est le fondement théorique du stalinisme. Celui-ci est une affirmation nationale du premier. Il est aussi le fondement du trotskysme. Ce dernier conserve la vision internationale en greffant sur le léninisme la théorie de la révolution permanente. D'autre part, stalinisme et trotskysme se retrouvèrent et se retrouvent toujours dans la défense de l'URSS. De même, au siècle dernier, la totalité des courants du mouvement ouvrier, en dehors de quelques éléments autour de Marx et d'Engels, se retrouvait toujours pour proclamer la défense de la France terre de la liberté!

Même si dans l'oeuvre de Lénine il ne reste pas beaucoup d'éléments valables pour la révolution future, elle se situe toute dans une phase et une optique réellement révolutionnaires. Elle représente le dépassement réel d'une

situation historique dans une aire géo-sociale donnée. En revanche, léninisme, trotskysme et stalinisme - à des titres divers - sont des expressions de la réabsorption de la révolution prolétarienne par le milieu capitaliste environnant. Ils n'ont donc aucun rapport avec la révolution prolétarienne future et doivent donc être proclamés contre-révolutionnaires.

" Depuis des decennies et des decennies, la gauche communiste d'Italie a expliqué que le parti contingent, lui aussi, n'était pas infallible. Il se ressent, dialectiquement, dans sa structure, des effets de ses actions vers l'extérieur. Il subit maladies et crises. Il paie de scissions régénératrices et de longues attentos historiques, le fait d'avoir dévié de la doctrine classique invariante, d'avoir corrompu son organisation interne et sa manœuvre stratégique; d'où notre condamnation des blocs, fronts, fusions, réseaux édifiés dans d'autres partis."

" il programma comunista "n° 22. 1958.

3.- LE MOUVEMENT PROLETARIEN DANS LES AUTRES AIRES : LES REVOLUTIONS ANTI-COLONIALES.

" Vouloir lier la réalisation du programme communiste aux vicissitudes du cours historique d'une seule des grandes races de l'espèce humaine, c'est-à-dire des blancs caucasiens, ou aryens ou indo-européens, en concluant que si ce rameau se trouve désormais au terme du cycle, plus rien de ce qui se passe au sein des autres races n'offre d'intérêt; c'est, comme il est facile de le démontrer, le genre d'erreur grossière qui réunit en elle, bien plus que toutes les pires dégénérescences révisionnistes, toutes les erreurs anciennes et possibles de tous les anti-marxistes."

" Il programma comunista ". N° 3. 1958

3.1.- Lutttes contre les anciennes métropoles coloniales.

3.1.1.- Dans l'aire occidentale, la succession des modes de production a été la suivante : le communisme primitif, sa phase de dissolution, la société esclavagiste antique, le féodalisme, le capitalisme.

En Asie, ce fut : communisme primitif, forme asiatique, développement actuel du capitalisme.

En Afrique, il en est de même. Cependant il y a des variations secondaires importantes liées à des données géographiques et historiques.

En Amérique du nord lors de l'arrivée des européens les divers peuples se trouvaient dans une société de dissolution du communisme primitif. Seulement étant donné l'immensité du pays et la variété du peuplement, nous ne pouvons pas préciser. Avec Morgan, nous notons la similitude de la phase de ces peuples avec celle traversée par les grecs avant la fondation de la cité-Etat.

En Amérique centrale et du sud, il y avait une forme de dissolution du communisme primitif qui s'apparente très bien avec la forme asiatique de production. Là encore l'immensité du pays et les différentes conditions de vie qu'il offre font qu'on ne peut que schématiser ici un phénomène certainement plus complexe.

Cependant ce qui fut important et l'est encore, dans la mesure où le capitalisme ne s'est pas pleinement développé, c'est de savoir comment a pu s'effectuer le passage de la forme asiatique de production au capitalisme, quel rapport ceci peut-il avoir avec la révolution communiste ?

3.1.2.- " L'humanité peut-elle accomplir son destin sans une profonde révolution en Asie ? " La réponse à cette question de Marx a été donnée par le développement de ce continent au cours des 50 dernières années. La révolution a non seulement touché l'Asie mais l'Afrique. Ce qui importe c'est de savoir quel débouché pouvait avoir cette révolution, et où en est-on maintenant ?

3.1.3.- Le mode asiatique de production a offert une résistance énorme au développement du capitalisme. En Chine, la pénétration commence avec la guerre de l'opium, mais le triomphe du capitalisme ne se fait qu'en 1949; en Inde, le cycle est encore plus long.

En Afrique, le communisme primitif et la traite des noirs qui a ruiné tout le continent africain sont causes d'un retard qu'il y a encore quelques années tout le monde imputait à une soit-disant infériorité de la race noire.

En Afrique nous avons trois aires : aire arabe qui va de l'océan atlantique au golfe persique et qui, de ce fait, déborde sur l'Asie.

Au sud du Sahara : l'aire équatoriale ou aire de l'Afrique Noire; l'aire de l'Afrique du Sud (sud-africaine) caractérisée par un fort peuplement blanc. (Afrique du Sud. Rhodésie et petits Etats noirs enclavés dans l'Afrique du Sud).

Pour l'Asie comme pour l'Afrique, étant donnée la persistance des formes sociales communautaires, se posait la question du saut par-dessus la phase capitaliste. Cette question avait déjà été abordée pour la Russie au milieu de XIX^e siècle.

La condition de ce saut était un fort mouvement prolétarien en Occident et une faible pénétration de la valeur d'échange dans ces pays.

3.1.4.- Pour comprendre le mouvement, il faut comparer avec le cycle du mouvement bourgeois et prolétarien en Europe occidentale.

En Angleterre, on a eu une participation fort importante de la bourgeoisie dans le phénomène révolutionnaire et, au cours du XVIII^e siècle la bourgeoisie anglaise, à la suite de deux révolutions, s'empare du pouvoir.

En France la révolution arrive en retard. Elle est plus radicale et en même temps une généralisation de la révolution anglaise. L'élément nouveau c'est que cette révolution bourgeoise est grosse d'une révolution prolétarienne (hébertistes, enragés et surtout le mouvement babouviste) et, qu'en définitive, elle ne triomphe réellement qu'en 1871 avec l'écrasement du prolétariat, après avoir connu des transcroissances prolétariennes communistes en 1848 et en 1871. La France est le pays de l'émancipation progressive.

En Allemagne par suite de la faiblesse de la bourgeoisie, la révolution se présente comme une révolution absolument radicale, une révolution qui doit être faite par la classe la plus révolutionnaire car l'émancipation progressive n'est pas possible (elle peut être appelée révolution permanente - à condition de bien la circonscrire dans le temps - ou révolution double). La défaite du prolétariat et de la bourgeoisie amène la révolution par le haut.

En Russie, la révolution est une révolution radicale, une double révolution. Mais par suite de la réabsorption de la révolution prolétarienne, elle se développe comme une révolution bourgeoise et donc comme une émancipation progressive. En définitive la révolution russe (de 1917) fut une révolution prolétarienne grosse d'une révolution bourgeoise.

En ce qui concerne les E.U., leur phase révolutionnaire se situe lors de la guerre de sécession.

Le cycle du mouvement bourgeois et prolétarien de l'Asie et d'Afrique s'apparente plutôt à celui de la Russie, mais il y a encore quelques nuances, quelques différences à souligner.

3.1.5.- Le développement du capitalisme dans ces pays a détruit les anciens rapports sociaux et a développé un capitalisme appendice de celui des métropoles (exemples les plus suggestifs : Algérie et Inde). D'où :

- formation d'un fort prolétariat avec une bourgeoisie à peu près inexistante.

- formations de partis prolétariens avant ceux de la bourgeoisie. Ceci est un élément commun avec la Russie (le POSDR est créé avant le parti bourgeois, le parti cadet). Ou bien lorsqu'il se forme avant il emprunte au socialisme une part importante de l'idéologie prolétarienne (ainsi du Kuomintang avec Sun-Yat-Sen). Il est fortement imprégné de socialisme et reconnaît implicitement la nécessité de celui-ci pour la libération de la zone géo-sociale où il se développe.

3.1.6.- Tout ceci a facilité en 1919 le lien avec l'I.C. L'appel lancé par les chefs de l'Internationale rencontra un profond écho. Des partis communistes se formèrent en Chine, en Inde, en Afrique du Sud. De telle sorte que si nous appelons n-1 le nombre de révolutions qui amenèrent l'humanité jusqu'au moment du passage au capitalisme, ces pays étaient prêts (grâce au mouvement mondial) à passer à n+1 révolutions et donc à voir s'effectuer en eux la même transcendance qu'en Russie de 1917.

3.1.7.- La défaite du prolétariat occidental battu par la démocratie amena la faillite de l'I.C. et la défaite des mouvements prolétariens dans les aires les plus avancées d'Afrique et d'Asie (Canton et Shangaï); le prolétariat de ces pays est isolé. C'est le repli sur des bases purement nationales (ainsi le mouvement algérien devient le MT.LD. et le PCC devient un parti dirigeant une révolution paysanne.)

La construction du socialisme en un seul pays s'accompagne donc de la rétrogradation de la révolution dans les deux grandes aires de n+1 à n : la révolution capitaliste. Le mouvement devient uniquement anti-impérialiste et le mouvement prolétarien se développe sur une base économique comme le mouvement anglais lors de la lutte pour la journée de 10 heures.

Avec la guerre de 39-45 il y a élimination totale du prolétariat. Nous avons un cycle bourgeois qui commence, en lequel le prolétariat est englobé en tant que classe mobilisée.

3.1.8.- Dans les pays où un Etat existait depuis longtemps et où des éléments capitalistes autochtones avaient pu se former, il y a développement de la révolution bourgeoise classique : Chine. Mais dans d'autres pays où l'Etat n'existait pas et où il n'y avait pas de bourgeoisie, la seule classe anti-impérialiste fut le prolétariat industriel (faible en nombre) et celui agricole (Algérie et Cameroun) soutenu par les paysans pauvres, par les prolétaires virtuels, les expropriés de la terre (les damnés de la terre. F.Fanon.) non encore enrégimentés dans l'entreprise capitaliste industrielle ou agricole (Kenya,

Congo-Kinshasa). C'est pourquoi dans tous les pays africains, les syndicats ont joué un rôle dans la lutte anti-coloniale (Union des travailleurs de l'Afrique noire par exemple, mais de même en Tanzanie, au Kenya etc.,)

3.1.9. Ainsi apparaît la différence avec l'occident. Là, le prolétariat a aidé la bourgeoisie à prendre le pouvoir; cette dernière s'est ensuite retournée contre le prolétariat et a assuré sa domination. En Asie et en Afrique, comme en Russie, le prolétariat se manifesta d'abord; d'où, pour qu'il y ait triomphe de la révolution bourgeoise, nécessité de détruire la transcroissance prolétarienne. En Russie on a eu réabsorption des quelques mesures communistes et destruction de toutes les forces prolétariennes. En Chine, il fallut la destruction des communes de Canton et de Shanghai. En Algérie, il fallut l'élimination de toutes les forces prolétariennes, même si elles ne se manifestaient pas sur le plan du programme intégral, pour que triomphe une solution petite-bourgeoise, c'est-à-dire un compromis entre les exigences du capital détenu par les français et celles des masses prolétariennes et paysannes pauvres. Là-bas la petite bourgeoisie (surtout une intelligentsia) s'est faite nationale pour détruire le mouvement prolétarien.

Tout cela donne un caractère un peu indéterminé à ces révolutions, avortées en tant que n+l. Elles ont été arrêtées au stade bourgeois et ce à des niveaux différents, par suite de la contre-révolution. Ceci ne veut pas dire que le point d'arrêt soit absolument fixe, que les pays où ces révolutions se sont plus ou moins figées ne puissent pas connaître de nouvelles transformations.

Dans les pays où le mouvement prolétarien et celui des masses paysannes a été le plus durement touché, où la décaignée a été encore plus profonde, le recul est net. Il y a indépendance nationale, mais le pays est souvent presque autant lié qu'auparavant à l'ancienne métropole coloniale (Caméroun, Kenya, Madagascar, etc.)

3.1.10. La position du prolétariat révolutionnaire au sein des pays exploités fut la même que celle de Marx vis-à-vis de l'Irlande. Dans un premier temps, de 1919 (Bakou) jusqu'en 1928, le mouvement prolétarien devait aider (et a aidé) les mouvements coloniaux, dans la perspective de la double révolution. Les divers pays d'Afrique et d'Asie ne peuvent acquérir leur indépendance qu'avec l'aide du prolétariat mondial.

Au cours d'une deuxième période (1945-1962) ces pays accèdent par leurs propres forces à l'indépendance. On a considéré alors la lutte de ces pays du point de vue du contre-coup qu'elle pourrait avoir sur les centres capitalistes d'occident : relancer la révolution. C'est dans la même perspective que Marx et Engels étudièrent les luttes des hindous et des chinois contre l'intrusion du capital européen en Asie.

3.1.11. Le prolétariat a fait la révolution pour la classe capitaliste puisque le mode de production qui s'instaure dans toutes ces nouvelles aires, c'est le mode de production capitaliste. Apparemment la révolution est vaincue. Cela fait près d'un siècle et demi qu'il en ^{est} ainsi. En effet, il en fut de même au XIX^e siècle :

" A l'exception de quelques chapitres, chaque section importante des annales de la révolution de 1848 à 1849 porte le titre de : Défaite de la révolution! "

" Mais dans ces défaites, ce ne fut pas la révolution qui succomba. Ce furent les traditionnels appendices pré-révolutionnaires, résultats des rapports sociaux qui ne s'étaient pas encore aiguisés jusqu'à deve-

nir des contradictions de classes violentes : personnes, illusions, idées, projets dont le parti révolutionnaire n'était pas dégagé avant la révolution de Février et dont il ne pouvait être affranchi par la victoire de Février, mais seulement par une suite de défaites." (Marx. Les luttes de classes en France.)

La révolution prolétarienne a été escamotée comme elle le fut en 1830. En 1848, les ouvriers parisiens tentèrent d'empêcher que cela ne se renouvèle; ils furent battus (juin 1848). Elle le fut à nouveau en septembre 1870, mais elle triomphe en mars 1871, jusqu'au mois de mai. En février 1917, elle fut encore escamotée mais elle triomphe en octobre pour être réabsorbée ensuite. Cela implique que finalement après ce vaste escamotage doit venir le triomphe à l'échelle mondiale.

3.1.12. Toutes ces révolutions sont les exécuteurs testamentaires de Bakou. Cela confirme la justesse de la position affirmant la nécessité d'appuyer la lutte d'indépendance des pays coloniaux. Cela montre aussi à quel point la révolution prolétarienne d'occident, même battue, leur a été un facteur d'accélération. Leur triomphe, même limité, est indirectement celui du prolétariat. Il a été totalement battu en occident, en orient il n'en est pas de même. Dans tous les cas, on ne peut nier un recul profond parce que si en 1917 on espérait une éancipation radicale, on ne voit se développer actuellement qu'une éancipation progressive.

- 3.1.13. Toutes ces révolutions sont la généralisation de celle russe:
- a - possibilité d'une transcroissance,
 - b - intervention essentielle des masses paysannes et ce surtout à partir du moment où la transcroissance ne fut plus possible.

Ainsi la révolution chinoise qui triomphe en 1949 est une révolution paysanne qui n'est pas la première de l'histoire, mais est la première qui ait vaincu. En effet, la grande guerre des paysans en Allemagne fut battue en 1525. Elle marque cependant le début de l'époque moderne. Toute l'histoire de l'Europe fut conditionnée par cet échec.

Cette importance des masses paysannes avait été soulignée par Marx dès 1849.

3.1.14. Un autre aspect de la généralisation de la révolution russe se retrouve dans la question que se pose la plupart des courants de gauche : " Quelle est la classe au pouvoir, après l'indépendance ?" Comme on ne peut pas transposer purement et simplement les données du passé dans le présent, car il est difficile de déceler un Robespierre, un Danton ou un Cromwell africain ou asiatique, alors on recourt au même subterfuge de la bureaucratie-classe.

C'est le capitalisme mondial qui a pris le pouvoir dans ces pays et, d'après ce qui a été dit (3.1.9.), c'est après la victoire que la classe bourgeoise se développera effectivement dans ces pays, dans la mesure où un capitalisme autochtone arrivera à s'implanter. Sinon on aura toujours une clique (on peut l'appeler une bureaucratie) au service du capital international, tout au moins au service d'un secteur de celui-ci.

3.1.15.- Dans tous ces pays on a assisté à un développement dilaté (c'est à dire s'accomplissant sur un long espace de temps, comme ce fut le cas de la France) par opposition à un développement condensé (espace de temps court, comme en Russie).

En Inde, par exemple, dès le milieu du XIX^e siècle, les luttes contre le

capitalisme anglais constituent les premiers éléments de la révolution bourgeoise hindoue. L'industrialisation du pays se traduit par la formation d'un fort prolétariat, mais dès la fin du siècle et le début du XX^e siècle un phénomène inverse se produit, affaiblissant le prolétariat hindou qui se trouvera noyé dans l'immense masse paysanne. L'appel à l'aide qu'il lancera au prolétariat anglais et européen n'aura pas l'écho voulu. Tout cela explique le développement du gandhisme qui sera un frein énorme au développement de toute la société hindoue et du prolétariat. Si l'Inde a un Etat capitaliste, elle est encore, par sa structure économique et sociale, bien au-dessous de la forme de production capitaliste. En Inde, comme dans la France de 1789, on a eu une généralisation de rapports politiques; on a eu une révolution politique, sans avoir, comme en France, une révolution sociale. Dans ce dernier pays, cette révolution fut enrayée en 1795 et, surtout, en 1815, puis ravivée en 1848 et 1871. Au milieu du siècle dernier, Marx signalait que l'Angleterre était en train d'accomplir en Inde la seule révolution sociale de l'Asie, en détruisant les antiques rapports sociaux et en développant les rudiments d'un capitalisme industriel. Cependant, cette révolution fut enrayée. On eut même un recul : diminution du nombre de prolétaires, non liée, comme en Occident, à un accroissement énorme du machinisme. Mais cette fois la valeur d'échange introduite au sein de la société hindoue, celle-ci ne pouvait plus se perpétuer comme auparavant. De telle sorte que l'expropriation des campagnes se poursuivait, provoquant un gigantisme urbain, consistant en un amoncellement d'hommes en quête d'un travail ou mourant de faim, tandis que les lopins de terre duraient nourrir une population croissante dont une partie, parfois, reflue de la ville.

Le bouleversement même limité (renforcé par ailleurs par les conséquences de la 2^e guerre mondiale) était trop fort pour laisser intact le système de l'empire britannique, trop faible pour permettre une révolution bourgeoise à fond. Celle-ci est encore à faire et, en l'état actuel des choses, elle devra partir des campagnes, comme cela se produisit en Chine.

En ce qui concerne la Chine, la révolution bourgeoise y triomphe déjà en 1911; c'est la première phase : la destruction de l'antique empire. Les transformations sociales sont assez limitées. Elles seront accélérées par l'intervention des prolétaires après 1919. La défaite de ceux-ci (1927) enraye le mouvement. La révolution repartira des campagnes. La guerre sino-japonaise qui se prolonge en la guerre mondiale accélère le mouvement. La révolution triomphe réellement en 1949.

Cependant pour apprécier correctement cette dilatation du phénomène révolutionnaire, on doit tenir compte qu'en 1927 finit en fait un cycle historique, celui lié directement à la révolution russe en tant que révolution double. Ensuite, on a une période de gestation et démarrage d'un nouveau cycle qui s'achève en 1949 (triomphe de la révolution paysanne). La transcendance ayant été détruite, on peut alors (en mettant cette dernière entre parenthèses) considérer un cycle qui va des premières réactions à la pénétration étrangère, incluant la grande révolte des Taïpings, celle des Boxers, et se termine en 1949. On constate alors qu'il a fallu un siècle pour que le capital triomphe, alors qu'en Occident ceci en nécessite plusieurs.

3.1.16.- Dès le premier après-guerre, le mouvement de libération nationale prit une certaine ampleur : Irlande (1921), Egypte (1922); Turquie (1918-20), Afghanistan (1921); d'autre part sous l'action du prolétariat il y a une radicalisation importante en Chine et en Inde. Cependant, c'est surtout après la 2^e guerre mondiale que la lutte anti-coloniale revêt toute son importance. On a deux grandes périodes :

a. 1945-54. Elle triomphe en Asie en tant que révolution populaire en Chine, par le haut en Inde, en Indonésie, aux philippinos (ce qui n'empêche pas la révolte des Huks). En Afrique le mouvement avait pris un grand essor dès 1946 avec la formation des principaux partis réclamant l'indépendance en Afrique noire, au Maghreb reprise du MTLD (Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques). Mais le mouvement subit une terrible répression (1945. Sétif. 1947, répression à Madagascar). Le mouvement est enrayé. Cependant en 1952 se développe une vaste agitation en Afrique occidentale pour l'obtention d'un code du travail, tandis que la lutte des ouvriers agricoles de la Sanaga maritime se prolongeait et que commençait celle des Mau-Mau; elle devait durer jusqu'en 1954.

b. 1954-62. Le développement de la révolution algérienne radicalisa tout le mouvement d'indépendance africaine : Le Ghana obtient son indépendance en 57, la Guinée en 58. Afin d'isoler l'Algérie, la France est d'abord obligée d'accorder l'indépendance à la Tunisie et au Maroc (1956) puis aux pays d'Afrique Noire. 1960 fut l'année de l'indépendance africaine: Cameroun, Congo Brazzaville, Congo Kinshasa, le Nigéria, le Gabon, la République centre-africaine; bref presque tous les pays de l'Afrique Noire sauf les colonies portugaises. L'Afrique entrait réellement dans l'histoire.

La contre-révolution ne pouvait pas abolir le mouvement; elle ne put que le canaliser. Devant la montée révolutionnaire, le capitalisme mondial n'a pu qu'essayer de l'englober, d'où finalement l'acceptation de l'indépendance et en définitive, pour briser la force révolutionnaire, il a multiplié les nations afin de mieux diviser les peuples.

La phase se clôt avec l'indépendance de l'Algérie en 1962.

3.1.17.- Les diverses fédérations qui se formèrent dès l'accession à l'indépendance furent des tentatives de riposte à cette manœuvre du capitalisme mondial. Mais elles n'ont eu qu'une durée très courte, sauf celles directement liées à l'ancienne métropole coloniale. Cependant pour détruire le mouvement révolutionnaire, le capitalisme ira jusqu'à démembrer un Etat - le Congo. En effet le mouvement de Lumumba avait amené ce pays à l'indépendance, pas du tout concédée, mais obtenue par une poussée de la base. Le Congo pouvait parvenir à un grand développement et devenir un centre d'attraction pour toute l'Afrique Noire. C'en était fini de la main-mise des entreprises capitalistes. L'assassinat de Lumumba, l'intervention des belges, celle de l'ONU, et surtout la sécession katangaise, cassent le mouvement. Cette sécession avait aussi l'intérêt de créer un état tampon - même provisoire - pour empêcher le lien avec les états à fort prolétariat, les deux Rhodésies et l'Afrique du Sud. Une victoire du mouvement lumumbiste aurait pu être le point de départ pour une croisade de libération des noirs horriblement exploités et parqués d'Afrique du Sud.

Ultérieurement des intérêts divergeants des différents centres capitalistes amenèrent une réunification du Congo, mais par le haut et sous leur tutelle. D'autre part le capitalisme mondial octroya l'indépendance à une série de petites nations africaines noires enclavées dans l'Afrique du Sud et donc dépendantes d'elle. Le capitalisme avait réussi à enrayer la vague révolutionnaire, bien que même la victoire plus complète de celle-ci - par exemple la destruction du régime d'apartheid en Afrique du Sud - ne signifierait pas encore le socialisme.

3.1.18.- Etant donné que la révolution radicale ne put réussir, tout le vaste mouvement révolutionnaire aboutit en définitive au renforcement du capital. De même que la défaite partielle du mouvement de la réforme s'est traduit, au XVI^e siècle, par la balkanisation de l'Europe, la défaite partielle de la révolution anti-coloniale dans les années 60, aboutit à la balkanisation de l'Afrique.

Beaucoup de pays d'Asie ou d'Afrique, par suite du mode de production asiatique ou de formes affines, pouvaient difficilement voir se former un capitalisme. On y avait une société pré-capitaliste détruite, mais étant donné qu'à l'échelle mondiale le capital n'était pas encore une communauté matérielle, il n'y avait rien pour remplacer l'antique communauté. Au contraire, ces sociétés pouvaient plus facilement tendre vers le communisme. Mais, pour maintenir l'humanité dans la sujétion, pour fixer le mouvement, le capital a été amené à créer des Etats capitalistes artificiels sur des bases non réellement capitalistes. L'exemple d'un tel Etat non lié à une communauté nationale dont il aurait été l'expression nous est fourni par celui de l'Etat belge au siècle dernier. La majorité des Etats africains sont de tels Etats produits de la contre-révolution. Ce fut un bon moyen d'englober des contradictions mais non de les résoudre. D'où l'instabilité de ces pays.

3.1.19.- Ces révolutions ont profité de l'affaiblissement du capitalisme mondial consécutif à la seconde guerre mondiale. Elles ont accentué celui-ci; mais ensuite, étant donné leur point d'impact limité, elles ont contribué à son renforcement. Une des causes des difficultés que rencontra la révolution algérienne pour triompher, c'est qu'elle se développa lors de la deuxième vague anti-coloniale.

3.1.20.- C'est encore faire du racisme que de dénigrer systématiquement ces révolutions à cause de leur instabilité politique, que l'on peut constater en Afrique noire surtout. Les difficultés politiques sont directement liées à l'inadéquation de la solution imposée par le capitalisme mondial et contre laquelle les masses tentent de lutter. Pour avoir une certaine stabilité, il faudrait un grand développement économique qui permettent de remplacer l'antique économie détruite. Or, comme ces pays sont producteurs de matières premières, le capitalisme mondial n'a pas intérêt à leur développement, qui provoquerait un renchérissement de ces dernières.

Ces pays demeureront longtemps des points faibles, des failles dans le système capitaliste mondial. Ces dernières joueront très facilement lors de la crise. D'autre part, la destruction du vieux colonialisme est un fait absolument positif. Il implique le développement du capitalisme avec mise à leur vraie place dans le système mondial des nations secondaires telles que la France, l'Angleterre ou la Belgique.

3.1.21.- En ce qui concerne la Chine, on ne peut nier l'importance de la révolution chinoise à cause des difficultés économiques de ce pays. En ce cas, il faudrait réviser l'importance qu'on a accordé à la révolution française de 1789, puisqu'il faudra attendre, en France, le second après-guerre pour avoir un développement effectif du capitalisme avec expropriation des petits paysans parcellaires. Dans tous les cas, pour juger du caractère radical d'une révolution, il faut tenir compte de la destruction des antiques rapports sociaux.

3.1.22.- La révolution prolétarienne n'a pas pu se lier organiquement à d'autres phénomènes révolutionnaires.

En 1848, les mouvements d'indépendance nationale n'ont pas pu relayer le mouvement prolétarien trop faible (mouvement prolétarien de France et mouvements nationaux d'Europe).

Dans la période qui suit, les mouvements dans les zones pré-capitalistes ne sont pas assez puissants pour relancer le mouvement européen, bien qu'ils aient eu une influence certaine.

Au cours de la phase révolutionnaire qui commence en 1917, les mouvements des peuples coloniaux ne sont pas arrivés à temps. Lorsqu'ils se manifestèrent, la vague de reflux se faisait déjà sentir sur l'Europe. Cela facilita la tâche de la classe capitaliste : endiguer le phénomène révolutionnaire.

Dans la période 1945-1962, la révolution anti-coloniale n'est en définitive pas assez puissante pour redonner vie au mouvement prolétarien.

Dans la phase révolutionnaire future, il ne s'agira plus que de la liaison entre mouvement ouvrier parvenu à un stade de maturité et mouvement ouvrier commençant son grand cycle historique. Ce sera le moment de la révolution pure à l'échelle mondiale.

3.2.- Les luttes contre le capitalisme américain.

3.2.1.- Il n'est pas possible de faire une coupure nette avec le phénomène analysé dans les thèses précédentes. Les E.U. ont connu une phase coloniale identique à celle de l'Europe occidentale : conquête de Cuba, des Philippines et de diverses îles au voisinage des E.U. D'autre part la lutte contre les anciennes métropoles coloniales continue avec celle du Mozambique et de l'Angola contre le Portugal.

3.2.2.- On a le début d'un nouveau cycle, avec fin de la secousse de la révolution russe. L'URSS forme avec les E.U. la nouvelle sainte alliance qui tend à limiter tous les phénomènes révolutionnaires. Dans beaucoup de cas, l'intervention des E.U. dans d'autres pays n'a plus le caractère de vouloir accaparer des matières premières ou de défendre les intérêts américains en place, mais est une nécessité pour le procès de valorisation total du capital américain, partie aliquote du capital mondial. Ceci s'est manifesté lors de la guerre de Corée et, à nouveau, de façon encore plus aiguë, avec l'intervention au Vietnam depuis 1964.

3.2.3.- L'engagement des E.U. dans le sud-est asiatique a aussi d'autres caractères : contre-balancer l'influence de l'URSS et l'expansion chinoise ainsi qu'empêcher toute révolution en Inde, sans parler de l'opposition à l'antique adversaire : le Japon. Ceci explique l'énorme déploiement de forces depuis la Thaïlande jusqu'à Formose, sans oublier l'intervention camouflée (CIA) en Indonésie qui modifia le rapport des forces en faveur des E.U.

En conséquence toute rupture d'équilibre dans le sud-est asiatique profitera obligatoirement à la révolution, pas immédiatement à celle communiste, mais, encore, à celle bourgeoise (par exemple en Inde). C'est pourquoi une victoire du Vietcong aurait des répercussions immenses.

3.2.4.- La lutte du Vietcong est une lutte nationale. Elle s'est développée comme toutes les autres (Chine, par exemple). Au départ, on a un certain

programme de classe, même s'il n'est plus prolétarien, puis progressivement au cours de la lutte, il devint, en vue d'attirer le maximum de couches sociales, de plus en plus un programme d'unité nationale, de front populaire. Cependant, cette lutte détruit les antiques rapports sociaux restés encore intacts après la guerre d'Indochine. A la suite de celle-ci on eut un recul pur et simple. Il fallait donc que la révolution reparte à nouveau des campagnes pour en finir avec la vieille société et avec la pourriture y greffée par la France, puis par les E.U.

L'effet destructeur de la guerre est complété par celui de l'économie. Les paysans fuyant la guerre s'entassent dans les villes et grâce à la présence américaine arrivent à vivre. Le dollar cause la ruine de l'ancienne société. La même chose se produit - avec la guerre en moins - en Thaïlande. Le dollar triomphe partout. Il en est ainsi en Corée du sud où, pour contre-balancer l'influence du nord, les américains ont facilité une industrialisation et un développement économique général.

3.2.5.- La lutte du Vietcong liée à celle du Vietnam du nord a pour but la réunification du pays. Là encore, ce n'est pas un élément du programme communiste, mais il est indéniable que si cette réunification s'effectuait, elle permettrait un développement de toute l'ancienne Indochine qui aurait de grandes répercussions sur tout le reste du sud-est asiatique, et donc sur l'Inde en particulier.

3.2.6.- Le capital a consolidé sa domination après la guerre en divisant certaines nations : Allemagne, Corée, Vietnam, et tenta de le faire pour la Chine (Pour l'Afrique, il empêcha la reformation des antiques unités préexistant à l'arrivée du colonialisme); la lutte pour la réunification de ces pays peut être le premier stade de la reprise révolutionnaire. Car elle ne peut se faire, surtout pour l'Allemagne, que contre le capitalisme mondial. C'est une donnée qui montre à quel point la lutte contre les E.U. a un autre contenu que celle contre les antiques métropoles coloniales. D'autre part, dans l'appréciation de cette lutte, on doit faire intervenir les caractéristiques du cycle historique en lequel elles se placent. A l'heure actuelle, nous n'en sommes plus à liquider une phase du développement du capital; ce sont les contradictions du nouvel être capital qui sont maintenant en cause.

3.2.7.- Au cours de la phase de décolonisation, les E.U. s'étaient présentés comme le champion de la libération des peuples. Maintenant ce sont eux qui interviennent partout, relayant l'Angleterre, la France, etc... La grande mystification de l'Amérique libératrice - mystification à laquelle les staliens ont contribué puissamment - est détruite par ces luttes. La révolution cubaine fut un des meilleurs de ces agents destructeurs.

3.2.8.- Ces luttes, en définitive, ne sont que le prologue de la 3^e guerre mondiale ou de la future révolution. Tout dépend de la radicalisation qui se produira en occident au sein du prolétariat. En affaiblissant le centre capitaliste fondamental ces luttes favorisent celles du prolétariat noir américain, relancent celles des ouvriers d'Europe. A son tour, étant donné que dans les pays d'Amérique latine, Cuba, Vietnam, les rapports de production ne se sont pas encore structurés mais sont instables, toute lutte dans l'aire euro-nord-américaine peut y faciliter une certaine transcroissance. C'est pourquoi il n'est pas possible de condamner arbitrairement la guérilla latino-américaine sous prétexte que la guérilla est une forme inférieure de lutte. En fait, comme pour Lénine après 1905, on doit tout simplement déplorer qu'elles ne soient pas guidées par un parti de classe effectif à l'échelle mondiale.

3.2.9.- En définitive toutes ces luttes contre les E.U. n'ont pas un intérêt parce qu'elles pourraient se traduire par le triomphe immédiat du socialisme dans l'un quelconque des pays où elles sont en cours; elles ont un intérêt stratégique pour le nouveau cycle révolutionnaire commençant en 1968. Tout affaiblissement du centre mondial de la contre-révolution est une victoire du phénomène révolutionnaire tendant au communisme soit parce qu'il accélérera la venue de la crise, soit parce qu'il radicalisera la lutte à l'échelle mondiale.

3.3.- Dans quelle mesure la classe prolétarienne a-t-elle été produite ?

3.3.1.- Les révolutions anti-coloniales constituent le phénomène le plus grandiose, le plus important depuis la révolution russe. On a eu la série suivante, pas tout le temps linéaire : double révolution (échouée), tentatives de transcroissances, révolution populaire, révolution par le haut. Dans tous les cas, on a défaits de la révolution prolétarienne, mais triomphé de la révolution. Le programme immédiat à l'échelle planétaire de 1919 a été réalisé: l'émancipation de tous les peuples (sauf quelques exceptions) assujettis à la domination des métropoles capitalistes. Sans la grande poussée de 1917, sans l'espoir de conduire une révolution double à l'échelle mondiale, qui amène le prolétariat à construire le capitalisme en Russie, à faire une révolution bourgeoise dans les autres pays, le monde entier n'aurait jamais été bouleversé à ce point. Certes au début de la phase historique le prolétariat intervenait en tant que sujet historique, parce qu'il constituait un parti et, à la fin de cette phase, il a été éliminé en tant que tel. Mais ce qui a été réellement éliminé ce sont toutes les faiblesses, toutes les tares historiques. Pour toute la planète la question actuelle est la constitution du prolétariat en classe et donc en parti. La conjonction des forces ne se pose plus entre celles qui doivent conduire la n - 1 révolution et celles qui doivent achever le cycle des n révolutions, puisque toutes sont au niveau n + 1. La liaison devra se faire entre prolétariat jeune et vieux.

3.3.2.- Tous ceux qui théorisent l'arrêt du mouvement de constitution du prolétariat en classe dans les aires asiatique et africaine, en ironisant sur la faiblesse de ces révolutions qui se " prétendent socialistes " ne font que théoriser leur propre incompréhension, leur démission théorique devant les investigations à faire pour comprendre les grands bouleversements sociaux de l'humanité et, enfin, ils se font les défenseurs du capitalisme, en engendrant un immense défaitisme. Il s'agit de voir ce que les révolutions ont éliminé et ce qu'elles ont posé.

3.3.3.- Leur développement est la fin du mythe du socialisme en un seul pays, de celui des peuples élus ou des peuples nécessaires. Pendant 8 ans (1954-1962) le peuple algérien fut un peuple nécessaire car, sans sa lutte héroïque, non seulement l'indépendance de l'Algérie ne se serait pas produite mais celle de toutes les nations noires. Maintenant, au sein du peuple algérien, la lutte doit polariser les classes et celle prolétarienne doit se relier au prolétariat de tous les pays.

En détruisant le mythe russe et celui chinois ensuite, elles ont mis réellement au passé toute une phase qui veut se survivre dans notre présent. D'autre part, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine sont en mouvement alors que l'Europe retarde et est pour ainsi dire asiatisée. Une telle constatation n'induit pas à dire que le centre de la révolution se trouve dans ces pays mais conduit à reconnaître toute l'importance des révolutions qui s'y sont

développées. Ces pays auront une importance dans le retour de la révolution dans l'aire euro-nord-américaine.

3.3.4.- Beaucoup restent obnubilés par la mystification : les mouvements d'indépendance d'Asie ou d'Afrique se disent socialistes alors qu'ils n'ont qu'un programme bourgeois. Cependant les dénigreur systématiques sont eux-mêmes victimes de la mystification des rapports sociaux. Ils ne comprennent pas que celle-ci est une réalité; qu'elle indique en même temps cette trans-croissance potentielle et cette proximité de la société communiste. Le but historique réclamé par la situation est une société sans classes. Mais les bases réelles de celle-ci n'existent pas dans ces pays qui sont fortement liés aux données du passé. D'autre part la persistance de la contre-révolution à l'échelle mondiale les amène de plus en plus à composer avec les principaux centres capitalistes.

Ces mouvements sont dans la même situation que ces économistes russes, qui, après 1921, croyaient pouvoir domestiquer la loi de la valeur et s'illusionnaient d'avoir échappé en une quelconque mesure à sa domination.

3.3.5.- La révolution de 1789 et celle de 1917 ont toutes deux été des révolutions généralisatrices. La première, révolution bourgeoise grosse d'une révolution prolétarienne, la seconde, prolétarienne grosse d'une révolution bourgeoise. Le cycle est bouclé; toutes les possibilités ont été épuisées.

Les révolutions d'Asie et d'Afrique sont donc incluses dans ce cycle. Les directions qui prévalent dans la plupart de ces pays sont totalement dévouées au capitalisme mondial. F. Fanon a décrit leur lâcheté, leur vilénie et leur mesquinerie nationales. Elles sont filles de la contre-révolution mondiale. Celle-ci a pu enrayer la formation du prolétariat et la transcroissance révolutionnaire en Afrique mais elle ne peut le faire indéfiniment. Elle doit réaliser par le haut -très lentement - ce que la révolte de la base aurait accompli en l'espace de quelques années. La solution de la création d'Etats capitalistes ^{plagés} sur des sociétés accédant tout juste à la phase initiale du développement du capitalisme a permis de résorber la vague révolutionnaire, mais maintenant elle doit obligatoirement donner vie au rival du capital : le prolétariat. Ceci se voit dans le vaste mouvement d'expropriation des hommes, en acte dans toute l'Afrique; mouvement qui est à la base de la formation du prolétariat.

3.3.6. En dehors de la formation d'Etats capitalistes greffés sur des sociétés plus ou moins archaïques, le blocage du mouvement économique est une mesure efficace contre des mouvements révolutionnaires, même s'ils ne sont pas prolétariens. Cela contribue à donner aux sociétés de ces pays une physionomie monstrueuse.

L'Etat tend à s'enfler et passe, dès le début de son procès de vie, aux mesures auxquelles recourt l'Etat des pays européens à la fin de ce même procès : intégration des syndicats (Maroc, Algérie, Tunisie, Guinée, etc.) et parti unique. Ceci étant une preuve, à contrario, de la force du prolétariat. De même cela montre que ces Etats sont des machines oppressives, implantées dans des zones données, afin de tenir en laisse le prolétariat parce que l'ancienne forme coloniale ne pouvait plus le faire. La nation créée artificiellement (très souvent) sert de moyen pour maintenir les hommes en esclavage. D'où le double caractère de la lutte nationale : du fait de la puissance du prolétariat elle est la ressource fondamentale utilisée pour dévoyer sa lutte et la fragmenter, en ce sens elle est réactionnaire; du fait qu'elle aboutit (ou a abouti) à l'éviction des métropoles coloniales et permet, ensuite, le développement (même s'il est freiné par la contre-révolution mondiale) d'une

société capitaliste base de la prochaine révolution, elle est révolutionnaire. Cependant la première affirmation pourrait avoir toute sa force, sa puissance, si en occident existait réellement un mouvement prolétarien apte à soutenir ceux d'Asie et d'Afrique. Mais soutenir cela et uniquement cela quand il n'y a pas, à l'heure actuelle, un mouvement prolétarien en occident, cela revient finalement à oublier le second aspect et, de ce fait, à refuser tout caractère positif à ces révolutions. De là à les traiter de mouvement réactionnaire il n'y a plus qu'un pas, souvent franchi...

L'idéologie bourgeoise, en parlant de nations prolétaires, reconnaît l'importance du prolétariat. Une lutte (tout à fait hypothétique) de ces nations contre l'occident super-capitaliste ne pourrait être envisagée qu'avec faveur en espérant la victoire des "barbares".

Enfin, on reproche souvent aux divers courants se développant dans ces pays de lutter uniquement contre le capitalisme américain et de ne pas assez lutter contre leur propre Etat, or dans ces pays celui-ci n'est qu'un sous-produit de celui-là (cf. 3.1.18.).

3.3.7.- Le soutien du prolétariat aux directions révolutionnaires bourgeoises était nécessaire pour que la révolution triomphe. Soutien mais non fusion dans un mouvement unique tel que cela se produisit avec le Kùomingtang, le FLN, etc... Mais il n'en est plus de même après le triomphe de ces directions liées comme on l'a vu avec les différents centres capitalistes. De tels soutiens à des directions présentées comme soit-disant plus révolutionnaires ne fit qu'amener la catastrophe. Les cas les plus typiques se produisirent en Irak et en Indonésie (1965). La répression qui fut faite sur les prolétaires constitue, dans ces pays, un gros handicap pour la constitution de la classe en parti.

3.3.8.- Pour comprendre où en est le mouvement prolétarien dans ces aires, il est nécessaire de comparer avec le stade auquel il était arrivé en occident au milieu du siècle dernier. On le trouve pris dans le compromis (dans le bloc des classes) : " Le gouvernement provisoire qui surgit des barricades de février reflétait nécessairement dans sa composition les divers partis qui se partageaient la victoire. Il ne pouvait être qu'un compromis entre les différentes classes qui avaient renversé le trône de juillet, mais dont les intérêts s'opposaient avec hostilité." (Les luttes de classe en France. Ed. Sociales. P.44).

" Ce qu'il avait conquis, c'était le terrain en vue de la lutte pour son émancipation révolutionnaire, mais nullement cette émancipation elle-même." (ibid.p.45.) N'est-ce pas le stade où il en est dans les aires asiatique et africaine ?

La faiblesse du prolétariat dans ces aires est la même que celle d'Allemagne au milieu du XIX^e siècle :

" En Allemagne, la classe ouvrière se trouve dans son développement social et politique, aussi arriérée sur celle de France et d'Angleterre que la bourgeoisie allemande est en retard sur celle de ces deux pays. Tel maître, tel valet. L'évolution des conditions d'existence, pour une classe intelligente, va de pair avec le développement des conditions d'existence d'une classe moyenne nombreuse, riche, concentrée et puissante. Le mouvement de la classe ouvrière n'est jamais indépendant, il ne présente jamais de caractère exclusivement prolétarien, tant que les diverses fractions de la classe moyenne et particulièrement sa fraction la plus progressiste, les grands industriels, n'ont pas conquis le pouvoir politique et remodelé l'Etat suivant leurs besoins. C'est alors que le conflit iné-

vitabile entre employeurs et employés devient imminent et ne peut être ajourné davantage; c'est alors que la classe ouvrière ne peut être plus longtemps bernée d'espairs illusoires et de promesses qui ne se réaliseront jamais; c'est alors que le grand problème du XIX^e siècle, la suppression du prolétariat, est enfin complètement mis au premier plan et apparaît sous son vrai jour.

"... Cette absence générale de conditions d'existence modernes et de modes de production modernes s'accompagne évidemment d'une absence tout aussi générale d'idées modernes. Faut-il donc s'étonner qu'aux premiers jours de la révolution une fraction importante de la classe ouvrière ait à cor et à cris réclamé le rétablissement immédiat des jurandes et des corporations privilégiées du moyen-âge ? "

Révolution et contre-révolution en Allemagne (II-13).

En conséquence critiquer la faiblesse des mouvements prolétariens dans les aires asiatique et africaine, leur nier une importance révolutionnaire, sans opérer une confrontation avec le cycle historique de la classe prolétarienne, cela aboutit finalement à du racisme car c'est nier aux prolétaires noirs ou jaunes ce que Marx et Engels reconnurent à ceux de l'Europe occidentale. C'est d'autant plus du racisme que dans l'occident héritier de la grande tradition révolutionnaire, le démocratisme le plus plat triomphe.

3.3.9.- Le mouvement prolétarien dans ces aires en est arrivé maintenant au stade de celui européen en 1851 lorsque Marx écrivait sa circulaire à la ligue des communistes.

a- " Les rapports du parti ouvrier révolutionnaire avec la démocratie petite-bourgeoise devront être les suivants : il collaborera avec elle contre la fraction qu'il se propose de renverser, mais il s'opposera à elle pour tout ce qui concerne les intérêts particuliers." (Adresse du Comité central de la ligue des communistes. 1850.)

On peut, dans des limites très strictes, concevoir une aide accordée par le prolétariat de ces pays à leur Etat, uniquement lorsque celui-ci s'oppose réellement aux anciennes métropoles coloniales ou aux E.U. Il est évident d'autre part qu'il doit constamment s'opposer à ce même Etat afin de défendre ses intérêts et se constituer en classe et donc en parti indépendant.

"Ils doivent s'efforcer de diminuer l'ivresse de la victoire et l'enthousiasme pour le nouvel état de choses qui se produisent après chaque combat victorieux, par leur façon calme de comprendre la situation et par une attitude de méfiance ouverte vis-à-vis du nouveau gouvernement. A côté des organes de gouvernement officiel, ils doivent établir leurs propres organes ouvriers, soit sous la forme de conseils de district, soit sous la forme de clubs ou de comités ouvriers, de manière à ce que les organes du gouvernement démocrate, bourgeois, non seulement perdent tout appui chez les ouvriers, mais soient soumis au contrôle et à la surveillance d'organes s'appuyant sur les masses ouvrières. En un mot dès le lendemain de la victoire, la méfiance des ouvriers ne doit plus être dirigée contre le parti révolutionnaire vaincu, mais contre son ancien allié, contre le parti qui prétend exploiter à son profit exclusif la victoire commune."

On voit, ici, la difficulté énorme pour le prolétariat d'Afrique et d'Asie parce qu'il se trouve devant des Etats très modernes, très forts, qui ne sont pas nés, comme ceux de l'Europe, en luttant et en interdisant les coalitions, ce qui eut pour effet de radicaliser la lutte, mais sont nés sous la forme fasciste : ils intègrent les syndicats à l'Etat et ils font un parti unique.

" Il ne devront pas se laisser égarer par les objurgations des démocrates leur reprochant, par exemple, de diviser le parti démocrate et de faciliter la victoire de la réaction. Toutes ces phrases n'ont d'autre but que de duper les ouvriers."

c - "Le premier point à propos duquel les démocrates bourgeois entre-ront en conflit avec les ouvriers sera la question de la suppression de la féodalité. De même que lors de la première Révolution française, les petits-bourgeois partageront les terres féodales aux paysans, en toute propriété, c'est-à-dire qu'ils laisseront subsister le prolétariat rural et créeront une classe de paysans petits-bourgeois, qui connaîtra la même pauvreté et le même état d'endettement que la paysan français d'aujourd'hui.

" Les ouvriers devront s'opposer à ce plan, dans l'intérêt du prolétariat rural et dans leur propre intérêt. Ils devront exiger que les terres confisquées restent biens d'Etat et soient transformées en colonies ouvrières, que le prolétariat agricole associé exploitera en employant les méthodes de la grande culture, ce qui aura en même temps le résultat de donner tout de suite une base solide au principe de la propriété commune au milieu des formes de propriété chancelantes. Les ouvriers devront s'unir avec le prolétariat agricole comme les démocrates s'unissent avec les paysans."

Ceci est pleinement valable. Il suffit de changer féodalisme par formes précapitalistes puisque les pays dont il s'agit n'ont pas connu cela. Ceci implique encore la lutte contre les anciennes métropoles coloniales et contre les E.U. Ce sont eux qui sont en fait l'appui des antiques rapports sociaux, ce sont elles qui ont le plus grand intérêt à leur maintien afin qu'il n'y ait pas radicalisation de la lutte.

d - " Mais ils doivent faire eux-mêmes le maximum pour leur propre victoire en prenant conscience de leurs intérêts de classe, en adoptant, aussi rapidement que possible, un point de vue politique indépendant et en ne/lais^{ant} pas arrêter un seul instant par les discours hypocrites des démocrates petits-bourgeois, dans l'organisation indépendante du parti politique de la classe ouvrière. Leur mot d'ordre doit être : LA REVOLUTION EN PERMANENCE ! "

En 1850, Marx prévoyait la prochaine révolution pour dans deux ans. Il est donc évident qu'il termine son texte par la revendication de la révolution en permanence. A l'heure actuelle, elle est encore lointaine. Cependant la nécessité de l'indépendance du mouvement prolétarien est plus que jamais nécessaire. Parallèlement doit se vérifier la liaison avec le mouvement mondial qui seul pourra à son tour proclamer la permanence de la révolution quand les conditions en seront réalisées.

3.3.10.- Sur le plan numérique la classe prolétarienne est très importante dans les aires africaine et asiatique. Elle regroupe non seulement ceux qui, en un certain sens, sont intégrés dans un système, mais ceux qui ont été expropriés et n'ont rien, absolument rien. Là-bas, il n'y a pas de classes moyennes comme en occident. Plus exactement, la vieille classe moyenne, relique de la société coloniale (intelligentsia, petits boutiquiers, artisans, petits propriétaires fonciers) est au pouvoir. C'est d'elle que sortent les fonctionnaires de l'Etat capitaliste qui gère le pays pour le compte du capital mondial; les moyens de production étant restés, la plupart du temps, aux mains des anciens maîtres du pays.

Sur le plan organisatif, la classe prolétarienne ne s'est pas encore délimitée et, sur le plan programmatique, elle pâtit de la régression de la classe à l'échelle mondiale. Cependant, pour l'aider dans son développement

théorique, il ne sert à rien de nier toute son intervention dans les phases précédentes ni de décalquer purement et simplement la situation occidentale. En fait il est nécessaire de mettre en évidence les caractéristiques spécifiques de la lutte de ces pays, seul moyen pour que le prolétariat parvienne à la vision unitaire universelle.

3.3.11.- Le devenir de la classe prolétarienne est devenir mondial. Objectivement il y a unification sur toute la planète. Il faut la mettre en saillie afin que cela devienne subjectivement ressenti. Notre histoire séparée de la classe se finit, maintenant que, potentiellement, son histoire mondiale, unifiée, commence.

En 1858, Marx écrivait à Engels :

" Pour nous la question difficile est celle-ci : sur le continent la révolution est imminente et prendra tout de suite un caractère socialiste, mais ne sera-t-elle pas étouffée dans ce petit coin, puisque sur un terrain beaucoup plus grand, le mouvement de la société bourgeoise est encore ascensionnel ? "

A l'heure actuelle, les révolutions anti-coloniales ont rendu imminente, partout dans le monde, la révolution communiste.

3.4.- Remarques sur la révolution chinoise.

3.4.1.- Marx se préoccupa du développement de la révolution en Chine tout de suite après la révolution de 1848. Il prévoyait que la pénétration des européens en Asie provoquerait une révolution bourgeoise de type 1789. Son espoir était qu'une telle révolution relance le mouvement en Europe.

La II^e Internationale délaissa l'étude des aires extra-européennes. Elle se développa en tant que phénomène européen et nord américain et, très tôt, se replia sur cette aire géo-sociale. En dehors de R. Luxembourg qui s'occupa de la pénétration du capital dans divers pays, et de Lénine, qui s'occupa des révolutions turque, perse, chinoise (1911), et enfin de la gauche d'Italie qui s'opposa vigoureusement à la guerre de Libye, il n'y eut rien de sérieux de fait sur cette question. L'étude de l'Asie, de l'Afrique et des civilisations qui s'y étaient développées en reste là où en était arrivé Engels; quant aux travaux de Marx, ils étaient inconnus.

La III^e Internationale s'occupa activement des pays coloniaux; cependant, elle ne parvint jamais à reposer de façon claire et nette les données théoriques définies par Marx au sujet du mode asiatique et donc à comprendre les particularités historiques des luttes sociales en Asie.

3.4.2.- Lorsque la question chinoise se pose dans l'I.C., la faiblesse doctrinale mentionnée ci-dessus se manifesta clairement. Elle facilita la théorisation de Boukharine : faire alliance avec la bourgeoisie, donc avec le Kuomintang, pour lutter contre un prétendu féodalisme.

" La différence fondamentale entre la situation existant en Russie entre février et octobre 1917 et la situation actuelle de la révolution chinoise, c'est que Kérénsky conduisait une politique impérialiste, tandis que l'armée révolutionnaire et le gouvernement national chinois, pratiquent objectivement, en ce moment, une politique anti-impérialiste." (Boukharine : Les problèmes de la révolution chinoise.)

" Mais le parti du prolétariat doit et peut soutenir Tchang-Kaï-Tchek dans la mesure où celui-ci conduisit et conduit la guerre contre les grands gouverneurs militaires et contre les impérialistes, jusqu'à ce qu'il ne trahisse pas, bien que par sa nature de classe, il soit, abstraitement parlant, plus à droite et pire que Kérénsky." (Ibid)

" Sur le plan organisateur, le Kùomingtang n'est pas un parti au sens habituel du terme. Sa structure permet de le conquérir à la base en effectuant un regroupement de classe, et en chassant les éléments " kéma-listes " de droite qu'il serait absurde de confondre avec la totalité du Kùomingtang. Devons-nous, au cours de la révolution chinoise chercher à exploiter cette particularité, ou devons-nous nous en foutre ? "

" Nous pensons que la tâche des communistes en Chine est de tenir compte de cette particularité et de l'utiliser. De quelle façon ? Il faut transformer toujours plus le Kùomingtang en une organisation électorale de masse." (Ibid)

Après la défaite et le massacre de prolétaires et de paysans de la part de Tchang-Kaï-Tchek, Boukharine remarque :

" La fraction de Tchang-kaï-Tchek fusille déjà les paysans et les ouvriers; mais combat encore les chefs militaires féodaux."(Ibid)

Il conclut :

" C'est pourquoi aujourd'hui encore, surtout aujourd'hui, la tactique de sortir du Kùomingtang est absurde." (Ibid)

L'erreur théorique de caractérisation de la société chinoise, conduisit à faire lutter le prolétariat contre un ennemi imaginaire et à le faire massacrer par un ennemi bien réel, qu'on ne voulait pas reconnaître.

3.4.3. Trotsky, Zinoviev et en général toute l'opposition de Gauche s'opposèrent à la politique de la III^e Internationale en Chine. Cependant, la question de la définition de la société chinoise, la caractérisation des couches sociales luttant en elle, des classes, n'est pas réellement affrontée. On reste seulement sur une appréciation du rapport des forces, sur une question de tactique. L'affiliation du PCC au Kùomingtang fut abordée non d'un point de vue de principe mais d'un point de vue circonstanciel. En Chine, les circonstances pour une fusion des deux organisations n'étaient pas favorables et, d'autre part, les conditions "d'indépendance d'organisation du PCC vis-à-vis du Kùomingtang" n'auraient pas été réalisées. Zinoviev qui affirme cela dans ses thèses sur la révolution chinoise se réfère, pour soutenir son argumentation, à la question du parti communiste de Grande-Bretagne dans le Labour Party. Or, dans ce cas, ce fut une erreur (ce fut Lénine qui, à l'époque, prôna une telle fusion !) Trotsky lui aussi n'aborde pas la question d'un point de vue théorique, mais pragmatique. En conséquence il ne tire pas complètement les leçons de la défaite. Il déclare :

" Il faut :

a - Déclarer funeste les formes de bloc dans lesquelles le parti communiste sacrifie les intérêts des ouvriers et des paysans dans l'intention utopique de garder la bourgeoisie dans le camp de la révolution nationale.

b - Repousser purement et simplement les formes de bloc qui, directement ou indirectement, entravent l'initiative du parti communiste en le soumettant au contrôle d'autres classes.

c - Renoncer catégoriquement à des formes de bloc qui obligent le parti à rentrer son drapeau et à sacrifier le progrès de son influence

et de son autorité aux intérêts de son allié

d - Fonder le bloc sur une communauté d'objectifs nettement formulés et non sur des malentendus, des manœuvres diplomatiques et des faussetés.

e - Déterminer les conditions et les limites du bloc avec une parfaite exactitude et les faire connaître à tous.

f - Conserver au parti communiste sa pleine liberté de critique, le droit de surveiller son allié avec non moins de vigilance qu'un ennemi, sans oublier un instant qu'un allié s'appuyant sur d'autres classes ou dépendant d'autres classes, n'est qu'un allié temporaire, et peut, en raison des circonstances, se changer en adversaire et en ennemi.

g - Préférer la liaison avec les masses petites-bourgeoises à la liaison avec les dirigeants de leur parti.

h - En fin de compte, ne se fier qu'à soi-même, à son organisation, à ses armes et à sa force.

L'observation de ces conditions rendra possible un bloc véritablement révolutionnaire, et non une alliance hésitante, soumise à toutes sortes de péripéties entre dirigeants; elle seule permettra de s'appuyer sur l'alliance de tous les opprimés des villes et des campagnes sous l'hégémonie politique de l'avant-garde prolétarienne." (Trotsky. La révolution chinoise et les thèses du camarade Staline.)

3.4.4.- Dans toutes les œuvres traitant de la révolution chinoise, Trotsky défend donc correctement la nécessité d'une politique plus autonome du parti communiste, mais il n'arrive jamais à faire une étude exhaustive de la société chinoise et de la révolution qui la travaille. Ce manque d'étude en profondeur devait empêcher de voir le nouveau cycle révolutionnaire qui se forme après 1927. Il continue à analyser la révolution en Chine à l'aide du schéma bolchevik et en fonction de sa théorie de la révolution permanente, en omettant totalement que le prolétariat a été battu à l'échelle mondiale.

" Aujourd'hui personne ne peut encore dire dans quelle mesure les reflets de la seconde révolution chinoise se combineront avec l'aube de la troisième révolution chinoise. Personne ne peut prédire si les foyers de soulèvements paysans se maintiendront sans discontinuer pendant toute la période prolongée dont l'avant-garde prolétarienne aurait besoin pour se renforcer, pour engager dans la bataille la classe ouvrière et accorder sa lutte pour le pouvoir avec les offensives paysannes généralisées contre ses ennemis les plus immédiats." (Aux communistes chinois et du monde entier ! Sur les perspectives et les tâches de la révolution chinoise. La Vérité, n° 53. 1930.)

" Ce qui caractérise le mouvement actuel des campagnes, c'est la tendance des paysans à lui donner une forme soviétique - ou tout au moins un nom soviétique - et à assimiler les détachements de partisans à l'armée rouge." (Ibid.)

" Nous sommes sur la voie de la dictature prolétarienne sous la forme soviétique." (Ibid.)

Cependant le caractère de révolution paysanne, bourgeoise et nationale devait s'accuser avant la mort même de Trotsky. Celui-ci était trop imprégné de son schéma de révolution permanente, de son idée de l'impossibilité d'une révolution paysanne, pour reconnaître les faits.

3.4.5.- La Gauche communiste d'Italie fut d'accord avec l'opposition de gauche mais s'opposa au mot d'ordre de Trotsky de convocation de l'Assemblée constituante. Elle sut, après la guerre, reconnaître le nouveau cycle révolutionnaire : un cycle bourgeois.

"Pour la Chine, le capitalisme privé est un pas en avant; si Liu-Chao Chi le dit, il en a le droit..."

"La révolution chinoise bourgeoise est une révolution arrivée au juste moment de son aire continentale, comme se fut le cas pour la révolution française.

"Ayant vécue (la Chine) des millénaires fragmentée en unités économiques, sociales et administratives multiples, elle a pris l'élan formidable de la construction du marché interne capitaliste en s'érigeant en un Etat unitaire et Mao serait un grand symbole s'il se tenait à la hauteur non de Bonaparte, mais de Louis XIV." (Il programma comunista. n°6 1953.)

A la même époque, il était affirmé que Mao était en règle avec le marxisme en défendant son bloc des 4 classes.

Au sujet du mouvement des communes populaires de 1958, considéré comme étant toujours dans le cycle bourgeois, il fut affirmé ceci:

"Il semble que le problème qui a provoqué la "réforme" soit, dans un pays si peuplé, une crise de pénurie de main-d'oeuvre. Les hommes passeraient dans une plus grande mesure de l'agriculture à l'industrie et les femmes les remplaceraient dans l'agriculture." (Il programma comunista. n° 20. 1958.)

3.4.6. Après 1960, le travail fait sur la révolution chinoise n'a plus aucun lien avec le précédent. Le mode de appréhender la question change tellement. Il n'a d'ailleurs aucun rapport avec la théorie marxiste. Tout ce qui fut publié dès lors est une simple ressucée des positions de Lénine et de Trotsky. On se contente de dire que le marxisme a toujours raison et on commente quelques citations des auteurs sus-nommés. Du dernier on accepte intégralement sa position de la ^{théorie de la} révolution permanente. Chez Trotsky, c'était une erreur, dans ce travail cela devient une bouffonnerie. On ne peut pas critiquer une telle chose. On peut seulement dire qu'il est un des signes les plus manifestes du recul théorique de la gauche, et de sa résorption dans la déliquescence trotskyste.

3.4.7. De l'appréciation de la révolution chinoise de la part de la gauche d'Italie (avant 1960), émergent deux affirmations importantes bien que contradictoires en apparence.

a - La Chine sera conquise par le dollar américain. (1950)

b - En Chine peut naître une école marxiste apte à faire la critique du mouvement russe (1953). La Chine est une Allemagne du XX^e siècle et verra naître un vrai mouvement communiste qui pourra apporter au mouvement prolétarien actuel une contribution comparable à celle fournie par le prolétariat allemand au XX^e siècle. (1958)

3.4.8. La I^o affirmation est liée à l'étude des rapports entre Etats.

La Russie n'a jamais soutenu la révolution chinoise mais a essayé de l'étouffer et de diviser la Chine. En 1950, la gauche affirma que la Russie ne soutiendrait pas la Chine et, en 1953: "L'histoire n'exclut pas, elle présente comme probable, un pacte entre la Chine de Mao et les impérialistes d'occident, et n'exclut pas, qu'à son tour, la Chine ne soit pas parmi les biggs en guerre contre la Russie..." (il programma comunista. n°23. 1953)

Or, la Chine abandonnée par la Russie (1960) se trouvait isolée, livrée à ses seules forces. L'Etat chinois ne peut contenir le vaste mouvement révolutionnaire qui la travaille qu'en facilitant l'instauration d'institutions de structures, en édifiant le capitalisme. Pour cela, inévitablement, elle entre,

à la fois, en conflit et en conjonction avec les E.U.

La 2° affirmation est en liaison étroite avec la 1° en ce sens que le vaste mouvement révolutionnaire peut, tant sur le plan de la lutte que sur le plan théorique, déborder la direction du parti et de l'Etat chinois. Après les troubles de 1961, on a l'offensive sur l'Assam. Mais une intervention chinoise en Inde entraînait obligatoirement en opposition avec les E.U.. D'où le recul des troupes chinoises et, de ce fait, une occasion de relancer le processus révolutionnaire dans l'Inde immobilisée, perdue. Le mouvement put être dévié ensuite dans la lutte contre l'URSS (lettre en 25 points et rupture avec ce pays. 1963) puis avec la guerre du Vietnam. Cependant en 1966 commence la grande révolution culturelle qui a manifestement été engendrée par un vaste mouvement des masses. La direction maoïste a tenté et a réussi à le canaliser. La terreur des gardes-rouges est comparable à celle des plébiens dont parlait Marx pour la révolution française, terreur qui avait permis d'en finir avec l'ancien régime. Mao apparaît alors comme un Robespierre qui parvient à utiliser ces masses, à se mettre à leur tête tout en ne satisfaisant qu'un certain nombre de leurs revendications. Dans tous les cas ce captage de direction n'a pas pu se faire sans heurt avec des éléments plus à gauche (comme ce fut le cas au cours de la révolution française). D'autre part, nous l'avons vu, la république bourgeoise ne triomphe qu'à partir du jour où elle a éliminé provisoirement la puissance du prolétariat.

La non-intervention américaine en Chine peut s'expliquer par la peur d'accélérer, de radicaliser le phénomène qui pourrait bouleverser l'Asie et le monde.

3.4.9.- Il y a donc un double mouvement : un d'intégration de la Chine dans le système mondial. Pour cela il faut que les masses chinoises soient domestiquées; un autre révolutionnaire dû justement à la non-fixation de la révolution, au fait qu'elle n'a pas donné naissance à une société stable, structurée. L'orientation à gauche de la direction actuelle de l'Etat chinois peut être comparée à celui de la direction stalinienne en 1929 qui illusionnait tant de révolutionnaires.

La révolution culturelle représente peut-être la fissuration du bloc des quatre classes, le mouvement de délimitation de celles-ci et leurs oppositions. Elle marquerait la fin de la phase de révolution populaire et le début de celle de classe. Le triomphe de Mao représenterait alors le " blocage " de la lutte du prolétariat et le triomphe de la classe capitaliste.

3.4.10.- Le phénomène révolutionnaire n'est donc que freiné en Chine. Il y a une course de vitesse entre les deux phénomènes indiqués plus haut. Cependant pour discerner quelles sont ses possibilités réelles de donner naissance à un véritable mouvement communiste, il faudrait avoir fait au préalable une étude exhaustive de l'évolution de la société chinoise depuis au moins la révolution de 1911. Or, un tel travail est absolument inexistant. D'où toutes les confusions qui règnent au sujet de la Chine. En 1958, la gauche avait repris la position de Marx sur le mode de production asiatique et avait commencé une étude sur l'histoire de la Chine depuis ses origines mais, on l'a dit, le travail qui a suivi n'a aucun intérêt.

3.4.11.- L'idéologie maoïste a un caractère révolutionnaire en Chine en tant qu'elle se présente comme un substitut à l'antique civilisation chinoise (elle détruit donc les anciennes superstructures), au culte des ancêtres. Celui de Mao constitue un pendant à celui de la Raison, puis de l'empereur en France. Le vieux culte unitaire ne peut être détruit que par un autre culte

unitaire. Si la société capitaliste chinoise assure son assise, il n'est pas improbable que l'on ait une démaoisation comme l'on eut une déstalinisation.

En Occident cette idéologie avec sa déification du peuple représente un recul de près de deux siècles. Sa vogue actuelle ne fait que traduire l'absence de la classe prolétarienne en tant que classe sur la scène de l'histoire et donc l'absence de la théorie du prolétariat.

=====

" Récemment, on a lancé avec beaucoup de fatuité le mot d'ordre d'une certaine participation des ouvriers au profit : nous en parlerons dans la section du salaire. Les primes particulières n'atteignent leur but que comme exception à la règle; elles ne servent en fait qu'à acheter tel ou tel contremaître, etc. dans l'intérêt du patron contre l'intérêt de sa classe, ou elles s'appliquent à des commis, etc., bref, à des individus qui ne sont plus de simples ouvriers, et ne participent pas au rapport général. C'est enfin un procédé spécial pour escroquer les ouvriers en retenant une partie de leur salaire sous la forme précaire d'un profit lié à la marche des affaires."

MARX.

(Fondements de la critique de l'économie politique)

=====

4.- LE DEVELOPPEMENT DU CAPITALISME.

" Dans la société bourgeoise achevée, chaque rapport économique en suppose un autre sous sa forme bourgeoise et économique, l'un conditionnant l'autre, comme c'est le cas de tout système organique. Ce système organique lui-même, dans son ensemble, a ses présuppositions propres, et son développement total implique qu'il se subordonne tous les éléments constitutifs de la société ou qu'il crée à partir de lui-même les organes qui font encore défaut. C'est ainsi qu'il devient historiquement une totalité. Le devenir vers cette totalité constitue un élément de son processus, de son développement."

MARX

Fondements de la critique de l'économie politique

4.1.- Caractères généraux du capitalisme.

4.1.1.- Le capital est la valeur d'échange parvenue à l'autonomie. En lui, elle est devenue procès. Le capital est mouvement, il est un être en devenir. Cette définition englobe toutes les autres : il est une somme de valeurs, il est un rapport social, etc...D'autre part, elle englobe toutes les déterminations particulières et ses métamorphoses : capital-marchandise, capital-productif, capital-argent, etc...

4.1.2.- Le capital n'a que deux modalités essentielles différentes d'être : il est capital circulant ou capital fixé. Il est fixé dès qu'il n'est plus en train de se valoriser, c'est-à-dire en train de passer d'un quantum donné à un quantum accru. En conséquence, il peut tout aussi bien être fixé dans le procès de production que dans celui de circulation. Le capital-argent peut être lui-même du capital fixé.

4.1.3.- La vie historique du capital est remplie par ses luttes pour lever les barrières, les obstacles à sa valorisation, pour se rendre autonome et détruire toute fixation. Deux périodes essentielles :

a - Phase de domination formelle où la production de plus-value absolue est déterminante.

b - Phase de domination réelle où la production de plus-value relative relaie la précédente et devient prépondérante. Le procès de valorisation l'emporte de plus en plus sur celui de travail et le masque. Sur le plan social cela implique que le capital tend de plus en plus à dominer le prolétariat.

4.1.4.- La contradiction fondamentale du capital est celle entre valorisation et dévalorisation. Plus le capital se développe, plus il lui est difficile d'avoir une augmentation importante de plus-value relative.

$$\Delta P = \frac{n}{T} \left(1 - \frac{1}{\rho} \right)$$

(ΔP = variation de plus-value, n = travail nécessaire, T = durée de la journée de travail, ρ = productivité.)

Cette formule indique que plus ζ augmente, plus la valorisation du capital est difficile. La limite de celle-ci est le grand ennemi du capital : le prolétaire, puisque pour un ζ infini, la variation est égale au rapport n/T . Ici nous retrouvons une affirmation constante de Marx : le rapport entre les choses masque le rapport entre le monstre capital et les hommes. Le capital ne peut pas s'affranchir de la nécessité du travail vivant. La lutte est incluse dans le rapport capitaliste.

4.1.5.- Cette contradiction se manifeste autrement par l'antagonisme privatisation-socialisation. Plus le capital se développe, plus il socialise, créant de vastes unités productives et créant des liens absolus entre les hommes. Or les implantations sociales, telles que routes, chemins de fer, etc..., immobilisent le capital. Il faut donc en extraire des portions, privatiser, pour que le cycle de valorisation reprenne.

La contradiction s'effectue entre la base sur laquelle s'est édifié le capital (loi de la valeur) et le résultat auquel il aboutit : la socialisation de la production, des hommes ainsi que la négation tendancielle de la valeur de l'utilisation de la science devenue "force productive immédiate".

4.1.6.- Lorsqu'on veut tenir compte des lois de la concurrence et que l'on considère le capital comme une totalité qui domine la société, la formule donnant le rapport du taux de plus-value au taux de profit, montre aussi les limites de la valorisation :

$$\bar{p}' = p' \times \frac{v}{k}$$

pour que \bar{p}' augmente il faut que p' (taux de plus-value, \bar{p}' étant le taux de profit) augmente considérablement puisque le rapport v/k tend toujours à diminuer. Comme dans le cas précédent, ceci est lié à la productivité qui s'accroît énormément, ce qui se traduit par le fait qu'il y a de moins en moins de temps de travail vivant dans les produits.

4.1.7. La circulation se présente comme étant la période au cours de laquelle le capital ne se valorise pas. Elle est donc un temps de dévalorisation. Le capital tend à détruire le temps de circulation. Mais, étant donné qu'il est un système édifié sur l'échange, il ne peut le faire. Or, pour faire circuler il faut dépenser du temps de travail. Celui-ci apparaît nécessaire non à la création de valeur, mais à sa réalisation. La notion de travail nécessaire prend une signification plus ample : c'est le temps de travail nécessaire à la vie du capital. D'où, en société pleinement capitaliste, la valeur apparaît comme étant déterminée par le temps de production et par celui de circulation.

4.1.8. - D'après 4.1.4. la diminution du temps de travail nécessaire implique une diminution de la population ouvrière. Cependant étant donné 4.1.7. il s'avère que la population globale doit augmenter puisque la circulation du capital exige de plus en plus de temps de travail. Les éléments produisant la plus-value forment le prolétariat, ceux permettant la réalisation de celle-ci forment les nouvelles classes moyennes.

4.1.9.- La concurrence est la forme sous laquelle se manifeste la circulation en société capitaliste, quand tout est devenu capital et que les marchandises ne sont plus les marchandises de la circulation simple, mais des marchandises capital, du capital sous forme marchandises. Comme le capital tend à dominer, à abolir la circulation sans y parvenir, il tend à abolir la concurrence : monopoles, trusts. Mais monopole (propriété privée) concurrence (cir-

ulation) sont des présuppositions du système capitaliste parce qu'ils sont les termes essentiels de l'échange. Or le capital est fondé sur ce dernier. Pour parvenir à son autonomie le capital tend à englober ces éléments, d'où la mystification.

" Par définition la concurrence est la nature interne du capital. Sa caractéristique essentielle est d'apparaître comme l'action réciproque de tous les capitaux : c'est une tendance interne apparaissant comme imposée de l'extérieur. Le capital n'existe et ne peut exister, qu'en étant divisé en d'innombrables capitaux : c'est pourquoi il est conditionné par l'action et la réaction des uns sur les autres." (Marx. Fondements. Tome 1. p. 371.)

4.1.10.- Pour assurer la continuité de son procès de valorisation, le capital, en particulier durant la période de circulation, a besoin du crédit (création de capital fictif). Il a d'autre part besoin de ce dernier pour diminuer les coûts de la circulation (l'or coûte pour être produit); voilà deux raisons pour s'affranchir de la tutelle du métal précieux.

" C'est pourquoi l'argent, sous sa forme immédiate, correspondant à une phase historique antérieure au capital, apparaît à celui-ci comme frais de circulation. Le capital s'efforcera donc de le convertir en une forme qui lui soit adéquate, en en faisant le représentant d'une phase de la circulation qui ne lui coûte pas de travail et n'a pas de valeur. Le capital cherche donc à supprimer l'argent sous sa forme et son existence traditionnelles et immédiates et à le transformer en un produit du capital, en en faisant un produit purement idéal, c'est-à-dire matériellement aboli."

" On ne saurait donc dire, avec Storch, que l'argent est, en général, un moyen d'accélérer la circulation du capital. Il faut dire, au contraire, que le capital le transforme en un moment purement idéal de sa circulation, en s'efforçant de lui donner une forme qui s'accorde avec lui." (Fondements. t.II.p.186.)

4.1.11.- Le capital réalise cela en développant le crédit. Cependant, il ne peut pas y avoir une démonétisation de l'or.

" Avec le développement du système de crédit, la production capitaliste cherche continuellement à lever cette barrière de métal, cette barrière à la fois matérielle et imaginaire de la richesse et du mouvement de celle-ci, mais revient toujours se buter la tête contre ce mur." (Le Capital. t.7.p.234.)

Il en est ainsi parce que l'or est un signe de propriété privée du travail d'autrui qui reste valable même lorsqu'il y a crise. Le capital fondé sur l'échange travail mort - travail vivant, ne peut s'émanciper de la base étroite sur laquelle il s'est édifié. Il ne peut que la voiler.

" L'existence autonome et illusoire de l'argent est abolie : il existe pour se valoriser, c'est-à-dire pour devenir du capital. Pour le devenir, il devra s'échanger de nouveau contre les éléments du procès de production : moyens de subsistance pour l'ouvrier, matières premières et instruments, qui se ramènent tous à du travail objectif et ne peuvent être créés que par le travail vivant."

" Pour autant qu'il est déjà en soi du capital, l'argent n'est donc qu'une simple assignation sur du travail futur (et nouveau); matériellement, ce n'est que de l'argent."

" Pour autant qu'elle existe pour elle-même, la plus-value - l'excédent de travail matérialisé - est de l'argent. Mais cet argent est en

soi déjà du capital et, en tant que tel, assignation sur du travail nouveau. A ce niveau, le capital n'entre plus seulement en rapport avec le travail existant, mais encore avec le travail futur."

" Il ne coïncide pas simplement avec des éléments du procès de production, car c'est aussi de l'argent, mais il n'est plus de l'argent sous la forme abstraite de la richesse générale, mais sous forme d'assignation sur la possibilité réelle de la richesse universelle : la force de travail, ou plus précisément la force de travail en devenir. Pour représenter une telle assignation, son existence matérielle d'argent est indifférente et peut être remplacée par n'importe quel autre titre de papier. (...)

"A l'instar du créancier de l'Etat, chaque capitaliste possède dans sa valeur nouvellement acquise, une assignation sur du travail futur; en s'appropriant le travail présent, il s'approprie en même temps le travail futur. (Cet aspect du capital mérite une attention particulière. En effet, sa valeur peut subsister indépendamment de sa substance. C'est tout le fondement du système du crédit.)

" Son accumulation monétaire porte donc sur des titres de propriété du travail; ce n'est nullement l'accumulation matérielle des conditions objectives du travail. Il implique donc le travail futur sous forme salariée et de valeur d'usage pour le capital. Il n'y a pas d'équivalent pour la valeur nouvellement créée : la possibilité pour elle, c'est le travail nouveau." (Fondements. t. I. p.320-321.)

4.1.12.- Le capital s'est édifié au sein de la circulation simple des marchandises où dominait la loi de la valeur. Au cours de son développement il parvient à la dominer (passage à la loi des prix de production), mais il ne peut la détruire. Cela impliquerait la disparition du prolétariat, de l'échange, de la propriété privée. Il tend à nier sa substance, le travail vivant, mais il ne peut l'éliminer.

4.1.13.- Le capital s'est emparé de la terre, il industrialise l'agriculture. Cela se traduit par une production excédentaire de produits standardisés avec tendance de plus en plus à les remplacer par des produits non naturels. Le capital sort de la sphère de la satisfaction des besoins matériels de l'homme (le superflu est plus facile à produire que le nécessaire. Marx. Misère de la philosophie. 1847.) L'agriculture soumise aux lois du capital, cela implique une crise à venir plus puissante et, par là, la faim pour l'homme.

" Le mouvement ascendant du capital, face à la propriété foncière, se manifeste à l'origine par l'augmentation de la richesse mobilière par rapport à la propriété immobilière. Mais, une fois que le mode de production capitaliste est bien instauré, on mesure le niveau où il s'est assujéti les conditions de production à la transformation du capital en propriété immobilière. Ainsi, le capital fixe son siège dans la terre elle-même. Désormais les présuppositions si solides, fournies par la nature à la propriété foncière, relèvent de la seule industrie." (Fondements. t.I. p.264.)

4.1.14.- Plus il se développe, plus le capital tend à remplacer les antiques présuppositions telle que la terre. Il devient lui-même communauté matérielle qui présuppose la vie de tous les hommes esclaves du capital. Une telle communauté a besoin de différentes organisations pour se développer, en particulier, des instituts de programmation, de rationalisation qui permettent de défendre l'autonomisation du procès de valorisation. L'Etat lui-même devient un tel or-

gane à fonction surtout répressive : empêcher que les hommes ne se soulèvent contre le monstre capital, ne nuisent à son procès.

A ce niveau dire que la contradiction fondamentale est celle entre production sociale et appropriation privée, n'est pas suffisant si l'on ne précise pas que celui qui s'approprie est, en fait, le capital communauté matérielle.

4.1.15.- Le capital s'édifie en communauté matérielle au travers du capital fixe et circulant. Mais ceci est surtout réalisé par l'intermédiaire du capital pour le crédit, par celui sous forme de capital par actions, enfin par le capital sous forme de marché monétaire.

" Dans le marché monétaire, le capital devient une totalité: il y détermine les prix, il y offre le travail, il y règle la production, bref il y est source de production." (Fondements. t. I. p. 224.)

C'est sous la forme de cette communauté que le capital tend à réaliser son éternisation.

4.1.16.- Le capital tend à nier les classes et donc son ennemi le prolétariat. En se constituant en communauté matérielle, il s'empare de l'Etat dont le caractère de classe vient à être masqué. Le capital est représenté par des bureaucrates, des technocrates, c'est-à-dire des agents exécuteurs de son procès de vie. D'autre part, l'Etat s'accroît énormément car les oppositions au capital se multiplient et le contrôle de la vie sociale dans sa totalité devient de plus en plus nécessaire. L'Etat est non seulement le " boa constrictor " qui enserme la société, il tend à être la société.

La politique des revenus, est une tentative de rationalisation des rapports sociaux sous la domination du capital. Chacun devrait récupérer en fonction de ce qu'il aurait investi : l'entreprise le profit, le salarié son salaire, etc.. C'est en même temps la tentative de parvenir, par le contrôle de l'épargne, à planifier l'apport de capital sous forme argent, à réduire ou à accroître la consommation en fonction du procès total de valorisation de celui-ci.

4.1.17.- Le capitalisme fondé sur l'échange, la division d'entreprises, arrive à englober l'anarchie de la production, à la planifier, non à la détruire. Il est possible d'éliminer les conséquences nocives de celle-ci sans la remettre en cause. La nécessité de franchir les obstacles, les barrières qu'il rencontre, ont conduit le capital à son édification en communauté matérielle. Si celle-ci se réalise trop bien, il y a inhibition du procès de valorisation parce que celui-ci ne peut justement se produire qu'au cours d'un mouvement contradictoire. Cependant l'importance de la crise ne réside pas dans le seul fait d'être un blocage du procès de valorisation (de ce fait sa résolution est remise en mouvement du capital) mais dans le fait qu'elle permet la libération de la lutte entre capital et prolétariat (et, à un stade développé, la majorité des hommes) incluse dans le rapport capitaliste.

4.2.- Valorisation - Dévalorisation : contradiction fondamentale du capital.

4.2.1.- Pour situer correctement cette question, il est nécessaire, auparavant, de connaître les limites, les bornes du système étudié.

" Mais, comme il représente la forme générale de la richesse - l'argent - le capital a tendance effrénée et illimitée de dépasser ses propres bornes. Chaque limitation est et doit être, pour lui, une barrière, sinon il cesserait d'être du capital c'est-à-dire de l'argent qui se crée lui-même. Si une telle limite déterminée lui apparaissait non comme une barrière tolérable ou inhérente à lui-même, il se dégraderait, passant de la valeur d'échange à la valeur d'usage, et de la forme générale de la richesse à un mode déterminé de substance. Si le capital crée une plus-value de quantité déterminée, c'est simplement parce qu'il ne peut en une seule fois en produire une quantité illimitée. Mais il est le mouvement de sa constante augmentation. La limite quantitative de la plus-value lui apparaît uniquement comme une barrière naturelle à surmonter, une nécessité qu'il cherche toujours à dépasser." (Fondements. I. 283. 284.)

4.2.2.- " Ces entraves immanentes doivent correspondre à la nature même du capital ainsi qu'à ses déterminations essentielles. Ces limites nécessaires sont les suivantes :

1° le travail nécessaire, qui représente la limite de la valeur d'échange pour la force de travail vivant, ou du salaire de la population industrielle;

2° la plus-value, qui représente la limite de temps de surtravail; et, en ce qui concerne le temps de surtravail relatif, la limite du développement des forces productives;

3° ce qui est la même chose : la transformation en argent de la valeur d'échange en général représente la limite de la production ; l'échange fondé sur la valeur ou la valeur fondée sur l'échange sont une entrave à la production;

4° ce qui revient à dire que la production de valeurs d'usage est limitée de par la valeur d'échange; autrement dit, la richesse véritable doit revêtir une forme déterminée qui est différente d'elle, une forme qui ne s'identifie absolument pas avec elle, pour pouvoir devenir l'objet de la production." (Fondements. t. I. p. 373.)

4.2.3.- La contradiction valorisation-dévalorisation est la contradiction fondamentale parce qu'elle est inhérente à l'être capital. On l'a vue se manifester à l'intérieur du procès de production immédiat (4.1.4.). C'est une manifestation non mystifiée. Plus la productivité du travail augmente, plus le quantum de plus-value arrachée à la force de travail diminue.

" Le capital représente la contradiction suivante : il cherche constamment à supprimer le temps de travail nécessaire (ce qui revient aussi à ravalier l'ouvrier au niveau le plus bas, c'est-à-dire à son existence de pure force de travail vivante); mais le temps de surtravail n'existe qu'en opposition au temps de travail nécessaire si bien que le capital pose le temps de travail nécessaire comme nécessité et condition de sa reproduction et de sa valorisation. Ce développement des forces productives matérielles va de pair avec le développement des forces de la classe ouvrière : il supprime d'une certaine manière le capital lui-même. (Fondements. t. II. p. 36-37.)

4.2.4.- L'échange est une autre donnée de l'être capital. La valeur forme sa substance, il est son mode d'être. Car la valeur ne peut se manifester que dans l'échange.

" Le système d'échanges et tout ce qu'il implique - transformation en argent, valeur autonome - représente donc à la fois la condition et la limite de la reproduction du capital. En effet, la production capitaliste est, en tous points, soumise à l'échange. Même si ces opérations d'échange - la circulation en tant que telle - ne créent aucune plus-value, elles n'en sont pas moins des conditions de réalisation de celle-ci. Et, dans cette mesure, elles sont des conditions de production du capital lui-même, sa forme de capital n'étant posée que s'il parcourt ces opérations d'échange. (Fondements. T.II. P. 266.)

D'autre part :

" L'une des conditions de la production fondée sur le capital est donc la production d'une sphère sans cesse grandissante de la circulation, soit qu'elle s'élargisse, soit qu'on y crée plus de points d'échange." (Fondements. T. I. P. 364.)

4.2.5.- C'est justement parce qu'il ne tient pas compte des limites indiquées ci-dessus que le capital connaît les crises.

" Le capital tend en général à ne pas tenir compte :

1° du travail nécessaire qui est la limite de la valeur d'échange de la force de travail vivante; 2° de la plus-value qui représente la limite du sur-travail et du développement des forces productives; 3° de l'argent qui est un frein pour la production; 4° des limitations de la production de valeur d'usage dues à la valeur d'échange."

" La surproduction rappelle brusquement au capital que tous ces éléments sont nécessaires à sa production, car c'est cet oubli qui a provoqué une dévalorisation générale du capital. Celui-ci est donc obligé de recommencer sa tentative, mais à partir d'un stade toujours plus élevé du développement des forces productives, et avec la perspective d'un effondrement toujours plus grand du capital. Il est donc clair que plus le capital est développé, plus il apparaît lui-même comme une entrave à la production, et donc aussi à la consommation, abstraction faite de toutes les contradictions qui le font apparaître comme entrave fâcheuse de la distribution et de la circulation. (Tout le système du crédit ainsi que les excès du commerce et la surspéculation qui en découlent, proviennent de la nécessité d'élargir et de surmonter les barrières de la circulation et de l'échange...) " (Fondements. T. I. P. 373-374.)

4.2.6.- Le temps de circulation est un temps de dévalorisation. Comme celui-ci tend à s'allonger, cette dernière augmente. Le capital réagit ^{en} rationalisant au maximum la circulation. Il peut ainsi réguler, programmer la libération d'une portion de capital qui avait été fixée dans la circulation et fonder un système d'auto-financement. De ce fait si le procès de valorisation est en même temps celui de dévalorisation (au sein du procès immédiat), celui de dévalorisation (in circulation) va tendre à être en même temps un procès de valorisation. C'est à ce moment-là qu'intervient le crédit mais aussi la mystification totale des rapports économiques.

4.2.7.- Pour diminuer le temps de travail nécessaire et accroître le temps de sur-travail, il y a eu un développement considérable du capital fixe, " le monstre animé qui matérialise la pensée scientifique et domine pratiquement